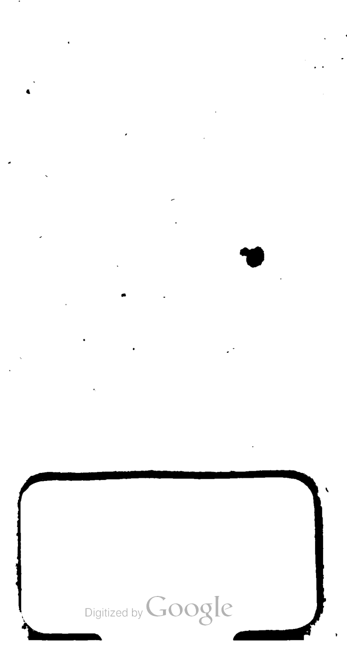
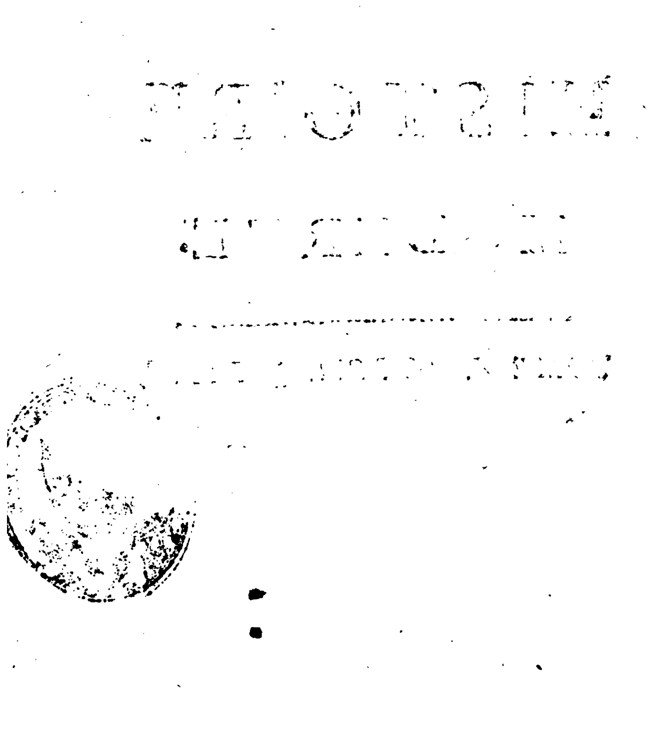


HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-CINQUIEME.



HISTOIRE
MODERNE
DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, DES AMÉRICAINS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, depuis le douzième volume.

TOME VINGT-CINQUIEME.

Trois livres relié.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College; Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





HISTOIRE
DES
AMÉRICAINS.

CHAPITRE V.

L'AMÉRIQUE Méridionale se termine en pointe, à peu-près comme l'Afrique. Les Espagnols prétendent que la pointe de l'Amérique leur appartient, & la regardent comme faisant partie du Chili : mais les Géographes & les Voyageurs en font un pays séparé.

ARTICLE I.

Terre Magellanique.

LA Terre Magellanique s'étend depuis le quarante-septiéme degré de latitude Australe, jusqu'au cinquante-quatrié-

me, & depuis le soixante-onziéme, jusqu'au soixante-dix-neuviéme de longitude. Cette contrée est habitée par trois différentes nations sauvages qui sont les *Cézarés*, les *Patagons* & les *Pecherais*. Elle est bornée au Nord par le Brésil & le Chili; à l'Ouest, par la mer Atlantique; au Midi, par le détroit de Magellan, & à l'Est, par la mer Pacifique.

§. I.

Habitans de la Terre Magellanique.

Les habitans de ce pays sont, comme on vient de le dire, trois différens peuples; les Cézarés, les Patagons & les Pecherais. On prétend que les premiers sont originaires d'Espagne. Nous prendrons pour autorité le P. Feuillée. La difficulté de traverser l'isthme Darien par terre pour parvenir à la mer du Sud & au Pérou, engagea les Espagnols à faire plusieurs tentatives pour y arriver par le détroit de Magellan. Guttieres de Carvajal, Evêque de Placentia, fit armer à ses frais trois vaisseaux, & en donna le commandement à Alfonse de Ca-

Journal des Observations du P. Feuillée.

margo. Ils partirent de Séville vers le mois d'Août 1539, & allerent mouiller l'ancre le 20 Janvier 1540, près du Cap Vierge, à 52d 20' de latitude. A peine ces vaisseaux eurent-ils embouqué la seconde entrée du détroit, qu'ils furent surpris par un vent d'Ouest. Deux de ces vaisseaux furent jettés sur la côte, & s'y briserent. Ceux qui composoient l'équipage se sauverent : il y avoit parmi eux plusieurs Prêtres & plusieurs Femmes. Le quatriéme vaisseau, qui avoit toujours tenu le large, ne reçut aucun dommage. En vain ceux qui étoient échoués implorerent son secours : le Capitaine, craignant de n'avoir pas assez de vivres, & de trop charger son vaisseau, refusa de les prendre : il prit par la mer du Sud, & alla droit à Lima. Ceux qu'il laissa sur le rivage ramasserent les débris de leurs vaisseaux, & chercherent dans ce pays une terre qui leur fût convenable : ils s'établirent au midi du Chili, multiplierent au point qu'ils forment aujourd'hui un peuple, & vivent en République. Craignant qu'on ne trouble leur tranquillité, ils ne donnent entrée chez eux à aucun

étranger. Les Chiliens, leurs voisins, disent que le pays qu'ils habitent est très-fertile & très-agréable, qu'il est fermé du côté de l'Ouest par une grande riviere fort rapide; qu'ils sont blancs comme les Européens, que lorsqu'on est monté sur des hauteurs, on voit du linge étendu dans les plaines qu'ils habitent, & qu'on entend le son de plusieurs cloches. Le Pere Feuillée dit qu'étant au Chili, on lui assura que l'entrée dans les terres des Cézarés est défendue à tous les Européens; que pour conserver leur liberté, ils ont établi entr'eux une loi qui porte que ceux qui seront traîtres à la République & qui découvriront son entrée, seront condamnés à mort, fut-ce le Chef de la République. Il est possible que les Chiliens se soient trompés sur la latitude, & qu'ils ayent voulu parler au P. Feuillée d'une Colonie du Paraguay.

Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, en 1766, 1767, 1768, 1769, seconde édition, tom, 1,

Les Patagons habitent la partie de la Terre Magellanique qui est à l'Ouest. Ils sont tous en général d'une belle taille : on n'en voit aucun au-dessous de cinq pieds cinq ou six pouces, plusieurs ont jusqu'à six pieds. Ils ont une énor-

me quarrure, la tête fort grosse, les membres fort épais. Ils ont l'air robuste : leurs nerfs sont tendus ; leur chair est ferme & soutenue. C'est l'homme livré à la nature, qui, se nourrissant d'alimens pleins de sucs, prend tout l'accroissement dont il est susceptible. La figure des Patagons n'est ni dure ni désagréable : plusieurs l'ont même assez belle. Leur visage est rond, mais un peu plat ; leurs yeux sont vifs ; leurs dents extrêmement blanches, mais larges. Ils ont des cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. Quelques-uns ont sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur peau est de couleur bronzée, comme celle des autres Amériquains. Ils se peignent assez communément les joues en rouge. Leurs femmes sont assez belles, & presqu'aussi blanches que les Européennes.

Leur habillement est un petit tablier qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peau de veaux marins. Ce manteau est attaché par le milieu du corps, & descend jusqu'aux talons. Ils laissent communément retomber en arriere la partie faite pour

couvrir les épaules, de maniere que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nuds de la ceinture en haut. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derriere.

Quelques-uns ont des sabres, des arcs & des fléches ; mais leurs armes ordinaires sont deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné : on ne connoît même que cette espece d'arme dans toute la Terre Magellanique. Leurs chevaux, qui leur viennent, sans doute des Espagnols, sont petits & fort maigres : ils boivent de l'eau de la mer, parce que l'eau douce est fort rare sur cette côte. Ils ont des chiens qui sont petits, & d'une vivacité extraordinaire.

La principale nourriture des Patagons est la moelle & la chair de guanagues & de vigognes. Il paroît qu'ils sont divisés par bandes comme les Tartares, que chaque bande a un Chef, & qu'ils vivent errans. Ils passent pour avoir le caractere fort doux.

Ibid. M. de Bougainville les présente comme des hommes fort sociables. A peine, dit-il, avions-nous mis pié à terre, que nous vîmes venir à

nous six Patagons à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, &, sur le champ, accoururent à nous, en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant, de toutes leurs forces *chaoua*, *chaoua*, que nous répétâmes. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne tarderent pas à se rassurer. Après beaucoup de carresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit. Bientôt il monta à trente, parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Ils nous aborderent avec un air de confiance. Ils ne paroissoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. Quelques-uns de nos Messieurs s'occu-

poient à ramasser des plantes ; plusieurs Patagons se mirent à en chercher, & apportoient les espéces qu'ils voyoient prendre. L'un d'eux s'approcha du Chevalier du Bouchage, lui montra un de ses yeux auquel il avoit mal, & lui demanda, par signe, de lui indiquer une plante qui pût le guérir. Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaqués & de vigognes. Ils nous demanderent, par signes, du tabac à fumer : le rouge sembloit les charmer. Aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils passoient la main dessus & témoignoient en avoir envie. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur la gorge, & poussoient, en souflant, un son tremblant & inarticulé, qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. On voit, d'après ce détail, que les Patagons ne sont pas d'une taille gigantesque, comme plusieurs Voyageurs qui ont été sur ces côtes l'ont annoncé.

La partie de la Terre Magellanique qui eſt à l'Eſt, eſt habitée par les Pecherais. On les nomme ainſi, parce qu'ils répétent ce mot ſans ceſſe lorſqu'ils abordent les Européens. Ils ſont petits, vilains, ont une odeur inſupportable. Ils n'ont pour vêtement que des peaux de loups marins. Ces mêmes peaux leur ſervent à faire de toits à leurs cabanes, & des voiles à leurs pirogues. Leurs femmes ſont hideuſes, & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir. Lorſque l'eau y entre, elles ſe jettent à la nage pour les vuider. A terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Celles qui ont des enfans à la mammelle ne ſont même pas exemptes de ces corvées : elles portent ſur leur dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement. *Ibid.*

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a, au milieu, un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs

armes ſont des arcs & des fléches faits d'une eſpéce d'épine-vinette à feuilles de houx, qui eſt aſſez commune dans le détroit; la corde eſt de boyau, & les fléches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art. Ils emploient plutôt ces armes contre le gibier que contre les ennemis : elles ſont auſſi foibles que les bras qui en ſont uſage. Ils ont en outre des os de poiſſon longs d'un pié, aiguiſés par le bout, & dentelés ſur un de ſes côtés : ils les attachent à une longue perche, & s'en ſervent en forme de harpon.

Ces Sauvages habitent pêle-mêle ; hommes, femmes & enfans, dans des cabanes au milieu deſquelles ils allument du feu. Leur principale nourriture eſt le poiſſon & le gibier. Ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de balaines. Preſque tous ont les dents gâtées, ce qui vient de ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus. Ils ſont aſſez doux, mais on eſt tenté de ne pas leur en ſavoir gré, parce qu'ils ſont d'une foibleſſe extrême. Cette foibleſſe leur vient ſans doute de la miſere à laquelle ils ſont réduits : dans cet affreux climat, ils

manquent de presque tout en général.

Ils sont superstitieux, & croyent à des génies malfaisans. Il y a parmi eux des Prêtres qui en conjurent l'influence. Ces Prêtres sont en même temps Médecins ou plutôt charlatans. Suivons M. de Bougainville, il nous en donne une preuve. Un de leurs enfans, dit-il, âgé d'environ douze ans, le seul dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout-à-coup d'un violent crachement de sang, accompagné de convulsions très-vives. Il avoit été à bord d'un vaisseau, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace. Comme ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narrines de petits morceaux de talc, il fit le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance parmi les Pecherais. Ils nous soupçonnerent de quelque maléfice. Les Jongleurs s'emparerent aussitôt de cet enfant, le dépouillerent d'une casaque de toile qu'on lui avoit

donnée : ils voulurent la rendre ; & ; sur le refus qu'on fit de la reprendre, ils la jetterent loin d'eux. Un autre Sauvage, qui ne craignoit pas sans doute les enchantemens, la ramassa.

Un des Jongleurs étendit d'abord l'enfant sur le dos, dans une des cabanes, se mit à genoux entre ses jambes, se courba sur lui, pressa le ventre de cet enfant avec la tête & les deux mains, criant de toute sa force, sans qu'on pût entendre rien d'articulé dans ses cris. Il se levoit de tems en tems ; &, paroissant tenir le mal dans ses mains, il les ouvroit tout-à-coup, en souflant, comme s'il eut voulu chasser quelque mauvais esprit.

Pendant cette cérémonie, une vieille femme, en pleurs crioit de toute sa force dans l'oreille du malade. Cet enfant paroissoit souffrir autant du remede que de son mal. Le Jongleur lui donna quelque relâche, pour aller prendre sa parure de cérémonie. Il revint, ayant les cheveux poudrés, & la tête ornée de deux aîles blanches, assez semblables au bonnet de Mercure. Il recommença ses fonctions avec plus de confiance & aussi peu de succès. No-

tre Aumônier lui adminiſtra furtivement le baptême. Le Chirurgien major fit apporter un peu de lait & de tiſane émolliente. Le Jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre, paré des mêmes ornemens, recommença ſon opération ſur le ventre, les cuiſſes & le dos de l'enfant. On ne pouvoit voir, ſans pitié, tourmenter ainſi cette infortunée créature qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit tout meurtri, & les Jongleurs continuoient leur barbare remede, à force de conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt que toute la Nation ſembloit prendre à ſon ſort, la patience de l'enfant faiſoient le ſpectacle le plus attendriſſant. Les Sauvages s'appercevant que nous partagions leurs peines, ceſſerent d'avoir pour nous de la méfiance. Ils nous laiſſerent approcher du malade, & le Major examina ſa bouche enſanglantée, que ſon pere & un autre Pécherais ſuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perſuader de faire uſage du lait; il fallut en goûter pluſieurs fois. Enfin, malgré l'oppoſition des Jongleurs, le pere ſe détermina à en

faire boire à son fils. Les Jongleurs témoignerent de la jalousie contre notre Chirurgien, qu'ils parurent à la fin reconnoître pour un habile Jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qui contient leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux qu'ils le refermerent aussi-tôt.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit; l'enfant souffroit moins: mais un vomissement presque continuel nous fit appréhender qu'il ne fut passé du verre dans son estomach. Nous eûmes bientôt lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens répétés, &, dès le point du jour, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée.

Voilà les Nations qui habitent la Terre Magellanique. Voyons quelles sont ses productions.

II.

Animaux de la Terre Magellanique.

On trouve dans cette contrée des chevaux en assez grande quantité. Il y a apparence qu'ils y furent apportés par les Espagnols qui en lâcherent quelques-uns dans les plaines où ils ont beaucoup multiplié : mais ils ont dégénéré, & ne sont pas, à beaucoup près, si beaux que ceux d'Espagne. Les Patagons en attrappent beaucoup & en font leur monture, ce qu'ils ont appris des Espagnols. Les chevres y sont aussi fort communes : on croit encore qu'elles y ont été apportées par les Espagnols.

Les animaux originaires du pays sont les *Guanacas*, ou brebis sauvages. Elles ont douze palmes de haut, ressemblent au chameau par la tête & le cou, & approchent beaucoup du cheval par le reste du corps. Elles sont fort alertes. Ce sont les mêmes brebis que l'on trouve au Pérou, & l'on s'en sert aux mêmes usages. On trouve en outre dans ce pays des renards ; mais ils sont un peu plus petits que les nôtres : les liévres y sont fort communs.

Jean Wood, en Magellanique, traduction françoise, imprimée à Rouen, en 1715.

Il y a un animal qui n'eſt pas ſi gros que la Tortue de terre, & qui eſt couvert ſur le dos d'une écaille ſéparée en deux piéces; mais elles ſe joignent enſemble. Sa chair eſt très-bonne. Les Eſpagnols l'appellent *Cochon cuiraſſé.* Wood aſſure qu'il vit dans ce pays un autre animal d'une eſpéce bien plus ſinguliere; mais il ſe contente de dire qu'il a la queue fort épaiſſe, & n'en donne pas la deſcription. Il le déſigne ſous le nom de *Grondeur* ou *Souffleur*, parce qu'il gronde ou ſoufle, & gratte la terre avec ſes pieds de derriere ſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un. Il n'a d'autre défenſe que ſon derriere qu'il préſente à celui qui l'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens dont l'odeur eſt inſupportable. Le Pere Feuillée en donne la deſcription dans ſon Journal. Il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un Chat, a la tête longue & pointue, la mâchoire ſupérieure plus avancée que l'inférieure; la gueule fendue juſqu'à l'angle des yeux; les yeux longs & étroits; l'uvée noire, le reſte blanc; les oreilles larges, aſſez ſemblables à celles d'un homme; les bords des cartilages renverſés

en-dedans ; les lobes pendent un peu en bas : toute la diſpoſition des oreilles de cet animal marque qu'il a l'ouie fort délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine ſur la tête, paſſent au-deſſus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont ſe tirer en arc aux côtés du ventre. Ses piés ſont courts ; ſes pattes diviſées en cinq doigs, munis à leurs extrémités de cinq ongles noirs, longs & pointus : ils lui ſervent à creuſer ſon terrier. Son dos eſt voûté comme celui du cochon, & le deſſous du ventre eſt tout plat. Sa queue, qui eſt auſſi longue que ſon corps, ne differe pas dans ſa conſtruction de celle du Renard. Son poil eſt d'un gris obſcur, & long comme celui de nos Chats. Il fait ſon trou en terre comme nos lapins ; mais ſon terrier n'eſt pas ſi profond. L'odeur inſupportable qu'il répand vient de ſon urine. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il piſſe ſur ſa queue, & diſperſe ſon urine en l'air comme avec un goupillon. L'odeur en eſt ſi puante, que les hommes & les animaux de proie ſont obligés de l'abandonner. Pour être tranquille dans ſon terrier, il piſſe à l'entrée.

On trouve en outre dans ce climat des Lions, mais ils sont fort rares & plus petits que ceux d'Afrique.

Les Oiseaux les plus communs de la Terre Magellanique sont les Aigles, les Autruches, les Cignes, les Canards, les Cercelles, les Hérons, les Milans, les Faucons, les Perdrix, les Bécassines, les Roitelets & les Hibous.

Parmi les oiseaux de mer, on donne le premier rang aux Pingouins. Ils ressemblent beaucoup à l'oie; mais, au lieu de plumes, ils n'ont que du duvet. Ils ne volent point, se dressent sur leurs jambes, & courent aussi vîte qu'un homme. Leurs aîles, où il n'y a point de plumes, pendent des deux côtés de leurs corps lorsqu'ils courent, & ne leur servent qu'à ramer lorsqu'ils sont dans l'eau. Ils ne se nourissent que de poisson. Ils font leur trous dans la terre comme les Lapins, y couvent & y nourrissent leurs petits. Le Pingouin est assez bon au goût: il sent un peu le poisson. Pour l'apprêter, il faut l'écorcher, parce qu'il est trop gras. On peut le faire bouillir ou rôtir: mais il est meilleur rôti.

Amphibies. Le Lion marin est le plus gros ani-

mal de cette espece que l'on trouve dans ce pays. Lorsqu'il a toute sa taille, il peut avoir vingt piés de longueur, & quinze de circonférence. Le mâle ressemble assez au Lion par la tête, le cou & le poitrail : il a des crins comme lui, & le reste du corps est couvert d'un poil ras : le poil de la femelle est ras par-tout le corps : ce poil est de couleur tannée claire. Leur queue & leurs nageoires sont noirâtres. Les nageoires leur servent de piés pour marcher quand ils sont à terre : elles ont à peu-près la figure des mains d'hommes, dont les doigts sont joints ensemble par une membrane ; mais cette membrane ne s'étend pas jusqu'au bout des doigts qui ont chacun un ongle. Le mâle, outre les crins qu'il a sur le cou, differe encore de la femelle par une espece de grosse trompe qui est sur le bout de sa mâchoire supérieure, & qui peut avoir cinq ou six pouces de long. En outre les femelles sont beaucoup plus petites que les mâles. Ces animaux passent tout l'été dans la mer, & tout l'hiver à terre. C'est alors qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Les pe-

tits tétent, & font, dès leur naiſſance, de la grandeur du Veau marin, qui a toute ſa taille. Les Lions marins vivent, pendant qu'ils ſont à terre, de l'herbe qui croît ſur le bord des eaux courantes, & emploient le temps qu'ils ne paiſſent pas à dormir dans la fange. Ils ſont naturellement fort peſants, & ſe réveillent difficilement : mais ils ne dorment jamais que par troupes, & placent des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment. Ces ſentinelles ont ſoin de les éveiller dès qu'on approche d'eux, & changent de cri ſi le danger devient plus preſſant : ils grognent d'abord comme des Pourceaux, enſuite henniſſent comme les Chevaux les plus vigoureux. Lorſque les femelles ſont en chaleur, les mâles ſe battent & ſe déchirent mutuellement. La chair en eſt très bonne. On fait beaucoup de cas de la langue & du cœur de ces animaux On les attrape facilement, parce qu'il leur eſt difficile de s'enfuir : ils ſont très-lourds. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit flotter leur graiſſe molaſſe ſous leur peau. On les aſſomme à coups de bâton. Il faut prendre garde qu'ils ne

mordent ; ils ont les dents très-dangereuſes ; & leur peſanteur ſeule eſt cauſe qu'on s'en rend facilement maître. Outre l'avantage qu'on tire de ces animaux pour des proviſions de bouche, ils fourniſſent de l'huile en abondance. On aſſure qu'un ſeul en peut donner juſqu'à cinq cens pintes, ce qui feroit une branche de commerce conſidérable.

§. III.

Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.

Le climat de la Terre Magellanique eſt très-froid ; la terre y eſt preſque toujours couverte de neige. L'été, le printems & l'automne ne durent pas plus de quatre mois dans cette contrée. La force de l'hiver commence au mois de Mai, & la neige ne ceſſe de tomber qu'au mois de Décembre.

Herrera, Dé. cad. 7, l. 1, c. 8.

Le terrein de la Terre Magellanique eſt aſſez varié. On y trouve des cantons tout couverts de bois, & d'autres qui ſont des plaines. Il y a des endroits ſecs & arides. L'Arbre le plus commun eſt une eſpéce d'arbre à poi-

vre. Il porte ſon fruit comme l'Aube-épine en grappes ; mais elles ſont vertes : chaque grain eſt de la groſſeur du poivre, & contient quatre ou cinq petites graines. Lorſqu'elles ſont broyées, elles deviennent blanches comme le poivre blanc, ſont auſſi piquantes & plus chaudes. La feuille de l'arbre eſt blanchâtre, aſſez ſemblable à celle du Tremble. L'écorce a le goût des épices mêlées, & eſt fort ſtomachique.

Recueil de Purchas, t. 1, l. 2, c. 5.

C'eſt le ſeul arbre de cette contrée qui mérite attention ; les autres ne ſont, pour ainſi dire, que des arbuſtes. On y trouve des Groſeilliers qui produiſent un fruit très-agréable & très-ſain ; des Vignes dont le raiſin eſt fort bon. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve en Magellanique des Bois de ſenteur, & une eſpéce de bois de Canelle. D'autres aſſurent qu'il y a du Jaſpe en aſſez grande quantité, & des carrieres de Marbre de différentes eſpéces.

§. IV.

Poissons, Coquillages.

OUTRE les Poissons ordinaires, on trouve sur ces parages quantité de Baleines & de Monstres marins. Il y en a parmi eux qui ont la tête extrêmement grosse. Le poisson que les Hollandois nomment Diable de mer y est fort commun. Il a le corps fort large & court, la queue longue comme un Dragon. Rochewin, Voyage en Australasie.

On distingue trois sortes de crustacées sur ces parages; l'Ecrevisse rouge, même avant d'être cuite; le Crabe à pattes bleues : il ressemble au Tourelourou; & une espéce de Chevrette qui est très-petite. Les Moules y sont fort communes : elles ont plus d'un pié de long, mais ne sont pas, à beaucoup près, si délicates que celles d'Europe. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve dedans des perles assez grosses : mais elles n'ont pas le prix de celles qu'on trouve ailleurs dans les Huîtres. Les côtes de la Terre Magellanique sont absolument privées d'Huîtres. M. de Bougainville, *ubi supra*.

§. V.

Description des Détroits Magellan & le Maire.

Le célebre Détroit de Magellan s'étend d'Occident en Orient l'espace de cent onze lieues, depuis le Cap des Vierges jusqu'au Cap Désiré, & en a environ sept de large à son embouchure qui est à l'Ouest : elle est bornée du côté du Midi par le Cap des Vierges, & du côté Austral par le Cap du S. Esprit. Il n'a guere qu'une lieue de largeur au premier goulet qui est à vingt lieues de l'embouchure, lorsqu'on va de l'Ouest à l'Est. Il s'élargit insensiblement, & a jusqu'à sept lieues dans quelques endroits. On y trouve plusieurs Isles, dont les principales sont l'isle des Pingouins, ainsi nommée, parce qu'elle est remplie de ces animaux ; celle de Ste. Elisabeth, & celle de Louis-le-Grand. A l'embouchure, du côté de l'Est, il y en a une multitude ; mais elles sont si petites qu'elles ne méritent pas qu'on les nomme. La terre des deux côtés y est fort droite, remplie de montagnes très-élevées, dont

la

la cime eſt couverte d'une neige éternelle : elle y a tellement vieilli, qu'elle eſt devenue toute bleue. Du côté du Nord, on trouve pluſieurs baies où il y a d'aſſez bons ports. Il eſt borné du côté Auſtral par des Iſles. Herrera, décad. l. 7.

Les eaux de ce Détroit croiſſent & décroiſſent comme les marées. On voit les marées venir du côté de la mer du Nord & de celui de la mer du Sud. On pourroit croire qu'il y a beaucoup de danger dans l'endroit où elles ſe rencontrent ; mais pluſieurs vaiſſeaux ont éprouvé le contraire. Dans la mauvaiſe ſaiſon le détroit en général n'eſt pas navigable.

Les naturels du Pays nomment ce Détroit *Kaika* : les Européens lui donnent le nom de *Magellan*, parce qu'il a été découvert par *Hernand Magaglans*, qu'on a pris l'habitude de nommer *Ferdinand Magellan*. C'étoit un Gentilhomme Portugais, qui, après avoir ſervi avec diſtinction dans les Indes, ſous François d'Albuquerque, & voyagé dans les Moluques avec Serrano ſon parent, reçut quelque mécontentement à la Cour de Portugal ; & paſſa au ſervice de Charles-Quint. Il

lui offrit de décider, en faveur de l'Espagne, la contestation qui s'étoit élevée entre cette Cour & le Portugal, au sujet des limites de leurs possessions en Amérique. Il assuroit qu'il y réussiroit en allant lui-même aux Moluques par la route d'Occident, & offroit de faire l'entreprise à ses frais, pourvu que l'Empereur lui permît de naviger sous sa protection. Sa proposition étonna, parce que l'on ne connoissoit aucune communication de la mer du Nord à celle du Sud. Magellan avoit remarqué, en homme ingénieux & instruit, que les terres du continent de l'Amérique déclinoient au Sud-Ouest, en s'aiguisant comme celles d'Afrique qui déclinent au Sud-Est. Il conclut de-là que l'on devoit trouver les mers ouvertes au bout du continent d'Amérique, comme elles le sont au bout du continent d'Afrique.

Sur ces conjectures, Charles-Quint fit équiper une flotte de cinq caravelles, en donna le commandement à Magellan, avec commission de chercher le passage qu'il croyoit exister, & de traverser les mers à l'Ouest. La flotte partit de Séville le 10 Août 1519, ar-

riva sur la côte des Patagons vers le mois de Décembre : un des vaisseaux y fit naufrage. Plusieurs de ses compagnons, impatients de retourner en Espagne, conspirerent contre lui : leur complot fut découvert : il fit faire leur procès, & les jugea selon la rigueur des loix. Trois furent écartelés ; un quatrieme fut abandonné sur la côte avec un prêtre François.

Cette sévérité intimida, pour quelque tems, le reste des mutins : mais leurs murmures recommencerent : ils disoient que la trahison de Magellan étoit manifeste ; qu'étant Portugais, la haine de sa nation contre les Espagnols étoit assez connue ; que ce perfide, sous prétexte de vouloir les conduire à la fortune dans ces Isles riches, avoit tendu un piége à l'Empereur, dans le dessein de faire périr ses sujets dans des climats glacés, & de ramener la flotte d'Espagne dans le port de Lisbonne. Un des Capitaines de vaisseau donna publiquement ordre aux matelots d'appareiller son vaisseau pour retourner en Europe. Magellan, indigné de cette hardiesse, sauta sur son bord, le tua de sa main avec les plus mutins. Ce

Herrera, décad. 2, l. 9.

coup d'autorité & de hardiesse en même tems arrêta la révolte. Le 21 Octobre 1520 la flotte doubla le Cap des Vierges. On envoya trois vaisseaux à la découverte : le premier fut repoussé par les courans dans la mer du Nord. Alors les Espagnols qui composoient l'équipage, se saisirent du Capitaine Alvar Meschiste, neveu de Magellan, le mirent aux fers, lui firent signer, à force de tourmens, une déclaration portant que le prétendu détroit n'étoit qu'une fable inventée par son oncle, à dessein de faire périr les Espagnols. On mit ensuite à la voile pour retourner en Espagne. Le second vaisseau entra dans un canal vers le Sud-Est, & ne trouva qu'une mer basse remplie de rochers escarpés. Le troisieme, qui avoit tiré au Sud-Ouest, trouva une belle riviere remplie de Sardines. L'observation des grands courans qui sembloient venir d'une haute mer, engagea Magellan, qui montoit ce vaisseau, à envoyer en avant la chaloupe. Elle découvrit un Cap avancé sur un nouvel Océan. A cette nouvelle, les cris d'allégresse se répandirent parmi les gens de l'équi-

page, & presque tous pleuroient de joie. Magellan donna d'avance à ce Cap le nom de *Cap Désiré*. L'équipage donna au détroit celui de *Magellan*, & de *Magellaniques* aux terres qui le bordent. Le climat étoit si froid, le pays si peu cultivé que le Général crut devoir avancer le plus vîte qu'il seroit possible. On y trouva cependant de l'eau douce en abondance, assez de bois, du poisson, & des baies admirables. Enfin le 28 Novembre 1520 le vaisseau de Magellan entra dans la mer du Sud qu'il trouva si calme, qu'il lui donna le nom de *Mer Pacifique*.

Le Détroit de Magellan reçoit le nom de celui qui le découvre.

Magellan donne le nom de Mer Pacifique à la Mer du Sud.

Plusieurs matelots dirent alors qu'ayant trouvé le passage qu'on avoit cherché, il falloit s'en retourner en Europe, & revenir avec une flotte fraîchement ravitaillée. Le Général rejetta cet avis, & voulut continuer la route. La mer étoit si favorable que le vaisseau faisoit soixante-dix lieues par jour : mais la disette des vivres devint extrême : plusieurs matelots périrent. Le vaisseau, après avoir parcouru plusieurs milliers de lieues, trouva trois Isles dont on ignore le nom. Magellan voulut descendre à la plus grande pour

y prendre des rafraîchissemens : mais il ne put y aborder. Il continua sa route jusqu'aux Isles *Philippines*, auxquelles il donna ce nom, parce que le fils aîné de Charles-Quint portoit le nom de Philippe. Trouvant que les habitans étoient doux & traitables, il y aborda. Il donna le nom de S. Lazare à cet Archipel, & en prit possession pour la Couronne d'Espagne. Je ne m'arrêterai point ici à faire le détail des aventures de Magellan : je remarquerai seulement qu'il fit alliance avec le Roi de *Zebu*, qu'il voulut le sécourir contre celui de *Mathan*, deux Isles des Philippines, & qu'il fut tué le 26 Avril 1521 d'un coup de lance de canne qui le perça de part en part. C'est le premier Navigateur qui ait fait le tour du monde.

Les Espagnols, impatients des fatigues qu'il leur falloit essuyer tous les jours ; voyant d'ailleurs que les Insulaires, même ceux de Zebu, avoient le projet de les exterminer tous, prirent le parti de retourner en Europe. Ils brûlerent un des trois vaisseaux qui leur restoient, parce qu'il n'étoit plus en état de supporter la mer ;

parcoururent diverses autres Isles ; passerent à Borneo ; trouverent les Moluques si long-tems cherchées ; aborderent à l'Isle de Timor, l'une des petites Moluques ; y chargerent des épiceries, & en partirent le 11 Février 1522 pour retourner en Espagne ; laisserent au Nord le Cap Comorin, & ensuite le Cap de Bonne-Espérance. Un des vaisseaux, se trouvant trop foible pour ce trajet, alla se radouber aux Indes Orientales, dans le dessein de reprendre par la mer Pacifique, & d'aller aborder à l'isthme de Darien. Le vaisseau Amiral de Magellan, nommé la *Victoire*, alors commandé par *Sébastien Cano*, rentra seul le 7 Septembre 1522 dans le port de San Lucar avec dix-huit hommes seulement, restés de 60 qui étoient partis des Moluques, & de 180 qui étoient arrivés aux Philippines. La route qu'ils avoient faite étoit, selon leur estime, de 4460 lieues, d'Orient en Occident : ils avoient mis 37 mois à faire ce long trajet. Ce fut un sujet d'étonnement pour eux de voir que ce jour qu'ils regardoient comme le 6 Septembre étoit réellement le 7. C'est la premiere fois qu'on a fait cette ob-

ſervation ſi ſouvent répétée depuis ; qu'en navigeant autour du monde, ſelon le cours du ſoleil, on gagne un jour en trois ans, & qu'on en perd un ſi l'on fait la route en ſens contraire.

Le premier ſoin de ces Voyageurs fut de rendre graces à Dieu de les avoir conſervés au milieu des dangers qu'ils avoient encourus : ils allerent tous, nuds piés, la torche à la main, dans la Cathédrale de Séville ſe proſterner au piés des autels. Le vaiſſeau *la Victoire* fut hiſſé à terre, & ſoigneuſement conſervé comme un monument de cette mémorable expédition. Ce n'eſt que par cette navigation qu'on a commencé à voir que la terre étoit ſphérique.

Sébaſtien Cano ſe rendit à la Cour, où l'Empereur le reçut avec des éloges & des careſſes proportionnées au ſervice qu'il venoit de rendre. Il remit à Charles-Quint deux Lettres, l'une de *Corala*, Roi de *Ternate* ; l'autre d'*Almanzor*, Roi de *Tidor* ; deux des Iſles Moluques qui ſe reconnoiſſoient vaſſeaux de la Couronne d'Eſpagne. Il lui préſenta pluſieurs Indiens des Moluques, parmi leſquels il y en avoit un ſi ruſé dans le commerce, que la

premiere queſtion qu'il fit, auſſi-tôt qu'il put s'exprimer en Caſtillan, fut combien le Ducat valoit de réales, & combien la réale de maravedis; enfin combien on avoit de poivre pour un maravedi. L'Empereur défendit qu'on laiſsât retourner cet homme dans ſon pays: on y renvoya les autres. Charles-Quint fit remiſe à l'équipage du quart de ce qui lui appartenoit ſur le chargement du vaiſſeau. Cano eut une gratification, une penſion de 1500 ducats, des lettres de nobleſſe, pour armes un écu chargé d'un château d'or en champ de gueules, au chef chargé d'une branche de canelier, de trois noix muſcades & de deux clous de géroﬂe; pour ſupport deux Rois Indiens; un globe pour cimier, avec cette deviſe: *Primus circum dediſti me.* Ses compagnons furent récompenſés à proportion de leurs ſervices.

Détroit de le Maire.

Le Détroit de le Maire commence vers le cinquante-quatrieme degré quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale, & finit vers le cinquante-cinquieme douze minutes de la même latitude. Il a entre huit & neuf lieues de longueur ſur ſix de largeur. Le courant y

est si fort, qu'on a peine à le passer lorsqu'il vient de la mer du Sud : mais s'il vient de la mer du Nord, on le passe très-rapidement. On trouve de bonnes rades des deux côtés. Les Baleines & les Lions marins y sont en si grande quantité, qu'ils embarrassent le passage. Ce Détroit fut découvert en 1615 par le Maire. Les Provinces-Unies voyant qu'il se formoit dans leurs Etats une si grande quantité de Compagnies de commerce, qu'elles nuisoient au commerce même, les réduisirent toutes en une par un Edit exclusif & privilégié d'octroi auquel leur Compagnie, si puissante aujourd'hui dans l'Europe & dans l'Asie, doit sa véritable origine.

Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

Il y avoit alors dans la ville d'Egmont un fameux Négociant nommé *Isaac le Maire*, homme de génie, de courage, & fort curieux pour les nouvelles découvertes. Il négocioit seul pour son compte, sans être membre de la Compagnie. Il avoit déja formé quelques grandes entreprises à ses frais. Il s'entretint un jour avec *Guillaume Schouten*, fameux marin ; leur conversation tomba sur les nouveaux arrangemens que la République avoit pris au sujet du commerce

Le Maire. Abrégé de son Histoire.

Recueil de la Compagnie des Indes, *ibid.*

Schouten dit à le Maire qu'il étoit persuadé qu'il existoit un autre chemin que le Détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud, & que ce chemin ne se trouvant pas compris dans la défense des Etats-Généraux, il étoit, sans doute, permis de le suivre. Il ajouta qu'on devoit découvrir par ce chemin inconnu de grands & riches pays, où l'on pourroit faire un très-gros commerce. Leur conversation finit par la résotion d'aller faire des recherches dans la partie Australe de la terre, au Midi du Détroit de Magellan, & de chercher un autre passage dans la mer du Sud. Craignant cependant que la Compagnie ne fit, par son autorité, échouer leur projet, ils résolurent de le tenir secret. Ils s'engagerent de faire par moitié les frais de l'expédition. Schouten se chargea du soin des préparatifs, eut le commandement, & pour adjoint & premier Commis *Jacques le Maire*, fils d'Isaac, qui, comme son pere, avoit beaucoup de génie pour le commerce, & de goût pour les découvertes. Ils proposerent à plusieurs de leurs amis d'entrer dans l'entreprise, sans leur découvrir quelle

étoit celle qu'ils méditoient. Ils crurent cependant qu'il étoit néceſſaire qu'ils priſſent des Lettres-Patentes des Etats-Généraux, & une Commiſſion du Prince Maurice de Naſſau ; ce qu'ils obtinrent. Les Lettres-Patentes ſignées Alden Barnevelt, ſont du 27 Mars 1614, & portent la permiſſion qu'on leur accorde d'aller à la découverte des nouvelles terres & pays, avec privilege excluſif pour faire quatre voyages aux lieux découverts ; à la charge de rendre compte de la découverte aux Etats-Généraux, quatorze jours après le retour, ſans préjudice cependant des autres priviléges précédemment concédés. La commiſſion du Prince Maurice eſt concédée pour les terres Auſtrales découvertes ou à découvrir, pour les Indes Orientales, pour le Japon, la Chine & la Tartarie.

Le Maire & Schouten, munis de ces Lettres-Patentes & de la Commiſſion du Prince Maurice, armerent à Horn un grand vaiſſeau du port, de trois cens ſix tonneaux, & lui donnerent le nom de *la Concorde* : ils y joignirent un yacht. Comme ils ne vou-

loient pas découvrir leur dessein, comme on l'a déja dit, ils engagerent des Officiers & des Matelots pour aller par-tout où il plairoit au maître de les mener.

Le peuple ne manqua pas de tenir divers discours sur la destination de ces vaisseaux, & finit par leur donner le nom de *Chercheurs d'or* : les Directeurs se donnerent le nom de *Compagnie Australe*, parce que c'étoit la premiere Compagnie qui se fût formée pour les terres Australes : les Directeurs ne se bornoient cependant pas à ce seul objet.

Les deux vaisseaux firent voile du Texel le 14 Juin 1615, & navigerent jusqu'au 25 Octobre, sans que personne, à l'exception de le Maire & de Schouten, fût où l'on vouloit aller. Alors on en donna publiquement l'avis, & l'on fit la lecture de l'ordre, qui portoit que l'on cherchoit un autre passage que celui de Magellan, pour aller dans la mer du Sud, pour découvrir certains pays méridionaux, où l'on espéroit trouver beaucoup de richesses; que si l'on ne pouvoit réussir à faire ces découvertes, on iroit par cette mer aux Indes Orientales.

L'Equipage marqua beaucoup de joie en apprenant où l'on alloit, chacun espérant qu'il auroit part aux avantages qu'on pourroit retirer de ce voyage. Le yacht fut brûlé par un accident imprévu, lorsqu'on vouloit le carener au port Désiré. Tout l'équipage passa dans le vaisseau *la Concorde* qui continua sa route, arriva à l'embouchure du Détroit la nuit du 24 au 25 Janvier 1616. L'équipage se réunit pour donner à ce Détroit le nom de le Maire. Lorsque le Maire vit qu'il étoit dans la Mer Pacifique, il dirigea sa route du côté des Indes Orientales, découvrit plusieurs Isles auxquelles il donna des noms différents, & arriva au mois de Septembre de la même année à *Ternate*, s'y arrêta quelque tems, se rendit à *Batavia*. Jean Cohen, Président du Conseil des Indes, déclara à le Maire & à Schouten, au nom de la Compagnie des Indes, qu'il les arrêtoit prisonniers, & qu'il confisquoit, au profit de la Compagnie, le vaisseau *la Concorde*. En vain le Capitaine cria à l'injustice : n'étant pas le plus fort, il fut obligé de subir la loi que le Prési-

dent du Conſeil jugea à propos de lui impoſer. On confiſqua ſon vaiſſeau & la cargaiſon, dont on fit inventaire. On diſtribua l'équipage ſur la flotte de l'Amiral Spilberg qui étoit arrivée ſur ces parages.

Cette injuſtice commiſe à l'égard d'un homme qui venoit de faire un des plus fameux exploits de navigation, fut cauſée par la jalouſie que l'on conçut en voyant que le bâtiment étoit chargé pour le compte de quelques Particuliers, non pour celui de la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage ſans ſa participation. Pour ôter tout l'odieux que cette conduite pouvoit avoir, on fit publier que le récit de le Maire & de Schouten ſur les découvertes importantes qu'ils avoient faites, n'étoit qu'un tiſſu d'impoſtures.

On embarqua le Maire ſur le vaiſſeau Amiral de la flotte pour le conduire en Europe : mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, & d'y jouir de la gloire qui étoit juſtement dûe à ſes travaux & à ſes fatigues. Il mourut près de l'Iſle Maurice le 22 Janvier 1617. Spilberg dit lui-même que l'affliction fut générale à ſa mort, & que la Hol-

lande perdit en lui un des plus grands marins qui eussent paru ; qu'il joignoit au courage la prudence & l'habileté.

Schouten revit sa Patrie, & y reçut tous les éloges qui lui étoient dûs. On ignore si on le dédommagea de la confiscation de son navire.

On observe que dans cette navigation autour du monde, qui dura deux ans & dix jours, les équipages des deux vaisseaux ne perdirent que quatre hommes.

§. VI.

Les Espagnols forment un établissement sur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.

FRANÇOIS de Tolede, Vice-Roi du Pérou, étant informé des ravages que l'Amiral Drake faisoit dans la mer du Sud, fit sortir le 11 Octobre 1579, du port de Callao, près de Lima, deux vaisseaux de guerre commandés par *Pedro Sarmiento*, Gentilhomme de Galice. Ces deux vaisseaux parcoururent toute la côte Est de la terre Magellanique ; entrerent dans le Détroit de Magellan, & le passerent ; entrerent

dans la mer du Nord, & retournerent en Eſpagne. Sarmiento perſuada à Philippe II qui régnoit alors en Eſpagne, de faire bâtir une fortereſſe ſur le Détroit qui, diſoit-il, avoit ſi peu de largeur, que les batteries des remparts pourroient empêcher tous les vaiſſeaux étrangers de paſſer.

En 1581, le Roi fit équiper une flotte de 23 navires, montée de 3900 hommes. *Diegue Flores de Valdes* fut fait Amiral, & Sarmiento eut le Gouvernement de la nouvelle Colonie que l'on ſe propoſoit d'établir ſur le Détroit Magellan. Cette entrepriſe fut contrariée par une multitude d'accidents. Une tempête diſſipa la flotte ſur les côtes même d'Eſpagne, & coula bas ſept vaiſſeaux portant huit cens hommes : le même accident fit encore périr ſur les côtes du Bréſil un vaiſſeau qui portoit trois cens hommes & vingt femmes deſtinées à peupler la Colonie. Différents événemens en firent périr pluſieurs autres, & Sarmento n'arriva au Détroit qu'avec trois vaiſſeaux chargés de quatre cens hommes & trente femmes, & fournis de proviſions de bouche pour huit mois. Il perdit un de ſes vaiſſeaux peu

Acoſta, l. 3. c. 11.

de tems après, en envoya un en Espagne pour chercher des secours, & garda le troisieme.

Il fit construire, à l'embouchure du Détroit, un Fort qu'il appella *Nom de Jesus*, & y laissa 150 habitans. De-là il parcourut par terre les bords du Détroit; &, dans l'endroit qui lui parut le plus favorable, établit une ville qu'il nomma *Philippeville*. Il y fit construire quatre bastions, & plaça sur chacun un canon de fonte. On y bâtit une Eglise, & on y établit un corps de Magistrature. La garnison se montoit à quatre cens hommes. On cultiva les environs de la Ville; on sema du bled & les autres choses nécessaires à la vie: mais la terre ne rapporta rien. Sarmento, voyant que la Colonie étoit menacée de la plus affreuse misere, alla chercher des secours à Rio-Janeiro, puis à Fernambuc où il ramassa quelques provisions. Il fit naufrage à la Baie de tous les Saints; rebâtit un vaisseau: mais il fut pris par la flotte du Chevalier Raleigh, & conduit en Angleterre.

Id. Ibid.

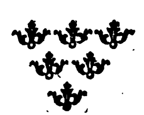
La misere de la Colonie de Philippeville augmenta de plus en plus. Le Roi

d'Espagne fut instruit que Sarmiento l'avoit trompé en lui proposant de construire un Fort sur le Détroit pour empêcher les vaisseaux d'y passer. On lui fit connoître que ce Détroit avoit, dans les endroits les plus resserrés, au moins une lieue de large, & qu'il étoit impossible que le canon d'une place en barrât le passage. Indigné de se voir ainsi trompé, il résolut d'abandonner cette Colonie à son malheureux sort. La faim, le froid, les bêtes sauvages qui entroient dans la ville, & dévoroient ceux qu'ils pouvoient attrapper, enfin les attaques continuelles des Barbares la détruisirent entiérement. Ceux que la faim fit périr, resterent dans leurs maisons sans sépulture. Cette quantité prodigieuse de cadavres infecta la ville; le peu d'hommes qui avoient résisté à la misere, furent obligés de l'abandonner, & d'aller le long de la côte pour chercher leur nourriture. Ils prirent chacun un fusil & les autres choses nécessaires. Ils passerent une année entiere dans ce déplorable état, n'ayant pour nourriture que des feuilles, des fruits, des racines & quelques oiseaux. Ne se trou-

Purchas, t. 1. l. 2. c. 4.

vant plus que vingt-trois, du nombre desquels étoient deux femmes, ils formerent la résolution de prendre le chemin de *Rio de la Plata*.

Trois ans après l'établissement de la Colonie de Philippeville, Thomas Candish arriva sur ces parages avec une escadre de trois vaisseaux : il trouva sur le rivage un malheureux Espagnol nommé *Hernando*, qui avoit eu assez de force pour rester seul dans ce pays & résister à la misere, & braver les dangers qui le menaçoient sans cesse. Candish le prit sur son bord, & l'emmena en Angleterre. On ignore quel fut le sort de ceux qui avoient pris le chemin de Rio de la Plata.



CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Méridionale.

NOUS commencerons cette description par les Isles de la mer du Nord, en descendant vers le Pole Antarctique : nous passerons ensuite à celles de la mer du Sud, en remontant vers le Nord. On trouve plusieurs petites Isles sur la côte du Brésil ; mais elles sont si peu considérables, & en même-temps si peu connues, que nous croyons ne devoir pas en parler.

ARTICLE I.

Isle Sainte-Catherine.

ELLE est située à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale, & vers le vingt-huitiéme de latitude Méridionale : elle est environnée de plusieurs autres petites Isles. Cette Isle n'a pas plus de deux lieues de largeur ; mais elle en a

Anson, voyage autour du monde.

neuf de longueur. Si l'on avoit soin de la cultiver, elle feroit d'une fertilité étonnante : elle produit des fruits en abondance. Elle est couverte d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il est impossible de le traverser. On y trouve cependant quelques sentiers que les habitans ont ouverts. Ils y ont en outre défriché quelques portions de terre sur le bord de la mer, du côté qui regarde le continent. Les Bois qui sont composés d'arbres & d'arbustes aromatiques, exhalent une odeur charmante. Dans les lieux où la terre est libre, on cultive des ananas, des pêchers, des vignes, des orangers, des citroniers, des melons, des abricotiers, des bananiers, des oignons & des patates.

Il y a quelques Bœufs, mais leur chair est molasse & de mauvais goût. On y trouve des Faisans ; mais ils sont d'un goût beaucoup moins délicat que ceux d'Europe. Les côtes sont couvertes de Poissons d'assez bonne qualité.

L'eau qu'on y trouve est très-bonne. Pendant les premiers jours

elle fermente dans les barques, rend une mauvaiſe odeur, & ſe couvre d'une écume verdâtre : mais cette écume tombe bientôt au fond, l'eau devient fort claire & fort douce.

Cette Iſle eſt couverte pendant toute la nuit de vapeurs épaiſſes, qui ne ſont diſſipées que par la force du ſoleil ou par le vent de mer.

On y eſt tourmenté par les Mouſtiques pendant tout le jour. Lorſqu'ils ſe retirent, ils ſont remplacés par une infinité de petites Mouches preſqu'inviſibles, mais fort incommodes par leur bourdonnement & leurs piquûres, qui cauſent des tumeurs ſuivies d'une démangeaiſon fort cuiſante.

Cette Iſle a ſervi long-tems de retraite à des vagabonds qui s'y réfugioient de divers endroits du Bréſil, & qui, ſans renoncer à la qualité de ſujets du Roi de Portugal, n'étoient cependant ſujets qu'au Capitaine qu'ils éliſoient eux-mêmes. Comme ils avoient beaucoup de proviſions, ils pouvoient ſe paſſer du ſecours des Colonies voiſines. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les vaiſſeaux étrangers qui abordoient à leur Iſle. Ils leur don-

noient des vivres, en recevoient des habits. Les Portugais établis au Brésil les ont enfin soumis, & ont établi un Gouvernement dans l'Isle.

ARTICLE II.

Isles Sébaldes.

CE sont trois petites Isles de la mer du Nord, situées vers le cinquantiéme degré quarante minutes de latitude Méridionale, & le soixante-deux & demi de longitude Occidentale: elles peuvent être à soixante lieues du continent. Leur position est en triangle: deux sont au Midi & une au Nord. Elles sont inhabitées. Il y a des ruisseaux & des étangs d'eau douce, du célery, des oies, des outardes, des sarcelles & des pingouins en quantité. Le terrein seroit assez bon s'il étoit cultivé: mais il n'y a point de bois: on n'y trouve que des arbrisseaux. Elles furent découvertes par Sebald de Wert, Capitaine Hollandois en 1600.



ARTICLE III.

Isles Malouines, nommées par quelques Voyageurs Isles d'Anican. Les Anglois les appellent Isles Falklan.

§. I.

Leur position & leur description géographique.

CES Isles sont situées entre le cinquante-unieme & le cinquante-deuxieme degré & demi de latitude Méridionale, le soixante-unieme & demi, & le soixante-cinquieme & demi de longitude Occidentale du Méridien de Paris. Elles sont éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du Détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieues. Elles sont environnées à l'Ouest & au Midi d'une multitude de rochers qui avancent dans la mer.

M. de Bougainville, voyage autour du monde, t. I.

Ces Isles sont au nombre de trois. Il y en a deux assez grandes : elles peuvent avoir chacune trente à trente-cinq

lieues de longueur ſur vingt-quatre de largeur : la troiſieme eſt fort petite, & eſt au Nord de celle des grandes qui eſt à l'Eſt. Toute leur partie Occidentale & Septentrionale eſt couverte de rochers. Il y a des plaines fort étendues où l'on y trouve des rivieres & des lacs d'eau douce. Les rivieres coulent ſur le gravier ou ſur le ſable ; leurs eaux ſont très-légeres & très-ſaines.

§. II.

Terrein.

DANS toutes les plaines, il y a plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour ſouffrir la charrue : le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes, juſqu'à la profondeur d'un pié, qu'il faut, pour le cultiver, enlever cette couche. En la deſſéchant & la brûlant, on en améliore la terre. Au-deſſous de la croûte, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur : elle en a ſouvent beaucoup plus. On rencontre enſuite une terre jaune ou terre franche à des hauteurs indéterminées. Elle couvre des

lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en trouve point de calcaires. Celles qui ſont dans les montagnes ou ailleurs, ſont d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles, même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe.

Il y a beaucoup de pierres à bâtir dans ces Iſles : la plupart des côtes en ſont formées. Il y en a même de différentes eſpeces : les unes contiennent des particules de talc. On y trouve auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquelles on remarque des empreintes de coquilles foſſiles, d'une eſpece inconnue dans ces mers : on peut en faire des meules pour les outils. On trouve dans ces Iſles de la glaiſe, du ſable & de la terre propre à fabriquer la poterie & les briques.

On y trouve quantité de tourbe qui eſt ordinairement au-deſſus de la glaiſe. Elle ſe forme du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux. L'odeur de cette tourbe n'eſt ni malfaiſante ni déſagréable, & ſes charbons ont une action ſupérieure à celle du char-

bon de terre : en soufflant dessus ; on peut allumer une chandelle aussi aisément qu'avec de la braise. On peut encore s'en servir pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses piéces.

§. III.

Plantes.

Les bords de la mer sont couverts d'une espece de *Gramen* qui est d'un très-beau verd, & qui a plus de six piés de hauteur. C'est la retraite des Lions & des Loups marins. Cette plante peut être d'un fort bon usage pour couvrir les maisons. Le pié en est sucré, nourrissant. Les bestiaux le préferent à toute autre pâture.

Les bruyeres, les arbustes & la plante que les François ont nommée *Gommier*, sont ce qu'on trouve de plus remarquable après le *Gramen*. Les campagnes sont ordinairement couvertes d'une herbe menue, plus ou moins fournie dans les endroits plus ou moins arrosés.

Id. Ibid. Le Gommier est une plante incon-

nue en Europe. Il n'a point la figure d'une plante : on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroiſſance de terre : il eſt de la couleur d'une pomme. Il ne paroît avoir ni pié, ni branches, ni feuilles. Sa ſurface, qui eſt de forme convexe, préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Sa hauteur n'eſt que d'un pié & demi. Sa largeur eſt diſproportionnée à ſa hauteur. On en trouve qui ont plus de ſix piés, & qui n'ont pas plus de hauteur que les autres. On peut s'aſſeoir deſſus, même y monter, ſans que le poids paroiſſe le fouler. On voit ſur la ſurface des boſſes & des creux ſans aucune régularité : il y a dans pluſieurs endroits des gouttes de la groſſeur d'un pois : elles ſont jaunâtres & & d'une matiere réſineuſe. Elle répandent une odeur aromatique & aſſez forte. En briſant cette plante, on voit qu'elle part d'un pié d'où s'éleve une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles qui ont la forme d'une étoile, enchaſſées les unes ſur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les co-

Gommier réſineux.

lore en verd. Lorſqu'on les briſe il en ſort un ſuc laiteux, plus viſqueux que celui des Thytimales. Le pié & les racines fourniſſent abondamment de ce ſuc. Cette plante ſe plaît ſur le penchant des collines : toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. L'Auteur prétend que ſa réſine pourroit être utile en médecine. Il aſſure que pluſieurs Matelots s'en ſont ſervis avec ſuccès pour guérir de légeres bleſſures. Il ajoute que la réſine de cette plante ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux ; mais que ſi l'on détache la plante de deſſus le terrein, & ſi on la retourne à l'air, les pluies la lavent & en ôtent toute la réſine : alors elle devient fort légere & brûle comme la paille.

Plante à Bierre.

On trouve dans les mêmes Iſles une autre plante qui peut être d'une grande utilité. Elle forme un arbriſſeau, & rampe quelquefois ſous les herbes & le long des côtes. Les François la goûterent & lui trouverent un goût de Sapinette, ce qui leur donna l'idée d'eſſayer s'ils pourroient en faire de la bierre. Ils réuſſirent au-delà de leurs ſouhaits. Outre que cette boiſſon étoit fort agréable, elle faiſoit un très-bon anti-

ſcorbutique. La feuille de cette plante eſt petite, dentelée & d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpéce de farine un peu glutineuſe, & d'une odeur aromatique.

Le Céleri ou Perſil ſauvage eſt fort commun dans ces Iſles. Il y a une aſſez grande quantité d'Oſeille, de Creſſon de terre & de Céterres à feuilles ondées.

§. IV.

Fruits.

PENDANT l'automne on trouve aux Malouines deux petits fruits, dont l'un eſt inconnu par-tout ailleurs. Il reſſemble aſſez à une Mûre; l'autre eſt de la groſſeur d'un Pois. On le nomme *Lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique Septentrionale. La plante qui produit celui qui reſſemble à la Mûre eſt rampante, s'allonge & ſe reproduit comme le Fraiſier: la feuille reſſemble à celle du Charme. Le Lucet eſt auſſi une plante rampante: il porte ſes fruits le long de ſes branches qui ſont auſſi garnies de petites feuilles parfaitement liſſes,

rondes & de la couleur de celles du Myrthe. Ce fruit eſt blanc, coloré de rouge du côté qui eſt expoſé au ſoleil. Il a le goût aromatique, & l'odeur de la fleur d'orange. Celle des feuilles en approche auſſi : leur infuſion avec du lait eſt aſſez agréable. Cette plante ſe plaît dans les lieux humides : on en trouve beaucoup aux environs des lacs.

Il y a beaucoup d'autres plantes qui produiſent des fleurs ; mais elles ſont preſque toutes inodores : il y en a cependant une blanche dont l'odeur approche de celle de la Tubéreuſe. On y trouve une véritable Violette d'un jaune de jonquille. Il n'y a point de plante bulbeuſe ou à oignon.

§. V.

Fleurs.

M. de Bougainville obſerve que dans la partie Méridionale de l'Iſle, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, il ne ſe trouve point, pour ainſi dire, de Gommier réſineux ; mais on y rencontre une prodigieuſe quantité d'une

espéce de plante qui a la même forme, mais qui est d'un verd tout différent. Elle n'a pas la même solidité, ne produit point de résine, & se couvre dans la saison de belles fleurs jaunes. Cette plante est cependant composée comme l'autre de jets qui partent tous d'un même pié, & vont se terminer à sa surface. Autant le Gommier est difficile à ouvrir, autant cette derniere plante est facile.

A quelque distance du sommet des montagnes, on trouve une grande espéce de Scolopendre ou de Céterre. Ses feuilles ne sont point ondées; mais elles sont faites comme des lames d'épée. Deux maîtresses tiges se détachent de la plante, & portent leur graine en-dessous comme le Capillaire.

Sur les pierres on voit beaucoup de plantes friables, qui semblent tenir de pierre & du végétal.

§. VI.

Plantes Marines.

LA mer est presque toute couverte de Goemons, principalement près des

côtes, ce qui empêche les canots d'en approcher facilement. Ils ſont, cependant, de quelque utilité, ils rompent la lame, lorſque la mer eſt groſſe.

Les marées jettent ſur les côtes pluſieurs eſpéces de Corallines qui ſont des plus belles couleurs ; des éponges qui ſont ramifiées de tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'Inſectes marins. Leur tiſſu eſt d'ailleurs ſi ſerré, leurs fibres ſont ſi délicates, qu'on ne conçoit pas comment ces animaux peuvent s'y loger.

§. VII.

Coquilles.

Les côtes de ces Iſles ont fourni aux Cabinets des Curieux pluſieurs Coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la Poulette ou Poulte. On compte trois eſpéces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée n'étoit connue que dans l'état de foſſile, ce qui prouve que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vi-

vans dans le tems que ces terres étoient couvertes par les eaux.

On trouve, presque par-tout, les Lepas estimés par leurs belles couleurs, les Buccins feuilletés & armés, les Cames, les grandes Moules unies & striées, & de la plus belle nacre.

§. VIII.

Animaux.

ON ne voit sur ces Isles qu'une espéce de Quadrupede : elle tient du Loup & du Renard. Sa figure approche de celle du Loup, mais sa queue est beaucoup plus fournie de poil : il habite sur le bord de la mer, où il se creuse un terrier. Il suit le gibier, & se fait des routes toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre. Sa maigreur fait croire qu'il jeûne souvent. Quadrupedes.

Ces Isles sont remplies d'Oiseaux de toutes especes. Le Cigne ne differe de celui d'Europe que par son col qui est d'un noir velouté, & qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps. Ses pattes sont couleur de chair. Oiseaux. Cigne.

Il y a quatre eſpéces d'Oies ſauvages. La premiere pâture. Ses jambes ſont fort élevées ; ſon cou eſt fort long ; ſa démarche eſt légere, ſon vol rapide. Elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpéce. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des taches de noir & de cendré ſur le dos & ſur les ailes.

Le plumage de la femelle eſt fauve, & ſes ailes ſont parées de couleurs changeantes : elle pond ordinairement ſix œufs. La chair de cette Oie eſt ſaine & de bon goût.

Les trois autres eſpéces ne ſont pas ſi bonnes. Comme elles ne ſe nourriſſent que de poiſſon, elles ont un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle des autres eſpéces. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux : elle eſt criarde. Leur couleur eſt le blanc, le noir, le fauve & le cendré. Toutes ces eſpéces ont, ainſi que les Cignes, ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Canards. Sarcelles. On trouve dans les étangs deux eſpéces de Canards & de Sarcelles. Les Canards different peu de ceux de nos climats : on en trouve qui ſont tout

noirs, & d'autres qui ſont tout blancs. Parmi les Sarcelles, il y en a qui ſont de la groſſeur du Canard, elles ont le bec bleu. D'autres ſont plus petites: les plumes du ventre ſont d'un très-bel incarnat : elles ſont d'un goût admirable.

Les Plongeons de cette contrée ſont de la plus belle taille. Il y en a qui ont le dos de couleur cendrée & le ventre blanc. Les plumes ſont ſoyeuſes, brillantes, & d'un tiſſu fort ſerré. Il y en a d'autres qui ſont plus brunes : leurs yeux ſont ſemblables à des rubis : la vivacité en eſt encore augmentée par l'oppoſition d'un cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur fait donner le nom de Plongeons à *lunettes*. Leurs petits étant trop délicats pour ſouffrir la fraîcheur de l'eau, lorſqu'ils n'ont encore que le duvet, la mere les porte ſur ſon dos. Ces deux eſpéces de Plongeons n'ont point les piés palmés, comme les autres Oiſeaux d'eau. Leurs doigts ſont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte. Plongeons.

Il y a deux autres eſpéces d'oiſeaux à piés palmés : elles ne different en- Autre eſpéce d'Oiſeau aquatique.

tr'elles que par la taille & par le plumage : il s'en trouve qui ont le ventre brun, les autres l'ont blanc. Le reste du plumage, dans les deux espéces, est d'un noir tirant sur le bleu foncé. Les plumes du ventre sont aussi serrées & aussi soyeuses que celles du Plongeon blanc, & les rapproche de cette espéce d'oiseau, sans cependant que l'on puisse assurer que c'est la même. Le bec de celui-ci est long & pointu ; ses piés palmés sont couleur de chair. Cet animal est un grand destructeur de poisson. Il se place sur les rochers, y pond. Lorsque les François arriverent dans ces Isles, ils tuerent une quantité prodigieuse de cette espéce d'oiseaux, parce que n'étant point accoutumés à voir des hommes, ils ne s'enfuyoient point. Ils ont pour ennemi un Oiseau de proie à piés palmés. Il a plus de sept piés d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matiere que le bec, & qui sont percés dans toute leur longueur.

Mauves. Les Mauves ou Mouettes sont fort communes aux Malouines. Leur couleur est très-variée & fort agréable. Les Caniarts & les Equerrets y sont aussi

fort communs. Ils mangent beaucoup de poiſſon, principalement de la Sardine. Ils pondent autour des étangs; leurs œufs ſont très-bons & très-ſains.

Le même Auteur dit qu'il y diſtingua trois ſortes de Pingouins. La premiere eſt remarquable par ſa taille & la beauté de ſon plumage: elle ne vit point par famille, aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec eſt plus long & plus délié que celui des Pingouins ordinaires; les plumes de ſon dos ſont d'un bleu plus clair; ſon ventre eſt d'une blancheur éblouiſſante. Une palatine jonquille qui part de la tête, & va terminer les nuances du blanc & du bleu, ſe réunit enſuite ſur l'eſtomac; ſon col qui eſt fort long, ſa marche qui eſt aſſez légere, lui donnent un air de magnificence ſinguliere. On en voulut tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa au point de connoître & de ſuivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeoit indifféremment du pain, de la viande, du poiſſon: mais cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas: il maigrit & mourut. Pingouins.

La ſeconde eſpéce eſt celle dont on a déja donné la deſcription.

La troisieme espéce habite par familles, comme la seconde, sur des rochers élevés, & y pond. Ce qui les distingue des deux autres est leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes. Ils les relevent lorsqu'ils sont irrités. Ils ont encore d'autres petites plumes qui sont de la même couleur, & qui leur servent de sourcils. Ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espéce est beaucoup plus vive que les deux autres.

Alcions. Il y a trois espéces d'Alcions dans ces Isles ; mais ils se montrent rarement, & n'annoncent pas les tempêtes comme ceux de la mer. Les Marins prétendent cependant que ce sont les mêmes animaux. La plus petite espéce en a tous les caracteres. Elle fait son nid à terre. La seconde espéce ne differe que par la grosseur : elle est un peu plus petite que le Pigeon. Ces deux espéces sont noires, ayant quelques plumes blanches sous le ventre. La troisieme a tout le plumage blanc & le bec rouge.

Aigles. Il y a trois espéces d'Aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc

ſale, les autres ſont noirs, ont les pattes jaunes & blanches. Ils ſont la guerre aux Beccaſſines & aux petits Oiſeaux. Ils n'ont ni la taille, ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres.

Les Eperviers & les Emouchets ſont fort communs dans ces Iſles : on y trouve auſſi quelques Chouettes. La variété de leurs plumages préſente toutes ſortes de couleurs. Ce ſont les perſécuteurs des petits oiſeaux. Eperviers. Emouchets. Chouettes.

Les Beccaſſines ſont ſemblables à celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant le vol, & ſont faciles à tuer. Dans les tems qu'elles s'accouplent, elles s'élevent à perte de vue. Après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font au milieu de la campagne & dans des endroits preſque dégarnis d'herbe, elles s'y précipitent du plus haut des airs. Dans ce tems elles ſont maigres. Le tems qu'il faut choiſir pour les manger eſt l'automne. Beccaſſines.

En été on voit beaucoup de Corlieux dans ces Iſles : ils ne different en rien de ceux d'Europe. Corlieux.

On rencontre toute l'année, ſur le bord de la mer, un oiſeau ſemblable au Pie de mer.

Corlieu : on le nomme *Pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc. Ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte presque jamais les rochers & se nourrit de petites Chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter, ce qui est cause qu'on l'attire & qu'on le tue facilement.

Aigrettes.

Les *Aigrettes* sont assez communes : leur figure approche de celle du Héron ; mais leurs plumes sont beaucoup plus précieuses. Elles commencent leur pêche au déclin du jour. Lorsqu'elles crient, on croiroit que c'est un Chien-Renard qui aboie.

Grives & autres Oiseaux.

Pendant l'automne, on trouve beaucoup de Grives aux Malouines. Il y en a une espéce qui reste pendant toute l'année. Les François la nommerent *Oiseau rouge*. Son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu possible, principalement en hiver. On pourroit en faire de riches collections pour des garnitures. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux qui ressemblent assez à ceux que l'on voit dans les Provinces maritimes de France.

Les Lions & les Loups marins ſont fort communs ſur les côtes. Ils ſe logent dans ces grandes herbes dont nous avons parlé. Ils vont par troupeaux à plus d'une lieue dans les terres, pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil. Amphibies.

§. IX.

Poiſſons.

LE *Mulet* fréquente beaucoup les côtes de ces Iſles. Il s'en trouve qui ont juſqu'à trois piés de longueur. Le *Gradeau* y eſt fort commun : il y en a qui ont plus d'un pié de long. La *Sardine* monte au commencement de l'hiver. Les *Mulets*, pourſuivis par les Loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux : on les prend avec facilité.

Outre ces eſpéces de poiſſons, on en prend à la ligne, parmi leſquels il s'en trouve un qu'on nomme *Brochet tranſparent*, parce qu'il a la tête de ce poiſſon, que ſon corps eſt ſans écailles & abſolument diaphane.

On trouve quelques *Concres* ſur les roches. Le *Marſouin blanc* à tête & queue noires paroît dans les baies

pendant la belle ſaiſon. Les Soles n'y ſont pas rares.

Comme les poiſſons de mer ſont fort communs, on fait peu d'attention à celui d'eau douce. Les François en trouverent une eſpéce ſans écailles, de couleur verte, & de la taille d'une Truïte ordinaire.

Baleines. Les *Baleines* occupent la haute mer. Quelques-unes échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres oſſemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que les flots n'ont jamais pu porter ſi loin, prouvent, ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

§. X.

Cruſtacées.

ON diſtingue trois eſpéces de Cruſtacées; l'*Ecreviſſe* rouge, même avant d'être cuite; le *Crabe* à pattes bleues, qui reſſemble aſſez au Tourlourou, & une eſpéce de Chevrette très petite; les *Moules*, &c. mais tous ces coquillages n'ont pas le goût ſi fin que ceux d'Europe. On n'y trouve point d'Huîtres.

§. XI.

Climat, Vents, Marées.

LA premiere fois que nous mîmes pié à terre ſur les Iſles Malouines, dit M. de Bougainville, dans la relation de ſon voyage autour du monde, Tome premier, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards, & nous ignorions ce qui pourroit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées, des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle ſemble ambitionner l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point de bois pour raſſurer contre la crainte du froid ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons; un profond ſilence, quelquefois interrompu par les cris des Monſtres marins; par-tout une triſte uniformité; tous ces objets ſe réuniſſoient pour nous décourager, & ſembloient annoncer que la nature ſe refuſoit aux efforts des hommes dans des lieux ſi ſauvages. Le tems & l'expérience nous apprirent cependant que le travail & la conſtance n'y ſeroient pas ſans fruit.

Des baies immenſes, à l'abri des vents, par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, capables d'alimenter de nombreux troupeaux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre pour leur férocité, leur venin, ou leur importunité ; un quantité innombrable d'Amphibies, utiles au commerce pour leurs peaux & leurs huiles ; des Oiſeaux & des Poiſſons de toute eſpéce, & très-agréables au goût ; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut de bois ; des plantes très-ſalutaires ; un climat agréable, également éloigné du chaud & du froid, & plus propre à former des hommes robuſtes & ſains que ces contrées où la chaleur & l'abondance qui en eſt la ſuite, énervent les habitans. Telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt l'impreſſion que le premier aſpect avoit fait ſur nous.

Les Ports réuniſſent l'étendue à l'avantage de l'abri : un fond tenâce & des rochers heureuſement ſitués pour

oppofer des obftacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre fûrs & aifés à défendre. Il y a de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruiffeaux fe rendent à la côte, de maniere que la provifion d'eau douce peut fe faire avec la plus grande expédition.

Les François ont remarqué que les Marées vers les Ifles Malouines avoient trois viciffitudes déterminées avant l'inftant de leur plein. La mer monte & baiffe trois fois comme par fecouffes, en moins d'un quart-d'heure, principalement dans les tems des folftices, des équinoxes & des pleines lunes. Marées

Les Vents font généralement variables : mais ils regnent beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueft, que de la partie oppofée. Pendant l'hiver, lorfqu'ils foufflent du Nord à l'Oueft, ils font brumeux & pluvieux ; de l'Oueft au Sud chargés de frimats, de neige & de grêle ; du Sud au Nord par l'Eft, moins chargés de brumes, mais violents. Ceux qui regnent en été & fe fixent du Sud-Oueft au Nord-Oueft par l'Oueft, font furieux. Ils nettoient l'horifon, & Vents

fechent le terrein, ne commencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horison : ils suivent dans leur accroissement l'élévation de l'astre, sont dans leur plus grande force lorsqu'il passe au Méridien, & déclinent avec lui. Indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées qui augmente leur force, & change quelquefois leur direction. Presque toutes les nuits, principalement celles de l'été, sont calmes, & le ciel est serein. Les neiges que le vent de Sud-Ouest amene en hiver ne sont pas considérables ; elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux, tout au plus, sur la surface de la terre. Les ruisseaux ne gelent point, les lacs & les étangs ne gelent jamais assez pour porter les hommes plus de vingt-quatre heures.

Les gelées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point les plantes, & se convertissent en une espéce de rosée au lever du soleil. Il tonne rarement en été. On n'y éprouve ni grands froids, ni grandes chaleurs, &

les

les nuances entre les ſaiſons ſont preſque inſenſibles. Sous ce climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont preſqu'impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains. Les François en firent l'épreuve pendant un ſéjour de trois ans.

§. XII.

Comment ces Iſles ont été découvertes ; & par qui elles ſont habitées.

QUELQUES Ecrivains attribuent la découverte de ces Iſles au célebre Améric Veſpuce, qui, dans ſon troiſieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord, vers le mois d'Avril 1502. Il eſt cependant vrai qu'il ignoroit ſi elle appartenoit à une Iſle, où ſi elle faiſoit partie du continent : mais la route qu'il avoit ſuivie, la latitude à laquelle il étoit arrivé, la deſcription qu'il fait même de cette côte, fait juger qu'il étoit aux Malouines.

Beauchene Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, mouilla aux Malouines, croyant être aux Sébaldes. Enfin les Voyageurs qui avoient été

ſur ces parages, n'avoient fait qu'appercevoir ces Iſles ; aucun n'avoit eu la curioſité d'y deſcendre, ainſi elles étoient peu connues. Quelque tems après, un navire de Saint-Malo, nommé *le S. Louis*, mouilla à la côte du Sud-Eſt, dans une mauvaiſe baie, à l'abri de pluſieurs petites Iſles ou rochers. L'équipage donna à toutes ces Iſles le nom d'*Anican*, qui étoit celui de l'Armateur. Le vaiſſeau ne s'y arrêta que pour faire de l'eau, & n'eut pas l'attention de les reconnoître. De retour en France, l'équipage annonça la découverte de ces Iſles. Comme il donnoit un détail plus circonſtancié ſur leur poſition, on lui en attribua la découverte, & on s'accoutuma à donner à ces Iſles le nom du port dans lequel le vaiſſeau avoit été équippé, & on les appella *Iſles Malouines*. Les Géographes les mirent ſur leurs cartes de l'Amérique.

Leur poſition paroiſſant commode pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Auſtrales, attira l'attention de toutes les Nations. Au commencement de-

l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces Isles. M. de Bougainville proposa au Ministere de le commencer à ses frais. Il fit construire deux vaisseaux à Saint-Malo, l'un nommé l'*Aigle*, de vingt canons; l'autre, *le Sphinx*, de douze; y mit toutes les munitions qui étoient propres pour une pareille expédition. Il embarqua plusieurs familles Acadiennes qui étoient venues s'établir en France, depuis que leur pays étoit soumis à l'Angleterre.

Les vaisseaux firent voile de Saint-Malo le 15 Septembre 1763. Après deux relâches, l'une à l'Isle Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil; l'autre à Monteviedo, où les François prirent beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes, ils arriverent aux Sébaldes le 13 Janvier 1764; continuerent leur route; donnerent dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines, entre la pointe du Nord-Ouest & les Sébaldes: mais, n'y trouvant pas un bon mouillage, ils rangerent la côte du Nord. Lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité Occidentale des Isles, ils entrerent dans une *Id. Ibid.*

grande baie que M. de Bougainville trouva commode pour y former un nouvel établiſſement.

Le premier ſoin des François, en arrivant dans ces Iſles, fut de chercher du bois pour y conſtruire des cabanes qui puſſent d'abord les mettre à l'abri des injures du tems ; mais ils ne trouverent que cette grande herbe dont nous avons parlé, & quelques bruyeres. Pour ce qui regardoit le chaufage, la tourbe ſuppléoit au bois : mais, n'ayant point de matériaux pour bâtir, ils furent obligés de coucher en plein air pendant quelque tems, vivants de gibier & de poiſſon. Ils ne trouverent aucune preuve que cette terre eut été fréquentée par quelque vaiſſeau, ni qu'elle eut été habitée par quelqu'eſpéce d'homme que ce ſoit.

Ce fut un ſpectacle ſingulier, dit M. de Bougainville, de voir à notre arrivée tous les animaux, juſqu'alors ſeuls habitans de ces Iſles, s'approcher de nous ſans nulle eſpéce de crainte, & ne faire d'autres mouvemens que ceux que cauſe la vue d'un objet inconnû.

Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à

la main ; quelques-uns venoient se poser d'eux-mêmes sur les gens qui étoient arrêtés : mais cette confiance ne dura pas long-tems : ils apprirent bientôt à se défier de nous.

Le 17 Mars 1764, M. de Bougainville résolut d'établir la nouvelle Colonie à une lieue du fond de la baie qui se trouve à la côte du Nord de la plus Occidentale des Isles-Malouines, sur un petit port qui ne communique à la baie que par un goulet fort étroit. Cette Colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. On leur bâtit des cases couvertes de jonc, & un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les provisions de toute espéce. On éleva ensuite un fort en terre & en gazon. Il pouvoit contenir quatorze piéces de canon.

M. de Bougainville fit élever au milieu de cette petite citadelle un obélisque de vingt piés de haut. L'effigie du Roi fut mise à une de ses faces ; on enterra sous les fondemens de la monnoie & une médaille, sur un des côtés de laquelle étoit gravée la date de l'en-

treprise ; sur l'autre étoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule.*

Voici l'Inscription qu'on avoit gravée sur la Médaille.

Etablissement
des Isles Malouines
situées au 51 deg. 30 min.
de lat. Aust. & de 61 deg. 50 min.
de long. Occid. Mérid. de PARIS,
Par la Frégate l'Aigle, Capitaine P. Du Clos
Guyot, Capitaine de Brûlot ; & la Corvette
le Sphinx, Capit. F. Chenard de la Giraudais, Lieut.
de Frégate, armées par Louis-Antoine de Bougainville,
Colonel d'infanterie, Capitaine de vaisseau, Chef de l'expédition, G. de Nerville, Capitaine d'infanterie, &
P. d'Arboulin, Administrateur Général des Postes
de France : construction d'un fort & d'un
obélisque, décoré d'un médaillon de Sa
Majesté Louis XV, sur les plans d'A.
l'Huilier, Ingén. Géog. des camps
& arm. servant dans l'expédition,
sous le Ministere d'E. de
Choiseul, Duc de
Stainville, en Février 1764.

avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues Grandia.*

Le 8 Avril de la même année, M. de Bougainville mit à la voile pour retourner en France. Le 6 Octobre suivant, il repartit de Saint-Malo sur l'Aigle, & arriva aux Malouines le 5

Janvier 1765. Il trouva sa Colonie dans un très-bon état : tous ses colons jouissoient d'une parfaite santé : un seul avoit péri à la chasse, sans qu'on sût par quel accident, parce qu'il n'étoit pas accompagné. L'hiver avoit été fort doux : la chasse & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand succès. On avoit construit un magasin en pierres & rétabli le fort. M. de Bougainville mit à la voile, pour aller chercher du bois dans le Détroit : il en fit une provision assez considérable qui servit à la charpente des différens bâtimens que l'on construisit.

Les Anglois s'établissent aux Malouines.

Vers le mois de Janvier 1765, le Commodore Byron, vaisseau Anglois, alla reconnoître les Malouines, & prit possession de ces Isles au nom de la Couronne d'Angleterre : mais il n'y laissa aucun habitant. En 1766, les Anglois envoyerent une Colonie s'établir à l'Ouest de celle des François, & nommerent le lieu de leur établissement, le *Port d'Egmont*.

Les François cédent leur établissement aux Espagnols.

L'Espagne ayant revendiqué les Isles Malouines, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique Méridionale ; & son droit ayant été re-

connu par le Roi, on chargea M. de Bougainville d'aller remettre l'établissement des François aux Espagnols, avec ordre de se rendre ensuite aux Indes Orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. Il remplit sa commission pour ce qui concernoit les Malouines le premier Avril 1767. Les Espagnols placerent l'étendart de leur Nation dans le lieu où étoit l'établissement des François. Le Roi d'Espagne remboursa tous les frais que cet établissement avoit occasionnés, avec les intérêts à cinq pour cent. Le tout montoit à six cents trois mille livres.

Il s'est élevé une contestation entre l'Angleterre & l'Espagne au sujet du Port d'Egmont: les choses se sont enfin arrangées, à la satisfaction de l'Espagne.



ARTICLE IV.

Terre de Feu.

CETTE terre eſt compoſée de plu-ſieurs Iſles qui s'étendent au Midi de la Terre Magellanique, le long du Détroit de Magellan, depuis le cinquante-troiſieme degré, juſqu'au cinquante-ſixieme de latitude Méridionale, & entre les cinquante-un & cinquante-neuf de longitude Occidentale, dans l'eſpace d'environ cent trente lieues du Levant au Couchant.

Nous ne pouvous donner une deſcription exacte de ces Iſles. Tous les Voyageurs que nous avons conſultés n'y ont fait aucun ſéjour, & en parlent comme d'un apperçu. Tout ce que l'on peut tirer de leurs récits, c'eſt que la plus grande eſt celle qui ſe trouve à l'Oueſt du côté de la Mer du Nord; les autres ſont beaucoup plus petites & rangées de ſuite. Les côtes ſont bordées de montagnes fort élevées, entre leſquelles il ſe trouve des plaines couvertes d'une herbe aſſez verte, & des

forêts d'une étendue considérable. Les sommets des montagnes sont toujours couverts de neigne. Il y en a un d'où il sort un volcan assez considérable. La verdure qui est dans les plaines annonce qu'il sort des montagnes plusieurs rivieres & plusieurs ruisseaux. Ces Isles sont habitées par des Colonies des différens peuples qui habitent la Terre Magellanique. Les Voyageurs y ont vu des Patagons & des Pécherais. Les animaux que l'on y trouve sont les mêmes que ceux du continent : la pêche y est la même.

Cette contrée fut découverte en 1520 par Magellan, qui lui donna le nom de *Terre de Feu*, parce qu'il y découvrit une multitude de feux en passant par le Détroit qui porte son nom.

ARTICLE V.

Terre ou Isle des Etats.

LA Terre des Etats est encore moins connue que la Terre de Feu. On ignore quels sont ses habitans & ses productions. Quelques Voyageurs, qui ont passé par le Détroit de le Maire, de la Mer du Nord dans la Mer Pacifique,

nous ont ſimplement fait connoître l'aſpect qu'elle préſente à ce paſſage. Cette Iſle eſt ſituée vers le cinquante-cinquieme degré de latitude Auſtrale, & le trois cents vingt-deuxieme de longitude Occidentale.

Voici ce qu'en dit l'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon. Quelqu'affreux que puiſſe être l'aſpect de la Terre de feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe de plus horrible : il n'offre aux yeux qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, pas un ſeul quartier de terre qui puiſſe produire. Ces rochers ſont d'une hauteur prodigieuſe, & tout hériſſés de pointes aiguës, couverts d'une neige éternelle, environnés de précipices : pluſieurs paroiſſent ſuſpendus d'une maniere étonnante. Les rocs qui ſervent de baſe ne ſemblent ſéparés les uns des autres que par des crevaſſes qu'on diroit avoir été formées par des tremblemens de terre : leurs côtes ſont à peu-près perpendiculaires, & elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers juſqu'à leurs racines. On ne peut enfin imaginer rien de plus triſte & de plus ſauvage que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Le P. Feuillée dit, dans ſon Journal, qu'il paſſa le 20 Décembre 1708, à l'éxtrémité du *Cap S. Jean*, le plus Oriental de la Terre des Etats. Il eſt, dit-il, terminé par deux pointes de rochers aſſez élevées : elles étoient ſuivies par deux autres pointes beaucoup plus baſſes : elles parurent ſe détacher du Cap, à meſure que nous avancions à l'Eſt. On voyoit, au-delà une petite plaine élevée & terminée à pic par la mer ; il y avoit pluſieurs montagnes.

Le lendemain les montagnes avoient changé de décoration aux endroits où il n'y avoit pas d'arbres : elles nous avoient paru d'un beau verd naiſſant ; nous les trouvâmes d'une blancheur à nous éblouir. Cette blancheur qui les couvroit étoit la neige qui étoit tombée pendant la nuit. Lorſqu'elle fut fondue, nous revîmes ces productions admirables de la nature. Je fus mortifié de ne les pas voir de plus près, pour enlever de ces lieux une infinité de tréſors qui nous ſont cachés dans une multitude de plantes, & d'être privé d'y faire des obſervations qui auroient déterminé immédiatement la véritable ſituation de cette Iſle, deux motifs ſuffiſans à un Aſtronome Phyſicien

pour l'engager à descendre à terre : mais, demander pour des sujets semblables de mettre un canot à la mer, ce seroit passer pour visionnaire : tout le monde ne connoît pas la valeur des sciences, & ceux qui en savent le prix & connoissent l'importance qu'il y a à se servir, pour les perfectionner, des occasions qui se rencontrent, & qui sont aussi rares que celles qui se présentoient alors, ont un véritable sujet de chagrin de les voir échapper, sans pouvoir en faire usage.

Les nuits perdoient sensiblement leur obscurité, & les nuages épais rendoient au contraire les jours fort obscurs, de maniere qu'on ne pouvoit distinguer la nuit d'avec le jour : on ne parloit plus d'allumer des chandelles; on y voyoit aussi clair à minuit qu'à midi; & le soleil ne paroissant pas, nous ne connoissions ni matin ni soir, & ne savions quel nom donner à nos repas.

On voit, par ces détails, que le P. Feuillée avoit jetté sur cette Isle les regards d'un Philosophe curieux.

Cette Isle fut découverte en 1616, par Jacques le Maire, lorsqu'il passa par le Détroit dont nous avons parlé

ci-dessus. Il lui donna le nom de *Terre des Etats*, parce qu'il croyoit qu'ayant été découverte par un Hollandois, elle devoit appartenir aux Etats Généraux.

Les autres Isles de la Mer du Nord sont si petites, qu'elles ne méritent pas même d'être citées.

ARTICLE VI.

Isles de la Mer du Sud.

LORSQU'ON est entré dans la Mer du Sud, si l'on range les côtes de l'Amérique, en remontant vers le Nord, on trouve une prodigieuse quantité d'Isles qui sont presque toutes inhabitées & peu connues. On rencontre d'abord plusieurs îlots ou brisans, connus sous le nom des *Douze Apôtres*. A quelques lieues au-dessus, sont quatre autres petits îlots qu'on appelle les *Quatre Evangélistes*. Vers le cinquante-unième degré de latitude Méridionale, est l'Isle de *la Mere de Dieu* : elle est à peu de distance de la Terre Magellanique.

ARTICLE VII.

Isles Chonos.

CES Isles sont situées vers le quarante-cinquiéme degré, dix-sept minutes de latitude Méridionale sur la côte Occidentale de la Terre Magellanique. La plus connue est celle d'*Inchin*. Les Espagnols disent qu'elle est habitée par un peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols, & par les cruautés qu'il exerce sur ceux de cette nation qui tombent entre ses mains. L'Amiral Anson qui resta deux mois dans cette Isle, pendant son voyage autour du monde, dit qu'on y trouve des ruisseaux de fort bonne eau. Il y a du céleri sauvage, des herbes de différentes espéces, des arbres qui conservent leur verdure presque toute l'année. Il y a beaucoup de coquillages, tels que des petoncles & des moules d'une grandeur extraordinaire, & d'un très-bon goût. On y trouve beaucoup d'oies, des mouettes & des pingouins. Le climat est d'ailleurs assez tempéré. C'est enfin un très-

bon lieu de relâche. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anson assure que le habitans de ces Isles & des contrées voisines ne sont pas si cruels que les Espagnols le disent. Il ajoute que l'Amiral prit à bord d'un de ses vaisseaux une famille Indienne de ces cantons: elle étoit composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mamelle. Ils portoient avec eux toutes leurs richesses qui consistoient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbre pour se huter, un devidoir passablement usé, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très-mauvais goût qui leur servoient de pain. Ils mangeoient avec l'équipage; on leur donnoit souvent de l'eau-de-vie qu'ils aimoient beaucoup. Ils parurent d'abord assez contens de leur situation. L'homme marquoit beaucoup de joie, lorsque les Anglois le menoient à la chasse avec eux. Il devint rêveur au bout de quelque tems, & inquiet de se voir prisonnier, quoique sa femme conservât sa

gayeté ordinaire. Cet homme avoit beaucoup d'esprit & se faisoit fort bien entendre, quoiqu'il ne pût s'exprimer que par signes. Enfin il trouva moyen de s'échapper, après avoir passé huit jours à bord.

ARTICLE VIII.

Isles Sainte-Marie & Mocha.

CES deux Isles sont éloignées d'environ six lieues l'une de l'autre. La premiere est au Nord de la seconde. Leur position est à trente-huit degrés quelques minutes de latitude Méridionale. Elles sont à cinq lieues de distance des côtes du Chili, & dépendent de la Province d'Arauco. Lorsque les Espagnols se rendirent maîtres du Chili, les Sauvages du continent s'y retirerent, & vouerent une haine implacable aux Espagnols, même aux Européens.

De Cordes qui aborda à l'Isle Mocha en 1660, jetta l'ancre sur 15 brasses, dans une baie d'un excellent fond. Il envoya la chaloupe à terre pour lier commerce avec les habitans

qui s'étoient assemblés sur le rivage avec une promptitude extrême. Ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & en blesserent plusieurs. Comme les vivres manquoient aux Hollandois, de Cordes fit débarquer trente hommes bien armés qui écarterent les Sauvages.

Recueil de la Compagnie des Indes, tom. 2.

On leur fit comprendre, par des signes d'amitié, qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra du fer, de l'argent & du drap : ils comprirent ce qu'on leur demandoit, apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. S'expliquant ensuite par des signes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres provisions. Comme la nuit arrivoit, les Hollandois retournerent à bord, &, quoiqu'il y en eût peu qui fussent exempts de blessures, la joie d'avoir parlé aux habitans, & l'espérance des rafraîchissemens servirent beaucoup à les consoler. Le lendemain qui étoit le 9 Novembre, plusieurs Officiers du vaisseau se mirent dans la chaloupe avec les plus braves de l'équipage. Lorsqu'ils furent proche de terre, on les invita par des signes à descendre. Leur Chef répondit

par d'autres qu'il n'étoit pas venu dans cette intention. Alors quelques habitans entrerent dans l'eau, & avancerent jusqu'à la chaloupe avec un air riant & tenant des vases remplis d'une espéce de vin, le presserent de se fier à leur nation, & lui faisant entendre qu'ils avoient à peu de distance plusieurs sortes de bestiaux.

L'espérance des provisions fit oublier à l'Amiral ses résolutions : il fit débarquer vingt-trois hommes armés de sabres & de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons qui n'étoient pas éloignées ; mais, à peine eurent-ils fait deux cens pas que plus de mille Sauvages, sortant d'une embuscade, tomberent sur eux & les massacrerent tous, sans qu'il en échappât un seul. Ceux qui étoient restés dans la chaloupe retournerent à bord porter cette triste nouvelle.

Le Vice-Amiral qui s'étoit rendu à l'Isle Sainte-Marie, n'avoit pas été reçu plus favorablement. Plusieurs officiers & plusieurs soldats y avoient été blessés à terre.

Ces Sauvages portent de longues robes tissues de laine de brebis : elles leur pendent depuis les épaules jus-

qu'aux talons : les hommes laiſſent pendre leurs cheveux ; les femmes les retrouſſent & les nouent derriere la tête.

Les hommes prennent autant de femmes qu'ils veulent. Celui qui a le plus de filles eſt eſtimé le plus riche. Ceux qui veulent les avoir en mariage, les achettent des peres & des meres, auxquels ils payent un bœuf, des brebis ou quelqu'autre choſe dont ils conviennent enſemble.

Ces deux Iſles ſont aujourd'hui déſertes. Les Sauvages qui les habitoient ſe ſont retirés ſur le continent où ils ont conſervé leurs mœurs & leur haine pour les Européens.

ARTICLE IX.

Iſle de Jouan Fernandès.

Voyage de l'Amiral Anſon.

CETTE Iſle eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent-dix lieues de la terre ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en obtint la conceſſion : mais il l'abandonna ſans y former aucun établiſſement. La forme de cette Iſle eſt irréguliere. Sa plus

grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois baies. Celle du milieu, connue ſous le nom de baie de Cumberland, eſt la plus large, la plus profonde, enfin la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle baie de l'Eſt, & l'autre baie de l'Oueſt, ne ſont que des endroits commodes pour débarquer. La baie de Cumberland eſt à l'abri des vents du côté du Sud.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt rempli de hautes montagnes eſcarpées, dont la plupart ſont inacceſſibles, quoique couvertes de bois. Le terrein y eſt léger & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le choc de très grands arbres. Un matelot de l'équipage de l'Amiral Anſon, parcourant une de ces montagnes pour attrapper des chevres, ſaiſit un arbre qui étoit ſur la pente, pour l'aider à monter : l'arbre céda, le matelot roula ; il voulut s'accrocher à un autre arbre qui étoit d'une groſſeur conſidérable ; mais il ſe déracina comme le premier, & le matelot fut écraſé par le choc des rochers.

La partie Méridionale de l'Isle differe beaucoup de toutes les autres. C'est un pays sec, pierreux & sans arbres; mais bas & uni. Les vaisseaux n'y abordent pas, parce que la côte en est fort escarpée, que l'eau y est fort rare, & qu'on y est exposé au vent du Sud qui y regne presque toute l'année. Les arbres qui croissent dans les bois qui sont au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques : mais il n'y en a pas d'assez forts pour faire du bois de charpente, à l'exception du Mirthe qui est le plus grand arbre de l'Isle. Sa tête est ronde. Il croît sur l'écorce une espéce de mousse qui approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve dans cette Isle l'arbre à piment & l'arbre à choux.

Beautés de l'Isle.

Les Bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, n'ont point de brossailles : la disposition irréguliere des hauteurs dans la partie Septentrionale, forme un grand nombre de vallées qui sont arrosées par des ruisseaux qui forment des cascades d'une eau fort pure, ce qui en fait un séjour fort agréable. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anson dit que la

ſimple nature ſurpaſſe toutes les fictions de la plus riche imagination, & qu'il n'eſt pas poſſible de repréſenter par des paroles la beauté du lieu où le chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa tente. C'étoit une clariere de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi mille, & ſituée dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au-devant de ſa tente une large avenue coupée à travers les bois juſqu'à la mer. La baie & les vaiſſeaux à l'ancre paroiſſoient au bout de cette avenue qui s'abaiſſoit inſenſiblement juſqu'au rivage. La clariere étoit ceinte d'un bois de grands mirthes, rangés en forme de théâtre. Le terrein que ce bois occupoit ayant plus de pente que la clariere, & n'en ayant point aſſez pour dérober la vue des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentoient la beauté de la perſpective par le ſpectacle qu'ils offroient au-deſſus des arbres; &, pour ne rien laiſſer manquer à l'ornement d'une ſi belle retraite, deux ruiſſeaux d'une eau plus pure que le criſtal, couloient ſous les arbres, l'un au côté droit de la tente, l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges.

Animaux qui s'y trouvent.

Plusieurs Voyageurs assurent que cette Isle a été peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres, ce qui paroît d'autant plus croyable, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit fort fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers dans les tems qu'ils parcouroient ces mers. Cette multitude de Chevres a fort diminué depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, afin d'ôter cette ressource à leurs ennemis. Ils ont lâché dans l'Isle une prodigieuse quantité de chiens qui s'y sont multipliés, & ont détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les parties accessibles, de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un très-petit nombre dans les parties inaccessibles de l'Isle, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différents troupeaux de vingt ou trente qui habitent des lieux séparés, & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois avoient beaucoup de peine à les attrapper; mais la chair de ces animaux leur paroissant d'un goût admirable, ils faisoient tous leurs efforts

pour

pour en avoir ; & , à force de recherches, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux.

Les Chiens qui les ont chassées sont de différentes espéces, & ont beaucoup multiplié. Ils alloient quelquefois trouver les Anglois pendant la nuit, & leur enlevoient leurs provisions. Ils attaquerent même quelques Matelots qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne leur servent plus de nourriture, on croit qu'ils vivent de jeunes Veaux marins. Chiens de l'Isle ; de quoi ils vivent.

On ne voit point dans cette Isle, comme dans beaucoup d'autres, une multitude d'Oiseaux ; il n'y a que des Faucons, des Merles, des Hiboux & des Colibris. Oiseaux de l'Isle.

Les Morues qu'on trouve sur les côtes de l'Isle sont d'une grosseur prodigieuse, & aussi abondantes qu'à Terre-Neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poissons argentés, des Congres d'une espéce particuliere, & un excellent poisson noir assez semblable à la Carpe. Les Ecrevisses de mer sont peut-être plus Poissons.

communes à Jouan Fernandès qu'en aucun autre lieu du monde, & d'un goût délicieux ; elles pesent ordinairement huit à neuf livres.

Histoire d'un Ecossois abandonné dans l'Isle.

Woodes Rogers, passant en 1709 sur ces parages, vit des feux allumés dans cette Isle : il envoya quelques matelots dans une chaloupe pour voir qui pouvoit allumer ces feux dans cette Isle déserte. La chaloupe revint bientôt avec un homme couvert de peau de Chevre. C'étoit un Ecossois nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle depuis quatre ans & quelques mois. Ce malheureux voyant les vaisseaux de Woodes Rogers avoit allumé le feu qu'on avoit apperçu.

Il dit qu'il avoit vu passer plusieurs vaisseaux pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette solitude ; mais qu'il n'en avoit vu mouiller que deux qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques-uns de ceux qui composoient les équipages Espagnols avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jusques dans les bois. Il s'étoit dérobé à leur fureur en grimpant sur un arbre, d'où il leur avoit vu tuer plusieurs Chevres au-

tour de lui. Il ajouta qu'il n'auroit pas fait difficulté de se livrer à des François s'il eût vu paroître quelques-uns de leurs vaisseaux ; mais qu'il avoit mieux aimé mourir dans un lieu désert que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenoit à la mer du Sud.

Il apprit à Rogers qu'il étoit né à Largo, dans la province de Fise en Ecosse ; que, dès son enfance, il avoit été élevé à la marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Isle par le Capitaine Pradling, à l'occasion de quelques démêlés qu'il avoit eus avec lui ; il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins ; qu'étant revenu à des sentimens plus modérés, il avoit souhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avoit abordé à cette Isle dans un autre voyage, & qu'on y avoit laissé deux hommes qui n'y avoient passé que six mois, c'est-à-dire jus-

qu'au retour de ceux qui les y avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit soutenu contre le désespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

Il avoit été mis à terre avec ses habits, son lit & un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instrumens & des livres de marine.

Pendant les premiers huit mois il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancholie. Il fit deux cabannes avec des branches d'arbres, l'une à quelque distance de l'autre ; il les couvrit d'une espéce de jonc & les doubla de peaux de Chevres qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit besoin. Lorsque la poudre commença à lui manquer, il trouva le secret de faire du feu avec deux piéces de bois de piment qu'il frottoit sur le genou, l'une contre l'autre. La plus petite cabanne lui servoit de cuisine, dans l'autre il dormoit, chantoit des Pseaumes & prioit Dieu. D'abord accablé de tristesse, manquant de sel & de pain, il ne mangeoit que quand il étoit pressé par la faim : il ne se couchoit que quand il ne pouvoit plus soutenir la veille. Le bois de Piment lui servoit à cuire sa

viande & à l'éclairer, & son odeur aromatique récréoit ses esprits abattus.

Il ne manquoit pas de poisson; mais il n'osoit en manger sans sel, parce qu'il l'incommodoit beaucoup. Les Ecrevisses de rivieres ne lui causoient pas le même inconvénient. Tantôt il les faisoit bouillir, tantôt il les faisoit griller, & en usoit de même à l'égard de la chair de Chevre. Il en tua jusqu'à cinq cens. Lorsque la poudre lui manqua, il les prenoit à la course, & s'en faisoit un amusement. Lorsqu'il en avoit attrappé une certaine quantité, il les marquoit à l'oreille, & lâchoit la plus grande partie. Cet exercice l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des bois, sur les rochers, les collines avec une vîtesse incroyable. Nous l'éprouvâmes, dit Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des Taureaux, & de bons Coureurs : il lassoit nos hommes & le chien. Il prenoit les Chevres & les apportoit sur son dos. Il nous dit qu'une Chevre pensa un jour lui coûter la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des

buissons, il tomba du haut en bas avec elle. Cette chûte lui fit perdre la connoissance. Revenu à lui-même, il trouva la Chevre morte sous lui. Il étoit si fracassé, qu'il passa ving-quatre heures dans la même place. S'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre goût à ces alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la saison il trouvoit quantité de bons navets qu'on y avoit semés, & qui couvroient plusieurs arpens de terre. Il trouvoit en outre d'excellens choux qu'il cueilloit sur les arbres qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnoit avec du Piment, autrement nommé Poire de la Jamaïque, dont l'odeur est fort agréable. Il trouva en outre une source de Poivre noir qui se nomme *Malagita*, sans doute celui que nous nommons Malaguette. Il est fort bon pour chasser les vents, & pour guérir la colique. Ses souliers & ses habits furent bientôt usés, par ses courses au travers des bois & des brossailles : mais ses piés s'endurcirent au point qu'il n'avoit plus besoin de les garantir. Lorsque les Anglois l'eurent pris avec eux,

Il fut quelque tems ſans pouvoir porter de ſouliers.

Lorſqu'il eut ſecoué ſa mélancolie, il prenoit plaiſir à écrire ſur les arbres ſon nom, & la date de ſon exil. Il dreſſoit des Chats ſauvages & des Chevaux à danſer avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient, ſans doute, multipliés par quelques animaux de la même eſpéce, ſortis de quelques navires qui avoient relâché dans l'Iſle. Les Rats venoient ronger ſes habits, même ſes piés pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiſer les Chats, en les nourriſſant de la chair de ſes Chevres, ce qui les rendit ſi familiers, qu'il y en avoit toujours un très-grand nombre autour de ſa hutte. Lorſque ſes habits furent uſés, il s'en fit avec des peaux de Chevres: il les couſoit avec de petites courroies qu'il en ôtoit; & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille, il ſe fit des chemiſes de quelque toile qu'on lui avoit laiſſée, & l'eſtame de ſes bas lui ſervit de fil. Sa derniere étoit preſqu'uſée, lorſque Woodes Rogers lui donna du ſecours. Son couteau étant uſé, il en forgea

d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva ſur le rivage.

Il avoit tellement perdu l'uſage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on avoit peine à l'entendre. Il refuſa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac; & quelques ſemaines ſe paſſerent avant qu'il pût manger des viandes apprêtées à l'ordinaire. A la chair de chevre, aux racines & au poiſſon, il joignoit une eſpéce de prunes noires qui ſont fort bonnes; mais il avoit beaucoup de peine à les cueillir, parce qu'elles croiſſent au ſommet des montagnes & des rochers. La reconnoiſſance lui fit braver tous les dangers pour procurer à Woodes Rogers ce rafraîchiſſement. Les Anglois le nommoient le Monarque abſolu de l'Iſle.



ARTICLE X.

Isles Massa-Fuero, S. Ambroise, & S. Felix.

A vingt-deux lieues à l'Est de l'Isle de Jouan Fernandès, on trouve celle de *Massa-Fuero*, ou des *Chevres*. Elle peut avoir quatre milles de longueur. Il y a beaucoup d'arbres, & des ruisseaux d'une eau fort claire; le rivage est fort escarpé de tous côtés, cependant on peut ancrer du côté du Nord. Il y a une multitude de rochers qui s'avancent de la pointe Orientale de l'Isle, jusqu'à deux milles au large, ce qui seroit fort dangereux pour les vaisseaux, si la mer qui brise continuellement ne les faisoit reconnoître.

Cette Isle est peuplée de Chevres: comme elle est peu fréquentée, ces animaux sont assez faciles à prendre. Les Espagnols ne la regardant pas comme fort importante pour leurs ennemis, ne l'ont pas peuplée de Chiens. Il y a beaucoup de Lions marins. Elle

pourroit, dans un cas de néceſſité, ſervir de relâche.

Les Iſles Saint Ambroiſe & Saint Felix ſont ſituées vers le vingt-cinquieme degré de latitude méridionale : elles ſont peu connues.

ARTICLE XI.

Iſle Gorgone.

CETTE Iſle eſt ſituée à ſix lieues de la côte du Pérou. Elle peut avoir trois lieues de long : mais elle eſt fort étroite. Elle eſt remplie de bois de haute-futaie. Il y a un arbre que les Eſpagnols nomment *Palma-Maria* : il en découle un Baume qui eſt fort bon pour les plaies. De loin cette Iſle paroît aſſez haute & forme trois éminences. Le mouillage eſt bon au Nord-Eſt : mais elle a des ſables près du rivage, principalement au Sud-Eſt & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle qui ſemble s'y joindre par des bas fonds. Celle de Gorgone eſt environnée de rochers. Woodes Rogers qui y paſſa en 1709, y vit des Singes, des

Cochons d'inde, des Lievres, des Lezards, des Caméléons, & une ſi prodigieuſe quantité de Serpens de toutes eſpéces & de toute grandeur, qu'on ne peut faire un pas ſans marcher deſſus.

On trouve dans ces parages diverſes autres petites Iſles : mais elles ſont ſi peu connues, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter pour en parler.

ARTICLE XII.

Iſles Gallapagos.

ELLES ſont ſituées auprès de l'Equateur, environ à cinquante-cinq lieues du Pérou : le nombre en eſt très-conſidérable. Quelques Voyageurs en ont compté jusqu'à cinquante. Les Eſpagnols leur ont donné le nom de Gallapagos, parce qu'on y trouve une quantité prodigieuſe de Tortues de terre & de mer. Elles ne ſont pas toutes de la même grandeur. Quelques-unes ont ſept ou huit lieues de long ſur trois ou quatre de large. D'autres en ont neuf à dix de long ſur ſix ou ſept de large. Elles ſont aſſez élevées, ont la ſurface plate.

Cowley, Voyag. en Magellanique & en Polinéſie.

E vj

Dampierre, Voyage aux Terres Australes.

Elles sont en général fort stériles : la terre est seche & aride, couverte de cailloux calcinés qui ressemblent assez à du mâche-fer. Les piés enfoncent dans la terre, comme si l'on marchoit sur des cendres, ce qui fait croire qu'il y a eu des volcans & qu'il y a encore des feux souterreins. On trouve dans quelques-unes des ruisseaux d'eau claire; mais la plûpart sont entiérement arides.

Waffer en Magellanique.

L'air de ces Isles est assez tempéré, relativement à leur position. On y sent tout le jour, sans interruption, un petit vent de mer, & la nuit un vent plus violent & assez froid. Ainsi la chaleur n'y est pas si grande que dans la plûpart des lieux qui sont proches de la ligne. La saison pluvieuse de l'année dure pendant les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Le tems est alors très-sombre, fort orageux & mêlé de quantité de tonnerres & d'éclairs. Il y a encore avant & après ces mois, de petites pluies rafraîchissantes; mais le tems est toujours fort beau pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Beauchêne-Gouin, en Magellanique.

Woodes Rogers en Australie.

Dans les grandes Isles qui sont arro-

ſées de ruiſſeaux, on trouve des arbres en aſſez grande quantité. Il n'y a dans les autres que des *Dildos*, eſpéce d'arbriſſeau verd & rempli de piquans : il croît de la hauteur de dix à douze piés & ne produit ni feuilles ni fruits. Il eſt de la groſſeur de la jambe d'un homme, depuis le pié juſqu'à la tête. Cet arbriſſeau n'eſt pas même bon à brûler. On trouve près de la mer dans les Iſles ſtériles de petits arbres nommés Borions, qui ſont aſſez bons à brûler.

Il n'y a pas d'endroit au monde où l'on trouve plus de Tortues : il y en a qui peſent juſqu'à quatre cents livres.

Les Guanos y ſont auſſi fort communs, auſſi gras & auſſi gros qu'on en puiſſe voir. Ils ſont ſi familiers, qu'on les prend facilement.

On trouve dans ces Iſles des oiſeaux de mer de preſque toutes les eſpéces. Il y en a auſſi de terre, principalement des Faucons & des Tourterelles.

Il y a des Serpens ; mais ils ſont rares. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. On y trouve des Lions marins ; même des baleines, ce qui eſt fort étonnant ſi près de la ligne.

ARTICLE XIII.

Isle des Cocos.

PRÈS des Isles Gallapagos, à cinq degrés cinq minutes Nord de la ligne, on en trouve une qui peut avoir sept ou huit lieues de circuit. Elle est assez élevée dans le milieu, où il n'y a point d'arbres, mais il y a une prodigieuse quantité d'herbe, que les Espagnols appellent *Gramadal.*

Cette Isle est bordée tout autour d'arbres à Cacao, d'où elle tire son nom. Elle n'est pas habitée. Les rochers qui l'environnent la rendent presqu'inaccessible : il n'y a qu'un petit Havre du côté du Nord-Est par lequel les vaisseaux peuvent entrer sûrement. On trouve dans ce Havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer.



ARTICLE XIV.

Isle Quibo.

ELLE est située au Nord des Isles Gallapagos, vers le septieme degré vingt minutes de latitude Septentrionale, presqu'à l'entrée de la baie de Panama. Cette Isle est fort commode pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrein par où la mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sabloneux. L'espéce d'arbres qui y domine est le *Canificier*, ou arbre qui porte la Casse : il y a beaucoup de Limoniers. On ne trouve dans ce lieu paisible que des Perroquets & des Aras. Il y a des Lezards & des Singes; des Tigres & une espéce de Serpens que l'Amiral Anson nomme Serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches d'un arbre sur toutes sortes d'animaux.

Dampierre, Voy. en Austrasie.

Anson, *ubi suprà.*

La mer est fort dangereuse autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux Alligators dont elle est remplie, &

par une forte de grands poissons plats qui s'élance hors des flots : ils embarrassent souvent les Pêcheurs de perles dans leurs nageoires & les tuent. Les plongeurs, pour s'en garantir, s'arment d'un couteau pointu, l'enfoncent dans le corps de cet animal, lorsqu'il les saisit.

L'Amiral Anson rangea toute la côte Orientale de l'Isle, & n'aborda nulle part où le terrein ne lui parût fort gras & l'eau fort belle. La pointe du Nord-Est offre une cascade qui cause de l'admiration. Une riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises de longueur dans un canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits l'eau se répand sur un talus égal, forme des nappes charmantes, & dans d'autres lieux elle tombe en belles cascades. Les environs sont couverts d'une belle forêt; & les rochers même qui forment les bords du canal ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnés de fort grands arbres. Pendant que

les Anglois contemploient les beautés de cette ſolitude, une volée d'Aras paſſa au-deſſus d'eux, &, comme ſi ces Oiſeaux avoient eu deſſein d'embellir le lieu, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage.

Il n'y avoit aucun habitant dans cette Iſle, mais les Anglois y trouverent quelques huttes ſur le rivage, de grands monceaux de coquilles & de belles nacres de perles que les Pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'été. Quoique les Huîtres perlieres ſoient communes dans toute la baie de Panama, elles n'y ſont pas en ſi grande abondance qu'à Quibo. Il ſuffit de ſe baiſſer dans la mer pour les détacher du fond. Elles ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent plus de perles ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'Huître eſt nourrie. Si le fond eſt vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & d'une mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche ſont eſclaves Negres, qui appar-

tiennent aux habitans de la côte. Ils ne paſſent pour plongeurs parfaits, que quand ils peuvent demeurer ſous l'eau juſqu'à ce que le ſang leur ſorte par le nez, la bouche & les oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même & jamais elle ne reprend.



TERRES AUSTRALES.

Le mot *Auſtral* déſigne ce qui eſt au Midi. Les Latins nommoient le vent du Midi *Auſter;* ils en firent l'adjectif *Auſtralis*, pour annoncer ce qui eſt vers cette partie du Monde. Ainſi l'on entend par *Terres Auſtrales*, tout ce qui eſt au-delà des trois pointes du Monde connu, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. Ces trois pointes ſont les Iſles Moluques & Celebes en Aſie, le Cap de Bonne-Eſpérance en Afrique, la Terre Magellanique & les Iſles des Etats & de Feu en Amérique. Ce qui eſt au-delà peut comprendre huit à dix millions de lieues quarrées, & faire plus du tiers de notre globe.

On ne peut douter qu'il n'y ait dans une ſi vaſte plage quelqu'immenſe continent de terre ſolide, capable de tenir le globe en équilibre dans ſa rotation, & de ſervir de contrepoids à la maſſe de l'Aſie Septentrionale. On ſait que le poids de la terre eſt à celui de l'eau de la mer, ce que deux eſt

à un. Nous n'entrerons dans aucun détail sur la probabilité de ce continent; M. le Président de Brosse a fait un excellent ouvrage à ce sujet; nous y renvoyons le Lecteur. Le plan de notre ouvrage nous force de nous borner à présenter simplement le tableau géographique & historique des Terres Australes qui ont été découvertes.

Au bout de ces trois grandes piéces de terre qui font partie de notre globe, il y a trois grandes piéces de mer. L'*Etiopique* ou la mer des Indes, l'*Atlantique* ou *du Nord*, & celle du Sud ou la mer Pacifique. On peut, par cette raison, diviser les Terres Australes en trois parties, qui sont comme nous l'avons dit, au Sud des trois parties du monde connu. L'une dans la mer des Indes au Sud de l'Asie, & qu'on peut appeller *Australasie ;* l'autre dans la mer du Nord, qu'on peut nommer *Magellanique*, du nom de l'Auteur de sa découverte. Elle commence à la pointe Méridionale du continent de l'Amérique, comprend tout ce qui peut s'étendre jusques & au-delà du Sud de l'Afrique, où des vaisseaux François ont depuis peu découvert une assez lon-

gue côte de terre. La troisieme est tout ce que contient le vaste Océan Pacifique. On peut lui donner le nom de *Polynésie*, à cause de la multiplicité d'Isles qu'elle renferme. Ce nom est tiré de deux mots Grecs, *πολὺς Multiplex* & *νῆσος Insula*.

Nous commençerons par donner la description géographique & historique de l'Australasie, nous passerons à la Polynésie, & nous finirons par les Isles Magellaniques.



CHAPITRE I.

Australasie.

ARTICLE I.

La Nouvelle Hollande.

M. L'ABBÉ DE MARSY a donné une defcription de ce Pays dans le fixieme volume de cet Ouvrage : comme elle nous a paru peu exacte, nous croyons pouvoir en donner une nouvelle. Il avoit, fans doute, négligé de recourir aux véritables fources qui font les Voyageurs, & s'étoit contenté de confulter l'Hiftoire générale des Voyages qui eft fort défectueufe pour ce qui regarde les contrées que nous allons parcourir.

La nouvelle Hollande eft une vafte région qui s'étend depuis le fixieme degré de latitude Méridionale, jufqu'au trente-quatrieme, & depuis le cent vingt-quatrieme jufqu'au cent quatre-vingt-feptieme de longitude. Elle a

l'Archipel des Moluques au Nord ; la mer des Indes à l'Occident & au Sud ; le grand Océan Pacifique à l'Orient. Dans cette prodigieuſe étendue, l'on ne connoît que quelques côtes, ſans que l'on puiſſe dire ſi elles appartiennent toutes au même continent, ou ſi, comme il eſt plus vraiſemblable, ce ſont de grandes Terres ſéparées entr'elles par des canaux de mer, dont les plus étroits ont été pris par les Navigateurs pour des embouchures de rivieres, ſans qu'on ſache ſi elles touchent vers le Nord à la nouvelle Guinée & vers le Sud à Diemen.

La premiere Terre découverte dans cette contrée fut la côte de la *Concorde*, autrement d'*Endracht*, où Theodoric Hertoge, natif d'Endracht, aborda au mois d'Octobre 1616, commandant le navire nommé la Concorde. La mer y abonde en Chiens marins. Cette contrée a été viſitée depuis par Pelſart & par Guillaume Dampierre. *Zeachen*, autre Hollandois, découvrit en 1618, ſur la côte du Nord, *Aruhem* & *Diemen*. Cette derniere côte reçut ſon nom d'*Antoine Pan Diemen*, alors Général de la Compagnie Hol-

landoise dans les Indes, qui, à son retour en Europe, apporta des richesses immenses sur son vaisseau. Jean d'*Edels* courut la côte Occidentale en 1619, & donna son nom au rivage qu'il découvrit. En 1622, on découvrit la Terre qui tourne de l'Ouest au Sud : on l'appelle *Leuwin*, soit que le vaisseau qui l'apperçut portât le nom de la Lione, soit qu'on eût vu sur la terre un animal de cette espéce. M. du Quesne s'approcha de cette côte en 1687, & l'on dit que le Capitaine *Flamming*, Hollandois, y ayant tombé en 1697 avec trois vaisseaux, près de la petite *Isle des Filles*, à trente-un degrés trente minutes, y avoit trouvé de bons havres & des rivieres poissonneuses. *Pierre de Nuitz*, qui montoit le vaisseau appellé le *Cheval d'or*, continua dans le mois de Janvier 1627 de côtoyer le rivage du Sud, auquel il donna son nom, *Guillaume Witt* donna le sien au pays qu'il reconnut en 1628, au Nord de la riviere de *Remessens*. Un peu plus au Nord, dans le fond du golfe des Crocodiles est la *Carpentarie* : elle fut ainsi nommée par Carpenter, Capitaine Hollandois qui

qui en fit la découverte dans le tems qu'il étoit Général de la Compagnie des Indes. Il paroît que la côte a été parcourue par les Hollandois : la Carte Hollandoise publiée par Thévenot, marque en Hollandois un assez grand nombre de gissemens & de rivieres. Enfin toute la région reçut, en 1644, le nom de nouvelle Hollande.

Dampierre, dans son second voyage, dit que le canton de la nouvelle Hollande que l'on nomme *Terre de la Concorde*, est assez beau & uni de tous côtés, mais sans arbres, buissons ni herbes, & que la côte est garnie de collines escarpées. Il ajoute que, n'ayant pu trouver d'abordage dans cet endroit, il courut plus au Nord, où il trouva, vers le vingt-cinquieme degré & demi de latitude méridionale, une anse dont l'entrée est difficile à cause de la quantité de bancs, fond de sable pur, ou mêlé de corail en quelques endroits. Il y mouilla à deux milles du rivage sur sept brasses & demie d'eau, la nomma *la baie des Goulus* ou des *Chiens marins*, parce que cette espéce de poisson y est fort commun. Aussi-tôt qu'il fut entré dans cette baie, il envoya

sa chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce : mais on n'en trouva point. Il y alla lui-même le lendemain, fit creuser à plusieurs milles à la ronde, sans en découvrir. Le terrein de ce canton est assez élevé, de sorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieues en mer. Il paroît fort uni de loin; mais, à mesure qu'on en approche, l'on y trouve quantité d'éminences qui sont cependant peu escarpées. La terre qui borde la baie est basse & ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays.

Plantes, Arbres.

Le terrein est sabloneux vers le rivage, & produit une espéce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant il est d'un sable rougeâtre qui produit quelque peu d'arbres, de plantes & d'arbrisseaux. L'herbe y croît en touffes, de la grosseur d'un boisseau, & dispersées çà & là, avec un mélange de broussailles qui ressemblent beaucoup à celles qu'on voit dans les plaines d'Angleterre.

L'on y trouve aussi divers arbres & arbrisseaux; mais il n'y en a point qui ait plus de dix piés de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige peut avoir cinq

ou six piés jusqu'aux branches, qui forment une tête assez touffue, & qui sont remplies de feuilles étroites & longues pour la plûpart. La couleur de ces feuilles est verte d'un côté & blanchâtre de l'autre. Celle de l'écorce des arbres est semblable, c'est-à-dire, d'un verd pâle. Il y en a qui répandent une odeur assez agréable, & dont le bois, sous l'écorce, est plus rouge que le sassafras de la Floride. Presque tous les arbres & les arbrisseaux étoient fleuris lorsque Dampierre y passa. Toutes ces fleurs, par leur variété, faisoient un effet charmant. Il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, &c. Toutes, principalement les bleues, rendoient une odeur fort agréable.

On y trouve de petites fleurs d'une beauté & d'une odeur admirables. Il y en a à longue tige. Les herbes & les plantes y sont assez communes.

Le même Auteur dit qu'il ne vit que très-peu d'Oiseaux : il y en avoit de cinq ou six espéces de petits ; les plus gros n'étoient pas plus forts que des Allouettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des Roitelets : mais Oiseaux.

leur chant étoit fort aigu & assez mélodieux. Les Aigles sont fort communes dans ce pays.

Pour Oiseaux de mer & de riviere, on y trouve des Canards, des Corlieux, des Galdens, des Chasseurs d'Ecrevisses, des Cormorans, des Mouettes, des Pélicans, & quelques autres qui sont inconnus par-tout ailleurs. Les uns sont fort gros, ont un bec fort long, qui est d'un rouge éclatant : leurs jambes sont de la même couleur. D'autres ont le bec long, large & plat, retroussé en haut, la tête & le col tout rouge. Il y a une espéce de Buse à bec recourbé, & à pattes de Canard.

Animaux terrestres.

Il y a dans ce pays une sorte de Lapins fort bons à manger. Ils ont les jambes tout-à-fait courtes. L'Auteur que nous suivons y vit des Guanos assez semblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon qui ressemblent à une tête : ils sont marquetés de noir & de jaune comme des Crapauds. Ils marchent avec beaucoup de lenteur. Lorsqu'on approche d'eux, ils s'arrêtent & siflent, sans songer à s'enfuir. Lorsqu'on les ouvre, ils répandent une odeur fort

désagréable. Dampierre dit qu'il n'a vu de sa vie un animal aussi hideux & aussi dégoûtant. Il ajoute que la chair en est assez bonne, mais qu'il n'eut jamais le courage d'en manger.

Il y a beaucoup de Poissons connus ailleurs : les Chiens marins y sont fort communs. Il y a des Serpens de mer, des Dauphins & beaucoup d'os de séches, flottans sur l'eau. Parmi les Serpens, il y en a une espéce de couleur de feu. Il y a dans ces cantons une multitude incroyable de Baleines. Il y a des coquillages de toutes espéces, & plus belles les unes que les autres. Poissons; Coquillages.

Toute la nouvelle Hollande est environnée d'Isles de différentes grandeurs. Les grandes sont assez hautes, arides, couvertes de rochers. Dampierre mouilla à six brasses près d'une Isle à laquelle il donna le nom d'*Isle Romarin*, parce qu'il y trouva une sorte de buisson qui ressemble à cette plante. Il y avoit d'autres buissons chargés de fleurs de différentes couleurs. Le même Voyageur y vit deux sortes de feves, dont les unes croissent sur un buisson & les autres sur une espéce de vigne ram-

pante, qui a les feuilles larges & fort épaisses. La fleur est d'un beau rouge foncé. On y voit des Cormorans, des Mouettes, des Chasseurs d'Ecrevisses, &c. Quelques petits Oiseaux & une espéce de Perroquets blancs qui vont toujours par troupes. Entre les Poissons à coquilles, on y trouve des Petoncles & une quantité de petites Huîtres qui croissent sur les rochers, & dont le goût est admirable. Nous nous arrêtons ici, & nous renvoyons le Lecteur au sixieme volume de cet Ouvrage.

ARTICLE II.

Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines.

Extrait des Lettres des PP. Paul Clair, & Charles le Gobien, t. I. & VI.

La description que M. l'Abbé de Marsy a donnée de ces Isles, dans le sixieme volume de cet Ouvrage, est si abrégée, que nous croyons devoir en donner une nouvelle. Elle est tirée des originaux mêmes.

Ces Isles sont au Midi des Marianes, vers dix ou onze degrés de latitude Nord. On soupçonne qu'elles

ſont au nombre de trente-deux, & on les nomme *Paiz*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Yaropie*, *Vellayay*, *Satavan*, *Catac*, *Yſaluc*, *Piraulop*, *Ytay*, *Pic*, *Piga*, *Lamurec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tauas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacuſon*, *Piylus*, *Alatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*, *Piculat*, *Xulatan*, *Tagiau*. Les trois dernieres ne ſont habitées que par des Oiſeaux; les autres ſont extrêmement peuplées. La plus conſidérable de toutes eſt Lamurec: le Roi de tout le pays y fait ſa réſidence. Les chefs de toutes les autres habitations lui ſont ſoumis.

Les hommes & les femmes ſont à demi nuds. Ils ont tous en général le teint bazané, tirant un peu ſur le jaune clair. Les hommes ont différentes figures empreintes ſur la peau; les femmes n'en ont point. L'habit des hommes eſt une eſpéce de ceinture qui leur couvre les reins & les cuiſſes, & qui fait pluſieurs tours autour du corps. Ils portent ſur les épaules environ une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe font une eſpéce de capuchon qu'ils lient pardevant, & Habillemens. Mœurs.

laissent pendre négligemment par derriere. Les femmes sont habillées de la même maniere, excepté que la toile qu'elles portent leur descend jusqu'aux genoux.

Leur langue est différente de celle des Philippines, même de celle des Marianes. Leur maniere de prononcer approche de celle des Arabes. Les femmes de marque ont plusieurs anneaux & plusieurs colliers d'écaille de Tortue & d'autres matieres qui nous sont inconnues, assez semblables à de l'ambre gris ; mais elles ne sont pas transparentes.

On ne trouve dans leurs Isles, ni Bœufs, ni Anes, ni Chevaux, ni Chiens, ni Chats : il y a même apparence qu'ils ne connoissent aucun animal à quatre piés. Il y a peu d'Oiseaux. On y trouve cependant des Poules dont ils se nourrissent : mais ils n'en mangent point les œufs. Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais & contents de leur sort. Ils ont des chants & des danses assez régulieres : ils chantent ensemble & font les mêmes gestes. Ils sont surpris des politesses & des usages d'Europe, dont

ils n'avoient aucune connoiſſance. Ils ne voient qu'avec admiration la majeſté des cérémonies de l'Egliſe. La muſique, les inſtrumens, les danſes des Eſpagnols, les armes dont ils ſe ſervent, la poudre à canon leur cauſe le plus grand étonnement. La blancheur des Européens eſt encore pour eux un ſujet d'admiration.

Il ne paroît pas qu'ils aient quelque connoiſſance de la Divinité, & qu'ils adorent quelques Idoles. Leur vie eſt toute barbare : ils ne s'occupent que du ſoin de boire & de manger. Ils ont cependant une eſpéce de gouvernement réglé. Chaque Iſle obéit à ſon Chef, qui eſt lui-même ſoumis au Roi de toutes les Iſles. Ce Souverain tient, comme nous l'avons dit, ſa Cour à l'Iſle de *Lamurec*.

Les heures pour les repas ne ſont point réglées chez eux. Ils boivent & mangent en quelque tems & en quelque lieu que ce ſoit, lorſqu'ils ont faim & ſoif & qu'ils trouvent de quoi ſe contenter : mais ils mangent peu & ne ſont jamais de repas aſſez fort pour les contenter pendant toute la journée.

Leur civilité & leur marque de reſ-

pect, consiste à prendre la main ou le pié de celui à qui ils veulent faire honneur, & de s'en frotter doucement le visage.

Parmi leurs meubles, on trouve quelques scies d'une grande écaille, qu'ils aiguisent en les frottant contre certaines pierres. Ils en ont quelques-unes de fer. Leurs lances & leurs traits sont armés d'ossemens humains.

Ils ont en général l'humeur fort pacifique. S'il arrive quelque querelle entr'eux, elle se termine par des coups de poing qu'ils se donnent sur la tête, ce qui arrive rarement : on les sépare ordinairement lorsqu'ils en veulent venir à cette extrémité, & le différend cesse.

Ces Peuples ont assez de bon sens & de vivacité. Ils sont assez bien proportionnés, ont la taille à peu-près semblable à celle des habitans des Philippines.

Les hommes & les femmes laissent croître leurs cheveux qui leur tom-sur les épaules. Ce sont de fort habiles plongeurs. Leur principal ornement consiste à se peindre tout le corps d'une certaine couleur jaune.

Ce ne sont point les Européens qui ont fait la découverte de ces Isles : les Insulaires vinrent eux-mêmes se découvrir aux Espagnols par une aventure assez extraordinaire. Un des Chefs de la nation, s'embarqua avec sa femme, fille d'un petit Roi de ce pays & un certain nombre de personnes, pour passer de son Isle dans une autre assez éloignée ; ils furent surpris par un de ces ouragans assez communs dans ces contrées, qui les poussa malgré eux à la pointe de l'Isle Samol, une des plus Orientales des Philippines. Comme ils étoient persuadés qu'il n'y avoit pas au monde d'autres terres que leurs Isles, ils furent fort étonnés de se trouver dans un monde nouveau & au milieu d'une nation entiérement inconnue. L'effroi dont ils furent saisis à la vue des Espagnols se calma, lorsqu'ils virent qu'on les traitoit avec bonté. On fit venir deux femmes, qu'un semblable accident avoit autrefois jettées dans l'Isle Samali ; elles entendirent la langue de ces nouveaux arrivés, & leur servirent d'interprêtes. Par leur moyen, on sût de quel pays venoient ces sauvages.

Ces Isles sont découvertes par plusieurs de leurs Habitans, qui vont échouer aux anciennes Philippines.

Si on les en croit, leur pays eſt très-peuplé. Ils paroiſſent ne manquer ni d'eſprit, ni de vivacité. Leur taille eſt avantageuſe & bien proportionnée. Leur naturel eſt doux, facile & complaiſant. Ils ne ſe font jamais de violence outrée : le meurtre leur eſt inconnu. Ils ont cependant des armes offenſives.

On préſume que ces Iſles ſont abondantes en or, en ambre & en drogues, parce qu'elles ſont, à peu-près, ſous les mêmes parallèles que les Moluques, d'où l'on tire les noix de muſcades & les plus précieuſes épiceries.

Parmi les choſes extraordinaires que ces Inſulaires racontent de leur pays, ce qui paroît le plus digne de curioſité, c'eſt qu'une de leurs Iſles n'eſt habitée que par des *Amazones*, qui forment une République, où elles ne ſouffrent que des perſonnes de leur ſexe. Il y a cependant une ſaiſon dans l'année où il eſt permis aux hommes d'aborder dans l'Iſle : là plupart des Amazones ont commerce avec eux : mais elles les chaſſent ſi-tôt que la ſaiſon eſt paſſée, & les forcent d'emporter tous les enfans mâles qui n'ont

plus besoin de nourrices. Les meres gardent les filles, & les élevent avec beaucoup de soin.

Ce n'est que depuis peu d'années, il est vrai, qu'on a entendu parler en Europe des Isles Palaos : mais il y a long-tems que, du haut des montagnes de Samol, une des Philippines, on avoit apperçu de grosses fumées de ce côté ; ce qui arrivoit ordinairement l'été. Les pêcheurs de Mindanao, une autre des Philippines avoient aussi re-remarqué ces fumées, lorsqu'ils s'étoient avancés en haute mer. Le P. Gobien dit que le frere du Roi de ces Isles, ayant entrepris un voyage de mer, fut jetté sur la côte de Caragnan, dans l'Isle de Mindanao. Les R. P. Augustins, qui ont une Mission sur cette côte, le reçurent avec accueil & l'instruisirent dans la religion Chrétienne. Il se trouva si bien avec eux, qu'il ne songea plus à retourner dans son pays. Le Roi aimoit son frere : il voulut savoir ce qu'il étoit devenu, & envoya une centaine de petits bâtimens le chercher dans les Isles de sa dépendance. Un de ces bâtimens fut encore poussé sur la côte de

Caragnan. Ceux qui étoient dedans mirent pié à terre, & ayant trouvé le frere de leur Roi, ils se jetterent à ses piés, le conjurerent avec les plus vives instances de retourner avec eux auprès du Roi. L'Auteur de ce récit s'étend beaucoup sur les motifs que cet Insulaire apporta à ses compatriotes pour rester parmi les Chrétiens. Il paroît que ce Missionnaire, prête dans sa narration, ses idées à ce barbare nouvellement converti.

Les Jésuites de Manille prirent la résolution d'aller établir une Mission dans ces Isles. Le vaisseau qui devoit les y porter étoit prêt & n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorsqu'un violent ouragan l'enleva du Port même & le mit en piéces. Par cet accident, tout ce qu'on avoit amassé fut englouti dans les flots. Les Missionnaires en furent affligés, mais ils n'abandonnerent pas le projet qu'ils avoient formé. Le P. *Serrano* passa en Europe avec un de ses compagnons, à dessein d'engager le Pape & le Roi d'Espagne à les seconder dans leurs intentions. Le P. Serrano se rendit à Rome au mois de Janvier 1705.

& présenta à Clément XI la Carte des nouvelles Isles, avec une lettre que l'Archevêque de Manille lui écrivoit à ce sujet. Le Pape approuva son dessein, lui donna deux brefs pour les Rois de France & d'Espagne, avec des lettres pour les Archevêques du Mexique & de Manille, auxquelles le Cardinal Paulucci joignit une instruction particuliere. Le même Jésuite alla à Versailles au mois de Mars. Il présenta la carte & le bref à Louis XIV, qui lui remit une lettre adressée au Roi d'Espagne son petit-fils, Philippe V, qui ordonna d'équiper un vaisseau, pour remplir le dessein des Jésuites.

Enfin le 14 Novembre 1710, le vaisseau nommé la *Trinité*, commandé par *Dom Francisco Padilla*, & qui avoit à bord quatre-vingt seize hommes, du nombre desquels étoient deux Jésuites, les Peres *Dubeton* & *Cortil*, qui alloient prêcher l'Evangile à ces Insulaires. Après quinze jours de navigation, ils découvrirent la terre au Nord-Est. Il se trouva que c'étoit deux Isles. On les nomma *Isles de Saint André*, parce qu'on les découvrit le jour que l'Eglise célébre la fête de ce Saint.

Lettres des Missionnaires, t. II.

Lorſqu'on fut proche, on apperçut un bateau qui cherchoit à joindre le vaiſſeau. Il y avoit pluſieurs Inſulaires qui crioient *mapia*, *mapia*, c'eſt-à-dire, *bonnes gens*. Un des Palaos qui avoient fait naufrage aux Philippines, & qui étoit à bord du vaiſſeau, leur parla. Auſſi-tôt les Inſulaires allerent à bord, donnerent beaucoup de marques d'amitié aux Eſpagnols, leur baiſoient les mains, les ſerroient entre leurs bras. Ces hommes étoient aſſez bien faits de corps, & paroiſſoient avoir une complexion robuſte. Ils étoient tout nuds : ce qui déſigne leur ſexe étoit ſeulement couvert d'un morceau de natte. Leurs cheveux étoient preſque crêpus : ils avoient fort peu de barbe. Pour ſe garantir de la pluie, ils avoient mis ſur leurs épaules un petit manteau fait de fil de palates, & ſur la tête une eſpéce de chapeau de nattes. Ils furent étonnés de voir les matelots fumer du tabac. Ils paroiſſoient faire beaucoup de cas du fer : ils le regardoient avec des yeux avides & en demandoient ſans ceſſe. Quelque tems après parurent deux barques chargées de huit hommes chaque. Dès qu'ils approche-

rent du bord, ils se mirent à chanter & régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Ils prirent la longueur du bâtiment, croyant qu'il étoit fait d'une seule piéce de bois; quelques-uns compterent les hommes qui étoient sur le bord du bâtiment Espagnol. Ils présenterent des cocos, du poisson & des herbes. Leurs Isles parurent toutes couvertes d'arbres. Leurs bateaux étoient assez bien faits: il y avoit des voiles, & un des côtés étoit soutenu par un contre-poids qui l'empêchoit de tourner.

Le Capitaine envoya la chaloupe avec la sonde pour chercher un endroit où l'on pût mouiller. Lorsqu'elle fut à un quart de lieue du rivage, elle fut abordée par deux bateaux remplis d'Insulaires. L'un d'eux apperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, se jetta à la mer, l'emportant avec lui. On ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre: le fond étoit de roche & grand fond par-tout. A son retour, on envoya encore un autre homme chercher un mouillage: il alla tout près de la terre, & trouva, comme le premier, grand fond de ro-

che : il n'y avoit point d'endroit où l'on pût jetter l'ancre. Le vaisseau se soutenoit à la voile contre le courant qui portoit avec violence au Sud-Est : le vent étant venu à lui manquer, il dériva au large. Alors les Insulaires qui étoient à bord, rentrerent dans leurs bateaux & s'en retournerent. Les deux Missionnaires voulurent engager quelques-uns d'eux à rester : mais ils ne purent y réussir. Les courans emporterent le vaisseau avec violence au large vers le Sud-Est. Le 4 Décembre le vaisseau se trouva à l'embouchure d'une passe entre deux Isles. Le Capitaine envoya encore la chaloupe pour chercher un bon mouillage : mais on trouva encore grand fond de roche & impossibilité de jetter l'ancre. Le 5, les PP. Dubeton & Cortil formerent le projet d'aller à terre planter une Croix. On leur représenta les dangers auxquels ils s'exposoient : ce qu'ils avoient à craindre des Insulaires dont ils ne connoissoient pas le génie, & l'embarras où ils se trouveroient si les courans jettoient tellement le vaisseau au large, qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les secourir.

Ces raiſons ne firent aucune impreſſion ſur leur eſprit : ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maître, l'enſeigne des troupes de débarquement, du Palaos, ſa femme & ſes enfans. Après leur départ le vaiſſeau ſe ſoutint à la voile pendant toute la journée ; mais ſur le ſoir, le courant jetta le vaiſſeau au large. L'équipage fit tous les efforts poſſibles pour approcher de la terre, mais il ne réuſſit pas.

Le Capitaine tint conſeil pour ſavoir quel parti on prendroit. Tout le monde fut d'avis de faire route pour découvrir l'Iſle Lamutec, qui eſt la principale des Palaos. Le 11 on la découvrit. Sur le ſoir, quelques bateaux s'approcherent du navire. Les Inſulaires qui étoient dedans, ſe jetterent à la mer & allerent à bord. Ils voloient tout ce qui tomboit ſous leurs mains. L'un d'eux, voyant une chaîne de fer attachée au bord du vaiſſeau, la tiroit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter ; un autre en faiſoit autant à un argoneau ; un troiſieme, ayant mis la tête dans un ſabot, vit des rideaux de lit : il les prit à deux mains & tiroit de toutes ſes

forces : on l'apperçut, on courut à lui pour lui faire lâcher prise; il se jetta aussi tôt à la mer. Le Capitaine, impatient de l'avidité de ces barbares, fit mettre ses soldats sous les armes. On chassa ceux qui étoient à bord, & l'on fit signe aux autres qui étoient restés dans leurs bateaux de ne plus approcher. Sur les cinq heures du soir, ils prirent leur route vers la terre, & décocherent une grêle de traits sur le vaisseau Espagnol. Alors le Capitaine fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. Le bruit qu'elle fit leur causa tant d'effroi, qu'ils se jetterent tous à la mer, abandonnerent leurs bateaux, & nagerent vers la terre avec une vîtesse incroyable. Voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y rembarquerent, & & s'enfuirent à toutes rames.

Les vents du Sud-Est étoient frais; les courans portoient au Nord avec vîtesse. Les Espagnols passerent entre deux Isles dans un canal d'une petite lieue de largeur. Ils retournerent du côté de l'Isle où ils avoient laissé les deux Missionnaires, s'en trouverent à peu de distance le 18, rôderent la côte

jusqu'au 21, sans appercevoir aucun bateau. Un vent violent les éloigna de la terre. Voyant qu'ils n'avoient plus de chaloupe & qu'ils manquoient d'eau, ils prirent le parti de retourner à Manille, pour y porter la triste nouvelle des efforts inutiles qu'ils avoient faits pour ravoir les deux Missionnaires.

On trouve dans le même Ouvrage, Tome 11, une lettre du Pere Duhalde, dont voici le précis. Les deux Missionnaires, partis sur le vaisseau équipé par les ordres du Roi d'Espagne, pour la découverte des Isles Palaos, avoient mené avec eux un Palaos, nommé Move, qui avoit été baptisé à Manille, & qui devoit leur servir d'interprête. Comme leur dessein, lorsqu'ils descendirent dans l'Isle, nommée *Sonsorol*, n'étoit que d'y planter une Croix, & de reconnoître le génie des habitans, ils comptoient revenir le lendemain à bord, afin d'aller à la découverte des autres Isles : il n'avoient porté avec eux que leurs livres & leur habit d'église. Ils n'étoient accompagnés que du Palaos & de quelques Espagnols. Le vaisseau chassé par les courans, fut forcé de les abandonner à la merci des Insulaires.

L'année suivante, le P. Serrano se mit en mer pour aller à leur secours. Il partit de Manille le 15 Décembre 1711, avec un autre Jésuite & un certain nombre de jeunes gens du pays. Le troisieme jour de leur navigation le vaisseau fut brisé par une violente tempête, & tout l'équipage périt, à la réserve de deux Indiens qui porterent à Manille la nouvelle de ce naufrage. C'est pour la quatrieme fois que l'on a inutilement tenté de pénétrer dans les Isles Palaos. Il n'y a presque plus d'espérance de pénétrer dans ces Isles, du moins par la voie des Philippines : il ne resteroit plus qu'à faire une tentative du côté des Isles Marianes, qui sont plus à portée des Palaos. Ces deux Missionnaires sont restés entre les mains des barbres, sans qu'on puisse savoir de quelle maniere ils ont été reçus. Un Palaos, débarqué à Guivam, dans l'Isle Samol, le jour de l'Ascension, en 1711, rapporta que celui qui avoit été baptisé à Manille, étoit un scélérat coupable de crimes qui font horreur à l'humanité; qu'il avoit trompé les Espagnols en demandant le baptême, & qu'il sera

dans son pays leur ennemi le plus claré. Si ce récit est véritable, on a lieu de penser que les Missionnaires ont reçu à présent la récompense de leur zèle.

Dans le *Tome XVI*, il y a une lettre du Pere Cazier, qui n'est pas moins intéressante pour cet objet.

Je voudrois, dit-il, vous apprendre quel a été le sort de deux Missionnaires qui entrerent, il y a quelques années, dans une des Isles Palaos : mais quelque peine que l'on ait prise jusqu'ici, on n'a jamais pu retourner dans ces Isles. J'étois à Manille lorsque le Pere Serrano fit équiper un vaisseau pour aller aux Palaos. Il mit à la voile, & fut porté par un vent favorable au débarquement des Isles Philippines. La grande quantité d'Isles qui se trouvent dans cette passe, la rendent fort dangereuse. Le vaisseau n'y fut pas plutôt entré qu'il périt près de l'Isle Marinduqué. Rien ne fut plus triste que ce naufrage, dont il n'échappa que peu de personnes. Quelques-uns s'étoient jettés dans la chaloupe : le trouble où ils étoient les empêcha de prendre la précaution né-

cessaire, qui étoit de couper le cable qui tenoit la chaloupe amarée au vaisseau. Le poids du vaisseau, lorsqu'il coula bas, les entraîna tous au fond de la mer. Un seul Indien qui s'étoit emparé de l'habitacle *, gagna la terre, après avoir long-tems lutté contre les flots. Il retourna aussi-tôt à Manille, & c'est par lui qu'on a été informé de ce détail. Ainsi échoua le projet d'aller au secours des deux Missionnaires, de découvrir ces Isles & d'y porter la Religion Chrétienne. Depuis mon arrivée à la Chine, j'ai vu à Canton, un Marchand venu des Philippines, qui m'assura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux Peres n'eussent été sacrifiés à la fureur des Palaos. Il me raconta qu'un vaisseau Espagnol étoit allé à la découverte aux environs des Palaos, que s'étant approché d'une de ces Isles, une barque, chargée d'Insulaires, parut & tourna autour du vaisseau. On invita, par gestes, ces Insulaires à venir à bord : ils n'y voulurent pas consentir, à moins qu'on ne leur donnât un ôtage. On fit descen-

* C'est une façon d'armoire où l'on renferme la boussole.

dre

dre un Espagnol dans la chaloupe; au même instant, quelques Insulaires monterent sur le vaisseau. Les Espagnols se saisirent d'eux, & refuserent de les renvoyer : ceux qui étoient restés dans la barque se disposoient à se venger de ce manque de foi sur l'ôtage Espagnol, & ils ramoient déja vers la chaloupe : mais on fit feu sur eux & on les écarta. On dit qu'en se retirant ils souffloient vers la fumée de la poudre, ignorant, sans doute, l'usage des armes à feu. On conduisit les Captifs à Manille : on leur demanda par signes ce qu'étoient devenus les deux Missionnaires qui étoient restés dans une de leurs Isles; ils répondirent de même par signes qu'on les avoit tués & qu'on les avoit mangés.

Il est difficile de comprendre comment les Espagnols purent faire entendre aux Sauvages une demande de cette espéce sur un fait singulier, duquel ceux à qui l'on parloit par signes, n'avoient peut-être aucune connoissance. D'ailleurs, quoique les habitans des Isles ennemies des Palaos ayent dit à Cantova, que ceux-ci se nourrissent de chair humaine; on est cer-

tain que les Insulaires de l'Australasie sont d'un naturel fort doux, & qu'ils ne sont point antropophages.

Nous trouvons dans les Lettres des Missionnaires, tomes 18 & 21, des détails plus circonstanciés sur les Palaos. Le 19 Juin 1721, on apperçut une barque étrangere peu différente des barques des Isles Mariannes; mais plus hautes. Un soldat Espagnol, la voyant de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une frégate. Elle alla aborder à *Tarasoso*, côte déserte de l'Isle Guaham, du côté de l'Est. Il y avoit vingt-quatre personnes, onze hommes, sept femmes & six enfans. Quelques hommes & quelques femmes mirent pié à terre en tremblant, &, se glissant sous des cocotiers, y firent leur provision de Cocos. Un Mariannois, qui pêchoit près de-là, les apperçut. Il en alla donner avis au P. Muscati. Ce Pere, accompagné du Chef de la bourgade d'Inaraham & de quelques particuliers, se mit dans des canots pour aller au secours de ces Insulaires, qui ne savoient ni en quel pays ils étoient, ni à quelle nation ils avoient affaire. L'épée que le

Chef de la bourgade avoit au côté, frappa les Insulaires & leur causa beaucoup d'effroi : les femmes pousserent des cris lamentables. Envain on s'efforçoit de leur marquer qu'ils n'avoient rien à craindre ; il n'étoit pas possible de les rassurer. Cependant, un d'eux, plus hardi que les autres, dit, en sa langue, deux ou trois mots à ses compagnons, & sautant à terre, alla droit au P. Muscati, lui offrit quelques bagatelles de son pays. Ils consistoient en morceaux d'écailles de *Carret*, dont ces Insulaires font des bracelets, & une sorte de pâte jaune ou incarnat, dont ils se peignent le corps. Le Pere embrassa l'Insulaire, & reçut son présent avec bonté. Ces démonstrations d'amitié calmerent les inquiétudes des Sauvages : chez eux la confiance succéda à la frayeur ; ceux qui étoient restés dans la barque, mirent pié à terre avec un air de tranquillité. On leur fournit de quoi satisfaire leur faim. Le Missionnaire leur fit donner des habits, afin qu'ils parussent avec plus de décence, & les amena au bourg d'Inaraham, pour attendre les ordres du Gouverneur auquel on avoit mandé cette nouvelle.

La construction de leur barque étoit remarquable : elle avoit pour voile un tissu assez fin de feuilles de palmiers : la poupe & la proue étoient semblables pour la figure, & se terminoient en une pointe élevée de la forme d'une queue de Dauphin. Il y avoit quatre petites chambres pour la commodité des passagers ; l'une à la proue, l'autre à la poupe ; les deux autres aux côtés du mât où la voile étoit attachée ; mais elles débordoient en dehors de la barque, & formoient comme deux aîles. Ces chambres avoient un toît de feuilles de palmier, & dont la forme approchoit de l'impériale d'un carrosse. Au-dedans du corps de la barque, il y avoit différents compartiments où l'on mettoit la cargaison & les provisions de bouche. Ce qui doit étonner, c'est qu'il n'y avoit aucune cheville ; les planches étoient cependant si bien jointes les unes aux autres, par le moyen d'une espéce de corde, que l'eau n'y pouvoit entrer.

Deux jours après cet événement, deux barques étrangeres aborderent à Guaham, vers la pointe de l'Ouest. Elle ne contenoit que quatre hommes, une

femme & un enfant. On les conduisit à Outamag pour les mettre vis-à-vis des autres, & voir s'ils étoient de la même nation. Dès qu'ils se virent, ils se donnerent mutuellement les plus grandes marques de joie & d'amitié. On sut depuis que ces deux barques faisoient partie d'une escadre qui s'étoit mise en mer pour passer d'une Isle à l'autre; que le vent d'Ouest les en avoit séparées, qu'elles avoient erré pendant vingt jours au gré des vents, continuellement exposées à faire naufrage; que ceux qui les montoient avoient eu beaucoup à souffrir de la faim & de la soif; qu'il leur avoit fallu faire des efforts extraordinaires pour résister à l'impétuosité des courants.

Ils avoient pour vêtement, une espéce de tissu dont ils s'enveloppoient les reins & qu'ils passoient entre les jambes. Leurs Chefs avoient une espéce de robe fendue par les côtés, & qui leur tomboit jusqu'aux genoux.

Les gens de marque avoient le corps peint, les oreilles percées, & mettoient dans les trous des fleurs, des herbes, des grains de coco & de verre, quand ils en pouvoient attrapper.

Les hommes font bien pris dans leur taille, qui eft affez haute : leur groffeur eft proportionnée. La plupart ont les cheveux crêpus, le nez gros, les yeux grands & affez vifs, la barbe épaiffe, le teint brun.

Le 28 Juin de la même année, on les conduifit à la ville d'Agadna, capitale des Mariannes. Comme ils étoient exténués de fatigue, on s'occupa d'abord à leur donner du foulagement : on fit enfuite tout ce que l'on put pour leur donner des notions fur la Religion Chrétienne.

Religion. On remarqua que ces Infulaires n'avoient prefqu'aucune idée de la Divinité, qu'ils étoient dépourvus de prefque toutes les connoiffances propres à l'homme. Ils reconnoiffent cependant de bons & de mauvais efprits ; ils penfent que ce font des fubftances céleftes, différentes de celles qui habitent la terre. Les plus anciens de ces efprits céleftes font *Sabucour*, fa femme fe nomme *Halmael*. Ils eurent pour fils *Clinlep*, c'eft-à-dire, *le grand Efprit*, & pour fille *Ligobuud*. Cette fille fe trouvant enceinte au milieu de l'air, defcendit fur la terre, où elle ac-

coucha de trois enfans. Etonnée de trouver la terre aride & ſtérile, par ſa voix puiſſante elle la couvrit d'herbes, de fleurs & d'arbres-fruitiers; elle l'enrichit de verdure, & la peupla d'hommes raiſonnables. Dans ces tems, on ne connoiſſoit point la mort; c'étoit un court ſommeil : les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune, &, dès qu'elle commençoit à reparoître ſur l'horiſon, ils reſſuſcitoient comme s'ils ſe fuſſent réveillés d'un ſommeil paiſible : mais un eſprit malin nommé *Erigiregers*, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avoit plus de reſſource, de maniere que les gens morts une fois, le furent pour toujours. Ces barbares diſent que les Dieux vont ſe baigner dans un petit étang qui ſe trouve dans une de leurs Iſles; le regardant comme un bain ſacré : ils n'oſent en approcher, pour ne pas encourir l'indignation des Divinités. Ils croient que le Soleil, la Lune, les Etoiles, ſont habités par de nombreuſes nations céleſtes. Ils ne rendent cependant aucun culte à ces Divinités, & l'on ne voit chez eux aucun Temple.

Leur coutume est de jetter les cadavres le plus loin qu'ils peuvent dans la mer. On fait cependant les obséques des gens de marque avec une sorte de pompe ; on renferme le cadavre dans un petit édifice de pierres, & on met à côté différentes sortes d'alimens.

Ils croient qu'il y a un lieu où les gens de bien sont récompensés, & un autre où les méchans sont punis. Ils prétendent que les ames qui montent au ciel descendent le quatrieme jour sur la terre, & restent invisibles au milieu de leurs parens. Ils ont parmi eux une espéce de Prêtres, qui prétendent avoir commerce avec ces ames. Ce sont eux qui annoncent si les défunts sont allés au ciel ou en enfer. On honore les premiers comme des esprits bienfaisans, & on leur donne le nom de *Tahutup*, qui veut dire *Patron;* chaque famille a son patron & l'invoque pour les besoins de la vie.

Mariages. La pluralité des femmes est permise dans ce pays. Si l'on a eu un commerce illicite avec une des femmes de quelqu'un, on en est quitte pour lui faire un présent. La répu-

diation & le divorce sont fort communs parmi eux. Lorsqu'un homme meurt sans postérité, les femmes vont chez le frere du défunt.

Ils ont une espéce de gouvernement. L'autorité est partagée entre plusieurs familles, dont les chefs s'appellent *Tamoles* : il y a en outre dans chaque Isle, un Tamole Général, auquel tous les autres sont soumis. Ces Tamoles laissent croître leur barbe pour se donner un air plus respectable. Ils commandent avec empire, parlent peu, affectent un air grave & sérieux. Lorsqu'un Tamole donne audience, il est assis sur une table élevée; les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre. Sitôt qu'ils l'apperçoivent, ils marchent le corps tout courbé, la tête presqu'entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient près de lui : alors ils s'asseyent à terre, & reçoivent ses ordres dans le plus grand respect. Lorsqu'il les congédie, ils se retirent en se courbant le corps de la même maniere qu'ils sont venus, & ne se relevent que quand ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles : on lui obéit avec une soumission aveugle : on lui baise les

Gouvernement.

mains & les piés lorſqu'on lui demande quelque grace.

Maiſons. Les maiſons ordinaires ne ſont que de petites huttes fort baſſes, couvertes de feuilles de palmier. Celles des Tamoles ſont conſtruites de bois & ornées de peintures.

Crimes & Punition. Les criminels ne ſont punis, ni par la priſon, ni par des peines afflictives : on ſe contente de les exiler dans une autre Iſle.

Il y a dans chaque peuplade deux maiſons, l'une pour l'éducation des filles, l'autre pour celle des garçons. Tout ce qu'on y apprend, ſe réduit à quelques principes vagues d'aſtronomie, à laquelle la plupart des hommes & des femmes s'appliquent, à cauſe de ſon utilité pour la navigation. Le maître a une eſpéce de ſphere, où ſont tracés les principaux aſtres : il enſeigne à ſes diſciples le rhumb de vent qu'ils doivent tenir ſelon les diverſes routes.

La principale occupation des hommes eſt de conduire des barques, de pêcher & de cultiver la terre. Celle des femmes eſt de faire la cuiſine, d'aider à leurs maris lorſqu'ils cultivent

la terre, de faire de la toile avec des écorces d'arbres. Ils ont des haches de pierre qui leur servent à couper le bois. S'il arrive par hasard dans une Isle quelque vieux morceau de fer, c'est un trésor qui appartient de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils, & les louent aux particuliers.

Danses & Chants.

Ils prennent leur repos dès que le soleil est couché, & se levent dès qu'il paroît. Les Tamoles ne s'endorment qu'au bruit d'une musique qui est faite par une troupe de jeunes gens assemblés autour de leur maison, & qui chantent à leur maniere jusqu'à ce qu'on les avertisse de cesser. Ils s'assemblent quelquefois pendant la nuit au clair de la lune pour chanter & danser devant la maison du Tamole. Comme ils n'ont point d'instrumens de musique, toutes leurs danses se font au son de la voix. La beauté de ces danses consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens de leur corps. Les hommes, séparés des femmes, se placent les uns vis-à-vis des autres, remuent la tête, les bras, les mains & les piés en cadence. Les ornemens dont ils se parent, donnent selon eux, un certain agrénement à cette

danse. Leur tête est couverte de plumes ou de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines; ils attachent à leurs oreilles des feuilles de palmier, tissues avec assez d'art. Ils ont aux bras, aux mains & aux piés, d'autres ornemens assez ridicules.

Les femmes, de leur côté, prennent un espece de divertissement qui est plus convenable à leur sexe. Elles demeurent assises & se regardent les unes, les autres, commencent un chant pathétique & langoureux, accompagnent le son de leur voix d'un mouvement cadencé. A la fin de la danse, le Tamole, s'il se pique de libéralité, tient en l'air une piéce de toile qu'il montre aux danseurs, & qui appartient à celui qui a l'adresse de s'en saisir le premier. Entre le divertissement de la danse, ils ont des jeux de force & d'adresse : ils s'exercent à manier la lance, à jetter des pierres, à pousser des balles en l'air. Ils ont des divertissemens particuliers pour chaque saison. Les Insulaires qui avoient fait naufrage, disoient que la pêche de la baleine étoit pour eux un divertissement très-agréable. Plusieurs de leurs Isles

disposées en forme de cercle, forment une espéce de port où la mer est toujours calme. Lorsqu'une baleine paroît dans ce golfe, les Insulaires se mettent aussi-tôt dans leurs canots, barrent le côté de la mer, avancent peu-à-peu en effrayant l'animal & le poussent devant eux. Lorsqu'il est sur les bas fonds, les plus hardis se jettent à la mer, dardent leur lance sur la baleine, l'amarent avec de gros ca-cables dont les bouts sont attachés aux rivages. Alors ils poussent un cri de joie, tirent l'animal à terre, & la pêche se termine par un grand festin.

Les disputes particulieres parmi ces Insulaires s'appaisent ordinairement par des présens : mais celles qui sont publiques, c'est-à-dire, qui s'élevent entre les habitans de différentes bourgades, se terminent par une guerre publique. Guerres des Palaos.

Leurs armes sont des pierres & des lances armées d'os de poisson. Leur maniere de faire la guerre ressemble aux combats singuliers; chaque soldat n'a affaire qu'à celui qu'il a en tête. Lorsque deux peuplades ennemies ont résolu d'en venir à un combat décisif, on s'assemble de part & d'autre

en rafe campagne, & chacun des partis forme un bataillon de trois de hauteur. Les jeunes gens occupent le premier; ceux de la plus haute taille occupent le fecond, & les plus âgés forment le troifieme. Le combat commence par le premier rang, où l'on fe bat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorfque quelqu'un eft bleffé & hors de combat, il eft auffi-tôt remplacé par un foldat du fecond rang, & celui-ci l'eft par un du troifieme. La guerre fe termine par des cris de triomphe de la part des vainqueurs.

Il y a dans ces Ifles beaucoup de Métifs, des Mulâtres & des Negres qui fervent de domeftiques aux Palaos. Il y a apparence que ces Negres font venus de la nouvelle Guinée, où les Palaos ont pu aller par le côté du Sud. Il eft inconteftable que ces Ifles, comme beaucoup d'autres, ont été peuplées par des naufrages.



CHAPITRE II.

La Polynésie.

NOUS commencerons par donner la description des Isles qui sont au Nord; nous descendrons au Midi, en prenant de l'Occident à l'Orient.

ARTICLE I.

Isles des Jardins, des Rois & des Barbus.

LES *Isles des Jardins* sont situées au neuvieme degré trente minutes de latitude Nord, & au cent soixante-dix-septieme de longitude. Elles sont au nombre de quatre, toutes couvertes de palmiers. Jouan Goetan, & Bernard della Torre, qui étoient en Polynésie en 1542, les virent, & leur donnerent le nom de Jardins à cause de leur verdure.

Les *Isles des Rois* sont situées à onze degrés de latitude Nord, & à cent quatre-vingt-neuf de longitude. Alvoar

de Saavedra, les vit en 1527, le jour de l'Epiphanie, ce qui fut cause qu'il leur donna le nom d'*Isles des Rois*. Les habitans sont de haute taille, larges de quarure, ont la peau noire & le visage fort barbu. Ils portent de grands chapeaux, se servent de lances de cannes, fabriquent de beaux canots & de jolies nattes. Ils couvrent leurs parties naturelles, & laissent le reste du corps nud.

Dans le même Archipel, on trouve les *Isles des Barbus*. Elles sont au nombre de cinq. La plus grande peut avoir quatre lieues de long, & les autres n'en ont qu'une. Les habitans sont noirs & barbus : ils vont tout nuds. Ils ont des piroques mâtées à voiles Turques, de feuilles de palmite. Cinq de ces sauvages s'avancerent contre le vaisseau de Saavedra, en poussant des cris menaçans. Un d'eux lança une pierre d'une telle force, qu'il fendit une planche du bordage. On leur tira un coup de fusil qui les mit en fuite.

Au douzieme degré de latitude Septentrionale, & au deux cents-deuxieme de longitude, le même bâtiment mouilla vers des Isles basses, où des gens qui

puisoient de l'eau leur firent signe avec une baniere. Sept piroques se rangerent à la proue du navire ; vingt Insulaires monterent à bord. On leur donna un manteau & un peigne : on les régala, & on leur demanda, par signes, leur amitié : un Espagnol se hasarda d'aller à terre avec eux. Les Chefs le reçurent à la descente. Ils le menerent dans leurs maisons qu'il trouva assez logeables, & couvertes de feuilles de palmier. Ce peuple est blanc, se peint le corps & les bras. Les femmes ont la figure assez agréable : elles ont de longs cheveux noirs, sont couvertes de nattes assez fines. Les armes dont se servent les hommes, sont des bâtons brûlés. La nourriture ordinaire de ces Insulaires est du poisson & des noix de coco.

Un d'eux voyant un fusil, eut envie de savoir ce que c'étoit : on le lui fit entendre : il demanda qu'on le tirât : au bruit qu'il fit, la troupe tomba à terre de frayeur, se releva & s'enfuit en tremblant vers un bois de palmiers. Les Chefs, quoique fort effrayés, resterent. La maladie de l'Amiral obligea les Espagnols de faire séjour dans ces

Isles. Les Insulaires leur firent présent de deux mille noix de cocos, & aiderent à l'équipage à remplir les tonneaux d'eau fraîche. Ils faisoient en général tout ce qu'on leur commandoit, ce qui prouve la douceur de leur caractere.

ARTICLE II.

Isle de Taumaco ou *Taumago*.

Histoire de la navigation aux Terres Australes, par M. le Président de Brosse. t. 19, p. 311.

CETTE Isle est située vers le troisieme degré de latitude, & le deux-cent-unieme de longitude. Fernand Quiros, qui s'y trouva en 1606, dit qu'il y a aux environs deux Isles, qui sont très-petites, quoiqu'elles soient habitées. Nous tirerons ce que nous dirons de la grande Isle, des Mémoires que Fernand de Quiros présenta à la Cour d'Espagne, & de la Relation de son voyage en Polynésie & en Australasie en 1606. Il dit que le 8 Avril de la même année, ses gens apperçurent une Isle; qu'on y envoya les barques; que ceux qui étoient dedans rapporterent aux navires de l'es-

cadre de l'eau douce : pour y arriver, ils avoient passé entre deux petites Isles, où ils avoient apperçu plusieurs cabanes parmi les arbres. Le commandant envoya dans la grande Isle environ soixante hommes pour traiter avec les Insulaires. Peu après leur départ, ils découvrirent un Islot entouré de chaussées en monticule de pierres vives, qui paroissoit fait de main d'hommes. Il y avoit au-dessus une soixantaine de cabanes couvertes de palmiers & garnies de nattes en dedans.

Les Espagnols apprirent depuis que c'étoit une forteresse, où les Insulaires se retirent lorsqu'ils sont attaqués par leurs voisins, qu'ils attaquent souvent eux-mêmes.

Les gens de Quiros prirent terre, & marchoient vers ce lieu, lorsqu'ils apperçurent près de la côte, quelques pirogues remplies d'Indiens. Ils apprêterent aussi-tôt leurs armes à feu, & se mirent sur la défensive : mais les Indiens leur firent des signes de paix, se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner plus promptement terre, allerent joindre les Espagnols, les saluerent d'un air joyeux, mar-

cherent devant eux vers leur habitation, marquant, par leurs geſtes, qu'ils vouloient les y guider. Ils avoient à leur tête un Capitaine, qui portoit un arc au lieu d'un bâton.

Leur air robuſte, leur nombre tenoit les Eſpagnols dans la crainte : ils firent des ſignaux pour avoir du renfort, & lorſqu'ils ſe virent en aſſez grand nombre, ils ſe mirent en chemin vers l'habitation; mais ils ſe tenoient en ordre de bataille, & regardoient de tous côtés pour voir s'il n'y avoit point quelqu'ambuſcade. Leurs précautions donnerent de la méfiance aux Indiens qui ſe retirerent. Les Eſpagnols continuerent leur route vers l'habitation, &, n'y trouvant perſonne, ils retournerent au rivage, où ils éleverent un linge blanc en ſigne de paix. Les Inſulaires retournerent à eux d'un air de gayeté. Leur Chef, nommé *Tamay*, étoit à leur tête : il tenoit un rameau de palme qu'il préſenta à Paz de Torrés, qui commandoit les Eſpagnols, & l'embraſſa. Ses compagnons en firent de même. Deux vieillards, ſurvenus dans ces entrefaites, poſerent leurs armes à terre & ſaluerent les Eſpagnols d'un

air ſoumis. Si les Indiens étoient dans l'admiration de voir les armes & les vêtemens des Eſpagnols, ceux-ci ne l'étoient pas moins de voir la beauté de la taille, l'air agile & robuſte des Indiens.

Le Chef des Indiens renvoya ſes gardes; n'en retenant que deux auprès de ſa perſonne. Les Eſpagnols réſolurent de prendre du repos. Ils poſerent deux corps-de-garde, l'un ſur la côte, l'autre dans l'habitation, & le reſte des ſoldats ſe répandit dans la forêt, où ils cueillirent des fruits. Le Chef des Indiens fit porter des vivres, & ſe rendit lui-même à bord pour voir le Chef d'eſcadre. C'étoit un homme d'une haute taille, d'une corpulence robuſte. Il avoit le teint olivâtre, les yeux brillans, le nez aquilain, la barbe & les cheveux crêpus. Il paroiſſoit avoir de l'entendement, même de la ruſe. Le Chef d'eſcadre le reçut avec accueil, lui fit voir ſon vaiſſeau. On concevoit, à ſes geſtes & à ſon air étonné, qu'il n'en avoit jamais vu de ſemblable. Il s'entretint avec cet Indien par ſignes; lui demanda s'il y avoit des Iſles habitées au-

tour de la sienne, & de quel côté elles pouvoient être. Il répondit qu'il y en avoit beaucoup, même une grande région qu'il appelloit *Manicolo*. Il traçoit des ronds avec son doigt sur la poussiere, plus ou moins grands, à mesure que l'Isle dont il parloit étoit plus ou moins grande. Pour marquer que le pays qu'il annonçoit étoit fort grand, il étendoit les bras. Il pointoit son doigt du côté du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, selon le côté où la région dont il parloit étoit placée. Il fit entendre que le pays qui est au Sud étoit sous sa domination.

Ces peuples, selon l'apparence, comptent les heures par nuits: pour marquer la distance d'un lieu à l'autre, il couchoit sa tête sur son bras comme pour dormir autant de fois qu'il y avoit de journées de chemin. Par divers signes, il nous faisoit entendre quels peuples étoient blancs ou noirs; quels étoient ses ennemis ou ses alliés. Lorsqu'ils étoient antropophages, il mordoit son bras, ce qui signifioit aussi qu'il leur vouloit du mal. On lui fit si long-tems répéter ces gestes, qu'il en fut fatigué, & demanda de s'en aller.

Lorsque les Espagnols se furent pourvus de provisions, ils songerent à partir. Le besoin qu'ils crurent avoir de quelques Insulaires qui connussent les parages & entendissent la langue, leur fit prendre la résolution d'en enlever quatre en partant. Le Chef en fut si affligé, qu'il se rendit au vaisseau avec son fils pour les reclamer : mais il ne put rien obtenir. Ces malheureux, en le voyant, pousserent des cris lamentables. Le Chef, voulant les ravoir à quelque prix que ce fût, donna le signal à ses pirogues d'attaquer nos vaisseaux : mais un coup de canon sans boulet, effraya tellement les Insulaires, qu'ils prirent tous la fuite avec la plus grande promptitude. Le lendemain un de ceux qu'on avoit enlevés sauta dans la mer : quelque tems après un autre le suivit ; un troisieme en fit autant. Le quatrieme ne suivit pas leur exemple, parce qu'il étoit leur esclave & qu'il se trouvoit mieux traité parmi les Espagnols, qu'il ne l'étoit par ses premiers maîtres. On le baptisa & on le nomma Pierre.

Dans les différentes conversations que cet Insulaire eut avec les Espa-

gnols, il leur dit qu'il étoit né dans l'Isle de *Chicayna*, qui est plus grande que celle de Taumaco, & n'en est éloignée que de quatre journées de navigation. Il leur assura que le terroir y étoit très-fertile & abondant en toutes sortes de fruits. Parmi les habitans, il y en a de noirs à cheveux longs & frisés, de blancs à cheveux roux & crêpus. Il y en a même de la taille de géant. Le rivage y est couvert de coquillages, où il y a des perles de diverses grandeurs : on les ramasse avec la main dans une eau peu profonde. On ne garde que les perles qui sont un peu grosses & l'on jette les petites. On mange les huîtres que l'Insulaire appelloit *Canoses*, & de la coquille qu'il nommoit *Totole*, on en fait des assiettes & des cuillers. Il parla aux Espagnols d'une autre coquille nommée *Toquila*, qui produit de fort belles perles. L'Auteur dit qu'il parloit avec un air de vérité, & que, sur son rapport, il ne doute pas qu'on ne pût faire dans ces contrées un commerce de perles fort avantageux. Cet Insulaire ajouta qu'en deux jours on pouvoit passer de l'Isle Chicayna à celle de

Isle Chicayna.

Perles.

de *Guantapo*, où les hommes sont aussi blancs que ceux d'Europe, & les femmes sont de la plus grande beauté. Il fit la description de plusieurs autres Isles : mais il n'y a rien qui mérite beaucoup d'attention. Il raconta, que le démon, qu'il appelloit *Terva*, apparoissoit dans son pays aux gens pendant la nuit ; qu'il conversoit quelque fois avec eux, & qu'il étoit invisible pendant le jour. Il avoit fort envie de retourner dans son Isle pour convertir ses compatriotes ; mais il mourut à Mexico.

ARTICLE II.

Isles de Salomon.

Le nombre de ces Isles est assez considérable : on en compte dix-huit principales, & beaucoup de petites qui ne sont pas connues. Elles sont situées entre le septiéme & le douziéme degré de latitude Méridionale & le deux cens dix de longitude. On prétend qu'il y en a qui ont jusqu'à trois cens lieues de circuit. En général la tempétature y est bonne, l'air serein, les vivres abondans

& le bétail fort commun. Les Habitans sont un mélange de noirs, de blancs, de roux, même de blonds.

Géographie Indienne de Herrera, c. 87.

En 1567 le Gouverneur du Pérou envoya Don Alvar de Mendoça, & Don Alvar de Mindana, naviger dans la mer Pacifique. Ces Voyageurs découvrirent cet Archipel, & donnerent aux Isles qui le composent le nom d'Isles Salomon, persuadés qu'elles étoient remplies de mines d'or, & que c'étoit l'Ophir où le Roi Salomon puisoit ses richesses.

Les animaux les plus communs dans cette contrée sont les cochons, les poules & les petits chiens. On y trouve du clou, du gingembre, de la canelle; mais la canelle ne paroît pas d'une bonne espéce. Il y a beaucoup d'amandes, de patates, de cannes de sucre, &c. Ces Voyageurs assurent qu'il y a beaucoup d'autres bons alimens, & qu'on y trouve de l'or en quantité.

Alvar de Mindana, étant de retour au Pérou, fit présenter un Mémoire à la Cour d'Espagne, pour lui faire connoître de quelle importance il étoit de former un établissement dans ces Isles.

Le Roi d'Espagne goûta son projet, & envoya ordre à Don Garcie de Mendoce, Marquis de Caniente, Vice-Roi du Pérou, de faire équiper & de pourvoir abondamment le Galion le *Saint Jérôme*, avec trois autres navires, d'en donner le commandement à Don Alvar de Mindana, & d'y faire embarquer tout ce qu'il y auroit d'hommes & de femmes au Pérou capables d'aller former une colonie dans ces Isles. Ce projet étoit fort bon par lui-même; mais on se pressa trop d'envoyer la colonie. On auroit dû faire reconnoître auparavant la position & l'abordage de ces Isles, qu'on n'avoit vue que dans une premiére course. Cette imprudente précipitation fut cause que l'on perdit beaucoup de tems à les chercher; que l'équipage tomba dans une misere qui rendit l'établissement impossible. Il étoit nombreux en hommes, en femmes & en soldats: il y avoit même sur la flotte deux femmes de très-grande qualité; Dona Ysabelle Baretto, & Dona Béatrix; la premiere femme du Commandant des Troupes, l'autre femme de l'Amiral.

La flotte partit en 1595, & arriva la même année aux Isles Salomon. Nous

donnerons, d'après la relation de ce voyage, la description des Isles Salomon.

§. I.

L'Isle Ysabelle.

La relation du voyage de Mendoça donne l'Isle Ysabelle comme la plus notable des Isles de Salomon ; on n'y en trouve cependant pas la description. On la place entre le huitiéme & le neuviéme dégré de latitude Méridionale. Elle a, vers le Nord-Est un Port, nommé l'*Estrelle*, où les Espagnols s'arrêterent dans le premier voyage pour construire une pinasse, dans laquelle ils parcoururent ces parages & découvrirent, entre neuf & dix degrés de latitude Méridionale, onze Isles, qui pouvoient avoir chacune environ huit lieues de circuit.

Ils y retournerent dans le second voyage, & lui donnerent le nom d'Ysabelle, que portoit la femme du Commandant des troupes, Dona Alvar de Mendoça.

§. II.

Guadalcanal.

Dans le premier voyage que les Espagnols firent aux îles Salomon, ils construisirent, comme nous l'avons dit, une pinasse, avec laquelle ils parcoururent les parages. Entre autres découvertes qu'ils firent, ils comptent une grande terre, qui fut nommée *Guadalcanal* par celui qui l'apperçut le premier. C'est le nom d'une petite ville d'Espagne. Ils en parcoururent les côtes jusqu'audix-huitiéme degré, dans une espace d'environ cent cinquante lieues, sans en trouver le bout, sans même pouvoir connoître si c'étoit une Isle ou une partie d'un grand continent : ils se persuaderent qu'elle pouvoit être contiguë à la terre Magellanique.

Ils descendirent sur le rivage, & s'emparerent d'une ville Indienne, où ils trouverent des grains d'or suspendus & qui servoient d'ornement dans les maisons. Ils n'entendoient point le langage du pays; d'ailleurs les Habitans de cette contrée sont fort courageux, & se battoient continuellement contre les Es-

pagnols, de maniére que ceux-ci ne purent jamais apprendre d'où venoit cet or. Ces Peuples contruisent de grands canots, capables de contenir cent hommes. C'est sur ces canots qu'ils se font la guerre entre eux; mais ils ne pourroient résister aux vaisseaux d'Europe. Une pinasse seule, avec deux fauconneaux, bateroit une flotte composée de canots de cette espece.

Lorsqu'on est sur terre il faut se tenir en garde contre ces Peuples. Quatorze Espagnols qui parcouroient le pays sans défiance, pour chercher de l'eau douce, furent surpris par une troupe d'Indiens qui les massacrerent tous & se saisirent de leur chaloupe. Pour s'en venger, les Espagnols descendirent, en grand nombre, à terre & brûlerent leur ville. Ce fut-là qu'ils trouverent les grains d'or dont on a parlé.

Les Espagnols n'osant s'avancer plus loin vers le Sud, retournerent au Pérou, après un voyage de quatorze mois.

§. III.

Isles Saint Pierre & Sainte Madeleine.

Elles sont basses, bien boisées, ont

environ quatre lieues de circuit. Les Espagnols n'y ayant point abordé, ne purent voir si elles étoient peuplées ou non.

§. IV.

La Dominique.

Cette Isle peut avoir treize lieues de tour. L'aspect en est agréable : elle est couverte de beaux arbres & environnée de bonnes bayes. Elle n'est séparée d'une autre, que l'on nomme *l'Isle Christine*, que par un canal limpide, profond, & qui n'a qu'une lieue de largeur.

Comme les Espagnols cherchoient à mouiller à la Dominique, ils virent venir à eux plusieurs pirogues remplies d'Indiens, de couleur noire, parmi lesquels étoit un vieillard d'assez bonne mine, portant un rameau verd garni de blanc. Ils crioient de toutes leurs forces pour faire approcher les Espagnols du rivage, & faisoient des signes en montrant la terre. On envoya la chaloupe pour chercher l'ancrage; mais les houles l'empêcherent d'aborder. Le pilote de la chaloupe vit quantité de gens sur la côte : il assura, qu'un de ces insulaires étant

entré dans sa chaloupe, avoit levé, sans peine, d'une main, un gros veau par les oreilles. Trois d'entre eux monterent sur la capitane : il y avoit peu de tems qu'ils y étoient, lorsqu'un d'eux saisit une petite chienne, il poussa un cri : & tous trois se jetterent à la mer & regagnerent leur pirogue à la nage.

§. V.

Isle Christine.

Les Espagnols, voyant qu'ils ne pouvoient aborder à la Dominique, résolurent de descendre à l'Isle Christine : ils y aborderent le 25 Juillet 1595, envoyerent dans la chaloupe un Mestre-de-camp avec vingt soldats pour chercher un port & de l'eau fraîche. Ce Mestre-de-camp fit sa descente en bon ordre au bruit du tambour. Les Insulaires s'assemblerent autour de lui, au nombre de trois cents & tournoient autour de sa troupe. Il traça une ligne sur la terre, & leur fit signe de ne pas la passer : ils lui obéirent, lui présenterent de l'eau, des noix de coco & des fruits. Les femmes approcherent : elles parurent fort belles aux Espagnols;

& peu farouches. On fit signe aux hommes d'aider à remplir les tonneaux d'eau douce ; mais ils firent un signe de refus, prirent même quelques bariques & s'enfuirent avec.

Le 28 du même mois le Commandant des troupes Espagnoles se rendit à terre avec sa femme & une nombreuse escorte, y fit célébrer la messe. Les Insulaires l'entendirent à genoux, avec un grand silence, & faisant tout ce qu'ils voyoient faire aux Espagnols. Une jeune & belle Indienne aborda, avec un air de noblesse & d'amitié en même-tems, Dona Ysabelle, femme du Commandant. Comme cette dame Espagnole avoit de très-beaux cheveux blonds, l'Indienne se plaisoit à les manier & lui demanda, par signes, la permission d'en couper une boucle. Voyant que la dame Espagnole lui marquoit un air d'inquiétude, elle se retira en lui marquant, de son côté, un air affligé de lui avoir déplu.

Ce peuple parut fort affable aux Espagnols, & plus prévenant qu'aucune autre nation Indienne ; mais à peine le Commandant fut-il retourné à bord, que les soldats qui étoient restés avec les

Meſtre-de-camp prirent querelle avec les Inſulaires, qu'ils vouloient traiter en eſclaves. On ſe battit : les Inſulaires lancerent ſur les Eſpagnols une grêle de pierres & de lances, & bleſſerent un ſoldat à la jambe : ils s'enfuirent enſuite avec leurs femmes vers la montagne, où ils ſe fortifierent par des tranchées. Les Eſpagnols les pourſuivirent à coups de fuſil. Les Inſulaires jettoient ſoir & matin une eſpece de cri concerté qui retentiſſoit dans les rochers : ils ſe répondoient de troupe en troupe, ce qui faiſoit aſſez connoître qu'ils avoient formé le projet d'attaquer tout-à-la fois les Eſpagnols ; mais ce projet n'eut pas de réuſſite. Le Meſtre-de-camp eut la prudence de poſer trois corps-de-garde pour la ſûreté des Mariniers qui faiſoient de l'eau & des femmes de l'équipage qui étoient deſcendues à terre & ſe divertiſſoient ſur le bord de la mer. Les Inſulaires, voyant que leurs lances étoient des armes fort inégales contre les fuſils des Eſpagnols, réſolurent de faire la paix, & la demanderent, par des ſignes, à leur maniere : ils aborderent les ſoldats avec un air d'amitié, leur préſenterent des platanes & d'autres

fruits. Ils paroiſſoient avoir beſoin de certaines choſes, qu'ils n'avoient pas eu le tems d'emporter de leurs cabanes, & ſupplioient, par ſignes, qu'on leur permît d'y aller, ce qu'on leur accorda. Lorſqu'ils furent de retour ils apporterent des vivres aux Eſpagnols & ſe lierent d'amitié avec eux. Un de ces Inſulaires forma une liaiſon ſi étroite avec le Chapelain, qu'on les appelloit les camarades. Le Chapelain apprenoit à l'Indien à faire le ſigne de la croix & à prononcer *Jeſus Maria*. L'amitié devint ſi grande entre les deux Nations, qu'on voyoit de côté & d'autre un Eſpagnol & un Indien ſe promener tête à tête, s'entretenant, par ſignes. Lorſque les Indiens quittoient les Eſpagnols, ils ne manquoient jamais de leur dire *amigos*; c'eſt-à-dire, *camarades*. Les ſoldats du corps-de-garde propoſerent par ſignes à l'ami du Chapelain de le mener au vaiſſeau Amiral : il leur répondit, d'un air gai, amigos. Le Commandant lui fit toutes ſortes de careſſes : il lui fit donner du vin & des confitures; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira le gros bétail & demanda comment on appelloit ces bêtes. Il regardoit avec

étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages : il alla par-tout, & considéroit tout ce qu'il voyoit avec un soin qui n'avoit rien du sauvage. Il prononçoit Jesus lorsqu'on lui en faisoit signe. Au bout de quelque tems il demanda qu'on le mît à terre : il avoit tant d'affection pour les Espagnols, qu'il marqua beaucoup de chagrin lorsqu'il apprit qu'ils étoient sur le point de partir, & leur demanda la permission de les suivre.

L'Isle Christine est très-bien peuplée, haute dans le milieu, remplie de rochers & de vallées, où les Insulaires ont leurs habitations. Le Port fait face à l'Ouest : il est en fer à cheval, étroit d'entrée, a un bon fond de sable, sur trente brasses au milieu, & douze près du rivage. On y trouve une bonne source d'eau douce qui sort plus gros que le bras d'un rocher.

Les Habitans sont fort basanés. La ville est disposée en équerre, sur deux lignes, bien pavée d'un côté & de l'autre, disposée en place publique, plantée d'arbres. Les maisons sont plus élevées que le sol & assez bien couvertes. Les portes sont basses & les fenêtres sont

percées vis-à-vis dans le mur opposé. Les femmes ont la figure fort agréable, la taille fine, la main fort belle, le teint fort blanc; en un mot elles passeroient en Europe pour être fort belles. Elles ont une robe qui les couvre de la poitrine jusqu'en bas. L'étoffe est un tissu d'écorce.

Les Espagnols trouverent près de la bourgade une espece de sanctuaire, formé d'une enceinte de palissades, où étoient quelques figures de bois, assez mal travaillées. Les Insulaires présentent en offrande à ces especes de statues diverses choses comestibles. Les Espagnols prirent un cochon qui étoit en offrande, & vouloient enlever le reste; mais les naturels leur firent signe que c'étoit un lieu respectable.

Leurs pirogues sont d'une seule piéce, assez bien creusées : elles sont recouvertes de planches & amarées en cocotiers. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente & quarante rameurs. Pour les construire ils se servent d'os de poisson & d'armirettes de coquillages qu'ils aiguissent sur de gros cailloux.

Les forces, la stature & l'air sain des Insulaires, fait un indice de la bonté du

climat. Les Espagnols n'y sentirent ni serein ni rosée du matin; l'air y est si sec, que les lignes mouillées que les Espagnols laissoient sur terre pendant la nuit, se trouvoient seches le lendemain au matin, sans même qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le soleil n'incommode pas beaucoup pendant le jour & la nuit est assez fraîche, sans l'être trop.

Les animaux les plus communs dans cette Isle, sont les poules & les cochons.

On y trouve un fruit gros comme la tête d'un enfant : il est d'un verd foncé, s'éclaircit en mûrissant; l'écorce est couverte de rayes qui se traversent; sa figure est oblongue; il n'a ni noyau ni pepin. Le dedans est une substance blanche, mais fort délicate, saine & nourrissante. Les Espagnols le nommoient *blanc-manger*. Les feuilles de l'arbre qui porte ce fruit, sont grandes & très-dentelées.

Il y a un autre fruit, hérissé de pointes comme les chataignes; mais il est six fois plus gros.

On en trouve un troisieme qui est huileux, d'une écorce très-dure, assez semblable à la noix, à l'exception qu'il

n'y a point de zest qui le partage dans le milieu.

Les citrouilles de cette Isle sont comme celles d'Europe ; il y en a des especes qui ont de très-belles fleurs, mais sans odeur.

Les Espagnols éleverent quatre croix sur le rivage, sur lesquelles ils graverent la date de leur voyage.

§. VI.

Isles Saint Bernard.

Le 20 Août 1595, les mêmes Voyageurs se trouverent à la vue de quatre petites Isles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un cadre en quarré, d'environ huit lieues de circuit. Ils ne connurent pas si elles sont habitées. Quelques personnes de l'équipage assurerent qu'elles avoient vu des canots ; mais c'est sans doute, par l'envie qu'elles avoient de prendre terre. Le Général nomma ces Isles, Saint Bernard : elles sont à dix degrés vingt minutes de latiude Sud, & à deux cents dix-neuf de longitude.

§. VII.

Isle Solitaire.

Elle eſt baſſe, ronde, plantée d'arbres & environnée de chauſſées. Elle eſt ſeule, ce qui fut cauſe que les Eſpagnols lui donnerent le nom d'Iſle Solitaire. Ils y allerent faire de l'eau & du bois : il y a tant d'écueils dans ces parages, que leurs vaiſſeaux en étoient environnés. Il paroît que le vaiſſeau Amiral y périt pendant la nuit; on ne l'a jamais revu. Elle eſt à dix degrés de latitude Septentrionale, & à deux cents dix de longitude.

§. VIII.

Isle Sainte Croix.

Les Eſpagnols y arriverent le 8 Septembre 1595 : elle eſt environnée de rochers, préſente un aſpect aride. Il y a une montagne, au haut de laquelle eſt un volcan qui ne ceſſe de mugir & de lancer des étincelles. Le pic ſauta peu de jours après leur arrivée, en faiſant un bruit effroyable, & cauſa une telle ſecouſſe à la terre, que les vaiſſeaux qui

étoient à l'ancre, à dix lieues de-là, en furent tout ébranlés. Lorsque les Espagnols approcherent de terre, ils virent venir à eux une cinquantaine de canots remplis d'hommes qui crioient & frappoient des mains : les uns étoient basanés, les autres étoient d'un noir vif : tous avoient les cheveux frisés, blancs, rouges ou d'autres couleurs ; ils étoient peints. Leurs dents étoient aussi peintes en rouge, en noir & autres couleurs. Plusieurs avoient la tête à moitié rasée. Tous étoient nuds, ayant seulement les parties naturelles couvertes d'un voile, de toile assez fine. Leur col & leurs membres étoient chargés de cordons faits de petits grains d'or, ou de bois noir, de dents de poisson ou de nacre de perle.

Leurs canots étoient petits, attachés deux à deux ; ils avoient pour armes des arcs, des fléches de bois endurci au feu & aiguiseés par le bout, ou armées d'os & trempées dans du suc d'herbes : ils avoient en outre des épées d'un bois très-lourd & des dards du même bois, avec trois pointes de harpons de plus d'un pié chacune. Ils portoient des espéces de bandoulieres, auxquelles étoient

attachés des havre-sacs de feuilles de palmites, fort bien travaillés, remplis de biscuits que ces Sauvages font avec certaines racines, & dont ils se nourissent.

Ces Sauvages s'arrêterent long-tems à considérer le flotte, alloient & venoient autour des vaisseaux. On les invita, par signes, à y monter; mais ils ne voulurent pas s'y exposer: après avoir conféré entre eux quelque tems, ils prirent, tout-à-coup les armes, par le conseil, selon ce que les Espagnols purent voir, d'un vieil Indien qui étoit à leur tête; ce qu'il disoit, se répétoit dans tous les canots; enfin, ils pousserent tous un grand cri & lancerent sur la flotte une nuée de fléches; mais elles ne blesserent personne. Les Espagnols, qu'on avoit eu soin de tenir sous les armes, firent à l'instant feu sur les Indiens, en tuerent un & en blesserent plusieurs; ce qui les effraya, au point qu'ils prirent promptement la fuite.

Sitôt que les Espagnols s'en virent débarrassés, ils se hâterent d'approcher de terre. Le Général chercha & trouva un petit Port assez commode: il posta un sergent & douze soldats pour s'en

assurer ; mais les Indiens les attaquerent avec tant d'impétuosité, qu'ils furent obligés de se retrancher dans une cabane, où la barque les alla rechercher, après que le canon du vaisseau eut écarté les barbares,

Le jour suivant le Général Espagnol trouva un meilleur Port, bon abri, sur quinze brasses de fond, près d'une riviere & de plusieurs villages, d'où les Espagnols entendirent toute la nuit danser & chanter les Indiens, au son d'un tambour, & de deux bâtons qu'ils frappoient en mesure les uns sur les autres.

Lorsque les Espagnols furent à l'ancre ils furent environnés d'un nombre incroyable de canots ; ceux qui étoient dedans avoient la tête & les narines parées de fleurs rouges : quelques-uns furent assez hardis pour monter à bord d'un des vaisseaux, laissant leurs armes dans leurs canots. Il y en avoit un entr'autres qui étoit assez bien fait & très-beau de visage, quoique maigre & un peu basané ; il avoit les cheveux blancs, paroissoit être âgé d'environ soixante ans : il portoit un espéce de bonnet, fait de plumes de différentes couleurs ; ses armes étoient un arc & des fléches à

pointes d'os. Deux hommes, qui, après lui, paroissoient les plus distingués de la troupe, se tenoient à ses côtés : sa parure & le respect qu'on lui portoit, annonça aux Espagnols qu'il étoit d'une très-grande distinction parmi les Insulaires. Il demanda par signes où étoit le chef des Espagnols : le Général se hâta d'aller à lui & l'embrassa ; l'Indien, en se montrant, prononça le nom de *Malape* ; ce qui annonça que c'étoit son nom : le Général Espagnol en fit autant en prononçant celui de *Mindana*. L'Indien alors s'efforça de faire entendre qu'il vouloit s'appeller Mindana, & qu'il desiroit que l'Espagnol s'appellât Malape, &, voyant que celui-ci lui annonçoit, par signes, qu'il y consentoit, il marqua beaucoup de joie : il fit connoître qu'il s'appelloit encore *Taurique;* ce que les Espagnols prirent pour un titre équivalent à celui de Chef ou de Cacique.

Le Général donna à cet Indien quelques chemises & quelques autres effets de peu de valeur. Les soldats Espagnols donnerent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile &

de taffetas : ils pendirent toutes ces bagatelles à leur col. On leur apprit à dire *Amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser : lorsqu'ils l'eurent appris ils le recommencerent souvent.

Les Espagnols leur montrerent des épées, des miroirs ; ils leur raserent la tête, leur couperent les ongles, ce qui causa beaucoup de satisfaction à ces barbares. Ils voulurent aussi-tôt avoir les rasoirs & les ciseaux : ils regarderent sous les habits des Espagnols, &, voyant qu'ils ne faisoient pas partie de leur corps, ils firent une multitude de contorsions. Ils ne cesserent, pendant huit jours, de rendre visite aux Espagnols & de leur apporter des vivres. Malape étoit toujours à leur tête, & un des plus empressés à marquer de l'amitié pour les Espagnols. Il les alla trouver un jour avec cinquante canots, au fond desquels il avoit fait cacher des armes. Il monta à bord d'un des vaisseaux ; mais, voyant un soldat qui prenoit par hasard un fusil, il sauta dans un de ses canots & s'enfuit à terre sans qu'on pût le retenir. Les Insulaires, qui l'attendoient sur le rivage, le reçurent avec de grandes démonstrations

de joie. Ils parurent se consulter ensemble, &, dès que la nuit parut, ils retirerent tous leurs effets des maisons voisines du Port. Pendant la nuit l'on vit des feux allumés de l'autre côté de la Baye : les canots alloient & venoient d'un village à l'autre, comme pour donner & prendre des avis & se préparer à quelque expédition.

Le matin l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade, tomba dans une embuscade d'Indiens, qui le poursuivirent à coups de fléches. Les Espagnols firent feu des vaisseaux pour les obliger de se retirer. Après qu'on eut pansé les blessés, on envoya un Officier, à la tête de trente hommes, pour mettre tout à feu & à sang. Les Indiens firent face; mais, voyant que la mousqueterie leur tuoit beaucoup de monde, ils prirent la fuite: les Espagnols brûlerent quelques canots, quelques maisons, & couperent plusieurs palmires. On fit attaquer un village Indien; on vouloit leur faire un peu de mal, pour les intimider & éviter de leur en faire davantage. Comme ils ne s'y attendoient pas, sept furent surpris dans leurs maisons, où l'on avoit mis le feu:

ils se défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur, & se jetterent au milieu des Espagnols, sans faire cas de leur vie. Ils périrent tous, à l'exception d'un seul qui fut blessé en prenant la fuite : deux Soldats Espagnols furent blessés.

Comme ce village appartenoit à Malape, il se rendit le soir au rivage, aborda les Espagnols en se frappant la poitrine, & appellant le Général par le nom de Malape, & se donnant celui de Mindana. Il fit signe qu'on avoit été injuste à son égard, parce que ceux qui avoient attaqué les Espagnols n'étoient pas ses sujets, & qu'il n'avoit aucun droit sur eux ; il annonça qu'ils demeuroient de l'autre côté de la Baye. Il banda ensuite son arc, pour faire entendre aux Espagnols qu'il se joindroit à eux pour tirer vengeance de ces Indiens. Le Général Espagnol lui annonça, par signes, qu'il étoit fâché de ce qui étoit arrivé, & l'on se donna des marques d'amitié de part & d'autre.

Un des vaisseaux de l'escadre fit le tour de l'Isle & dit, qu'à la bande du Nord il avoit trouvé une autre Baye, qui étoit plus peuplée & plus commode

que celle où l'on étoit. L'eſcadre y alla mouiller : les Inſulaires, en la voyant, pouſſerent des cris terribles ; ils ne diſcontinuerent même pas pendant la nuit ; &, parmi les cris qu'ils pouſſoient on diſtinguoit celui d'*Amigos*, qu'ils articuloient très-bien. Au point du jour ; ils lancerent des traits & des pierres : voyant qu'ils étoient trop éloignés pour atteindre les Eſpagnols, ils ſe jetterent à la nage en pouſſant des cris effroyables & accrocherent les bouées des vaiſſeaux, croyant pouvoir les entraîner avec eux. Un Officier ſe mit dans une chaloupe, avec quelques ſoldats & alla contre eux. Une partie de ſes ſoldats avoit pris des boucliers pour garantir l'autre des fléches que leur lançoient les Sauvages. Les fléches en percerent pluſieurs de part en part & bleſſerent deux Eſpagnols. Ces barbares étoient ſi courageux & ſi agiles en même-tems, que les Eſpagnols ne douterent pas qu'ils auroient beaucoup de peine à les mettre à la raiſon : ce qui les rendoit ſi hardis ; c'étoit l'idée qu'ils avoient, que les armes que portoient les Eſpagnols ne pouvoient faire aucun mal ; mais lorſqu'ils en virent pluſieurs des

des leurs tomber morts, la peur les saisit; ils prirent la fuite & emporterent leurs cadavres. Le lendemain un Officier descendit à terre avec une troupe de soldats, qu'il mena sur un petit tertre, où il vouloit jetter les fondemens d'une habitation pour la colonie que l'on vouloit établir dans ces Isles. Son projet fut rejetté par les soldats, principalement par ceux qui étoient mariés. Quelques-uns se détacherent & allerent dire au Général que l'on choisissoit un endroit mal-sain; qu'il étoit plus à propos de s'établir dans un village d'Indiens, où l'on trouveroit toutes les maisons bâties & plus saines, parce qu'elles avoient déja été habitées. Le Général, à leur priere, descendit à terre, où il rassembla la troupe. Comme il se trouve une lacune dans l'original, on ignore ce qui fut décidé dans cette assemblée: il paroît cependant qu'on prit le parti de quitter l'Isle Sainte Croix: le narrateur présente la flotte à la vue d'autres Isles, lorsque sa narration recommence.

L'équipage du vaisseau, qui fit le tour de cette Isle, dit, que du côté du Nord-Ouest, il avoit vu deux Isles moyennes, mais fort peuplées; que du côté du Sud-

Oueſt; il y en avoit trois autres peuplées de Mulâtres, de couleur claire; que les Iſles étoient couvertes de palmiers & coupées de tant de chauſſées, & environnées de tant de canots, qu'on n'en pouvoit voir le bout.

§. IX.

Autres Iſles ſans nom.

Le premier Janvier 1596, la flotte ſe trouva au quatorziéme degré de latitude Nord, porta droit à l'Oueſt, & d'écouvrit pluſieurs Iſles, que l'équipage prit d'abord pour les Laronnes; mais leur poſition fit connoître aux Eſpagnols leur erreur: elles étoient beaucoup plus à l'Oueſt que les Laronnes. Ils virent ſortir de ces nouvelles Iſles un nombre prodigieux de canots, auſſi légers que du liége: il ne tient qu'un homme dans chaque, quoiqu'il y ait un mât, une voile, une antenne, &c. L'Inſulaire gouverne d'une main, de l'autre il hauſſe, amene, vire de bord, lâche ou ſerre la voile, menant à chaque pié un écoute. Il vire la voile & va où il veut, ſans tourner ſon canot, parce qu'il eſt à deux proues. S'il verſe, le

conducteur se jette à l'eau avec l'agilité d'un poisson & le retourne. Lorsqu'il est à bord, il prend son canot, le porte au pié d'un arbre, sur lequel il monte, & y fait son habitation comme dans un nid.

Ces Insulaires vivent de poisson, qu'ils prennent dans le creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappe, si ce n'est le Cayman, le Tiburon & la Caëlla, qu'ils n'osent attaquer ; ils les adorent même comme des Divinités, leur donnent la dixme de leurs fruits, qu'ils mettent dans un bateau où il n'y a personne : le bateau ne tarde pas à tourner dans l'eau & à s'abysmer.

Les Habitans de ces Isles sont de couleur brûlée, vont tout nuds, hommes & femmes, même sans chaussure, passent au travers des ronces, sautent de rochers en rochers comme des cerfs : ils sont fort courageux.

Les Espagnols eurent peine à les engager à commercer avec eux : ils ne vouloient ni or ni argent ; le fer seul leur plaisoit, principalement les haches & les couteaux, parce qu'ils sentoient que ces instrumens pourroient leur servir à couper des arbres & à travailler le bois.

Plusieurs Soldats qui allerent à terre virent une multitude de leurs habitations qui étoient dans les arbres. Les cabanes qui étoient à terre ne contenoient que des squélettes, entrelassés les uns avec les autres. Ce sont les os de leurs ancêtres qu'ils rangent ainsi, & qu'ils adorent comme des Divinités : ils croyent que leurs ames passent après leur mort dans le corps des Caymans & des Tiburons. Ils adorent encore le Soleil & la Lune : ils désossent les cadavres de leurs parens, brûlent les chairs & en avalent les cendres dans du *tuba*, qui est un vin de coco. Ils pleurent les morts tous les ans pendant une semaine entiere, & louent un grand nombre de pleureuses : en outre tous les voisins vont pleurer dans la maison du défunt, & on ne manque pas de leur rendre la pareille lorsque leur tour arrive. Ces anniversaires sont en général fort fréquentés, parce qu'on ne manque jamais d'y régaler les assistants. On pleure tout le jour, & l'on boit toute la nuit : pendant les pleurs on récite les faits du mort, en prenant dès le moment de sa naissance & continuant pendant tout le cours de sa vie, en vantant sa force, sa

taille, sa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le narré quelqu'événement plaisant, tout le monde pousse des éclats de rire; on boit un coup, & l'on recommence à pleurer. Il se trouve quelquefois deux cents personnes dans ces ridicules anniversaires.

§. X.

Continuation du voyage des Espagnols.

Cette flotte, après un voyage pénible & fort long, arriva aux Philippines, & aborda au Cap du *Saint-Esprit*. On fournit à l'équipage les vivres nécessaires : plusieurs mangerent avec tant d'indiscrétion, qu'ils en moururent; les autres furent exposés à périr plusieurs fois par le naufrage : ils furent obligés d'errer long-tems au travers des détroits qui environnent les Philippines, du côté qu'ils abordoient.

Enfin, le premier Février, on envoya la barque à terre avec plusieurs gens de l'équipage. Ils allerent par terre droit à Manille, pour y donner avis de l'arrivée de la flotte. Pendant ce tems, les vaisseaux faisoient l'impossible

pour trouver un passage au milieu des canaux; mais ils n'en pouvoient venir à bout. Les vivres manquoient à l'équipage, & les Pirogues Indiennes fuyoient au plus vîte à la vue des vaisseaux, qu'ils croyoient être Anglois.

Ils arriverent à la vue de Manille; mais le vent qui étoit contraire les empêchoit d'aborder; l'équipage étoit tellement accablé de fatigues qu'il ne pouvoit plus travailler pour faire avancer les vaisseaux. Les Matelots vouloient qu'on les fit échouer, pour qu'on se jettât à terre, disant qu'il valloit mieux perdre le navire que l'équipage. Les Pilotes, se voyant si près de Manille, ne voulurent pas suivre leur conseil; d'ailleurs ils vouloient avoir la gloire d'aborder, après avoir échappé aux périls d'une si longue navigation : ils déclarerent, avec fermeté, qu'ils ne consentiroient jamais à perdre dans le port même le fruit & la gloire de tant de travaux.

Sur ces entrefaites l'on vit arriver dans une chaloupe le Maître-d'Hôtel du Gouverneur des Philippines, accompagné de quelques Domestiques. Le Gouverneur, averti par une senti-

nelle de la côte, l'envoyoit faire des complimens à Dona Beatrix, sur le malheur qui étoit arrivé à l'Amiral, son mari, qui s'étoit égaré, comme nous l'avons dit plus haut, & qui, selon toutes les apparences, avoit péri. Tout l'équipage versa des larmes de joie en voyant des Espagnols, & leva les mains au ciel, pour en rendre grace à Dieu. Le Maître-d'hôtel & ceux qui l'accompagnoient, furent consternés en voyant tant de malades & tant de squélettes nuds, qui crioient : « Nous mourons de » faim ; apportez-nous de quoi man- » ger : » ceux qui venoient d'arriver leur répondoient *gracias à dios*, & leur annonçoient l'arrivée prochaine d'un bateau, chargé de vivres ; en effet il ne tarda pas à paroître Dès que ce bateau fut arrivé chacun se jetta sur les vivres, sans aucune discrétion : il en vint un second, dont les vivres furent partagés avec plus de prudence : bien-tôt il en arriva un troisieme chargé de matelots, qui venoient aider à la manœuvre ; de sorte que les vaisseaux mouillerent en peu de tems à deux lieues de Manille : ce fut le 11 Février 1596. L'équipage avoit perdu cinquante hommes dans le

trajet, depuis l'Isle Sainte-Croix.

Si-tôt que l'équipage eut mis pié à terre, un nombre infini de personnes accoururent sur le rivage, les unes par curiosité, les autres par charité, & pour donner du soulagement à des hommes qui avoient tant souffert : on leur apporta des vivres en si grande abondance, qu'il en resta. Dona Ysabelle, femme du Commandant, fit son entrée dans Manille, au bruit du canon & de la mousqueterie de toutes les troupes de la garnison.

Tout l'équipage fut logé aux dépens du public. Les femmes se marierent presque toutes à Manille; quatre ou cinq se firent Religieuses. Tel fut la fin d'un des plus fameux voyages qu'ayent entrepris les Espagnols.

ARTICLE IV.

Isles de Rotterdam & d'Amsterdam.

CES deux Isles sont entre le vingt & le vingt-deuxieme degré de latitude septentrionale, & vers le deux cents cinquieme de longitude. Celle d'Amsterdam est la plus grande; on y trouve

quantité de poules, de cochons, & des fruits en abondance. Les Habitans sont si doux & si pacifiques, qu'ils n'ont point d'armes; ils sont même assez généreux : mais, selon le caractere de tous les Habitans des Isles que l'on trouve sur ces parages, ils volent tout ce qu'ils peuvent attrapper. On fait plus facilement de l'eau à l'Isle de Rotterdam qu'à celle d'Amsterdam. Abel Tasman qui y étoit en 1642, & qui a écrit la relation de son voyage, dit, qu'il parcourut toute l'Isle de Rotterdam, qu'il y vit quantité de cocotiers, plantés fort réguliérement les uns auprès des autres, & des jardins fort bien soignés, garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droites lignes, ce qui faisoit un fort bel effet.

ARTICLE V.

Isles Saint Bernard.

CES Isles sont situées vers le dixieme degré de latitude septentrionale, & le deux cents vingtieme de longitude. Elles furent découvertes par Quiros, vers le mois de Janvier 1606 : il en

vit d'abord plusieurs petites, ensuite une médiocrement grande. Selon son estime elle peut avoir trente lieues de circonférence : elle est, selon lui, entourée de chaussées de corail, qui forment comme un mur. On n'y put trouver ni Fort ni Port, & il fallut renoncer à l'espérance d'y faire de l'eau & du bois, dont on avoit grand besoin. Auprès de cette Isle on en trouva cinq ou six, & l'on apperçut une côte où la terre paroissoit nouvellement remuée, ce qui annonçoit qu'il y avoit des Habitans. Quiros, qui commandoit deux vaisseaux, envoya le plus petit en avant : on mit quarante hommes dans des canots pour arriver au rivage, sur lequel on vit plusieurs Indiens qui y étoient accourus & qui faisoient signe d'aborder ; mais la mer battoit contre la côte avec tant de violence, qu'il fut impossible d'aborder : les canots manquerent même plusieurs fois d'être submergés par les vagues & la quantité d'eau qu'elles jettoient dedans.

Les Espagnols qui étoient dans les canots, désespérant de pouvoir faire de l'eau, prirent le parti de retourner vers les vaisseaux ; mais un jeune homme,

nommé *François Ponce*, se leva, avec un air de colere, & dit, qu'il seroit honteux de retourner vers la flotte sans y porter du secours, & de ne pas vaincre les dangers. Il ajouta qu'il alloit se jetter à la nage & tâcher de gagner le rivage de l'Isle, au hasard d'être brisé contre les écueils. En disant ces mots, il se deshabilloit à la hâte, se jetta dans la mer, gagna à la nage l'endroit, où elle battoit avec le plus de fureur contre la côte : les Sauvages annoncerent, par leurs gestes, qu'ils étoient inquiets sur son sort, & s'avancerent dans l'eau pour le secourir. Lorsqu'ils l'eurent amené au rivage, ils lui donnerent les plus grandes marques d'amitié ; ils le baiserent au front à plusieurs reprises & reçurent avec bonté les marques d'amitié qu'il leur donna. Trois autres Espagnols, qui de leurs canots regardoient ce qui se passoit sur le rivage, se jetterent aussi à la nage & arriverent aussi heureusement que lui.

Ils trouverent les Insulaires armés, les uns de gros bâtons, les autres de lances, brûlées par le bout, & longues de vingt-cinq à trente palmes. Leur village est près du rivage ; il est com-

posé de cabanes, construites de palissades, situées entre des palmiers, dont le fruit fait leur nourriture ordinaire, avec du poisson de mer; ils sont tout nuds. La couleur de leur peau est olivâtre; mais ils ont assez bonne mine, & sont bien proportionnés.

Les Espagnols firent tout ce qu'ils purent pour les déterminer à venir au vaisseau; voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils regagnerent les canots & se mirent à la rame. Quelques Insulaires s'avancerent en se mettant dans l'eau: les Espagnols cesserent de ramer, leur firent de nouvelles caresses, leur donnerent quelques bagatelles, qu'ils reçurent avec joie; mais ils ne purent jamais se résoudre à monter dans le canot, & s'en retournerent à terre.

Les Espagnols allerent huit lieues plus loin chercher quelques secours. Ils trouverent une autre Isle, où les chaloupes n'aborderent qu'avec la même peine, la côte étant garnie de brisans, que la mer couvroit d'écume. Ils y aborderent cependant, & les matelots entrerent, pour chercher de l'eau, dans un petit bois qui étoit sur le rivage. Ce bois étoit si épais, que les Es-

pagnols étoient obligés de couper les branches des arbres pour se frayer un chemin : ils trouverent au milieu une petite place ronde, entourée de petites pierres, avec un tas de grosses pierres qui étoient de bout, & formoient comme un autel d'une coudée & demie de haut, appuyé contre un grand arbre : de grosses touffes de feuilles de palmiers, attachées au tronc de l'arbre, pendoient sur l'autel : c'étoit, sans doute, un lieu sacré, où ces barbares alloient rendre leur culte à leur divinité. Les Espagnols couperent un arbre & y planterent une croix.

Au-delà de ce bois les Espagnols en trouverent un autre, & des prairies humides, arrosées de quelques napes d'eau saumache, qui ne valoit rien pour boire. Ils appaiserent leur soif avec des noix de coco, &, ne trouvant point d'eau, ils se chargerent de ces noix, pour en porter à leurs camarades, marchant le long du rivage dans l'eau jusqu'aux genoux. Quelques-uns d'eux, qui s'étoient séparés de la troupe, trouverent une femme si vieille, qu'ils furent étonnés de voir qu'elle pût se tenir sur ses pieds ; cependant sa taille, encore

assez bien prise ; son air assez dispos ; son visage, quoique sec & ridé, annonçoient qu'elle avoit été très-belle dans sa jeunesse. On lui fit signe de venir aux navires : elle se mit sur le champ en chemin, sans aucune marque de crainte. On lui donna à boire & à manger, après quoi le Capitaine la fit habiller, & lui fit signe d'aller dire à ses compatriotes que nous voulions être ses amis. Il la fit reconduire au rivage : elle mena ceux qui l'accompagnoient, du côté opposé à celui qu'ils avoient pris d'abord, leur faisant entendre que les habitations étoient du côté où elle les conduisoit. Pendant que cela se passoit, on découvrit cinq ou six pirogues étroites, vaguant, au moyen de leurs voiles, qui étoient composées d'un tissu de palmettes, recousues avec du fil, fait de l'écorce du même arbre, & fabriquées à peu près comme les nattes, avec lesquelles les femmes du pays se couvrent de la ceinture en bas.

Les Indiens sauterent de leurs canots sur le rivage, joignirent les Espagnols, &, dès qu'ils apperçurent la vieille femme parmi eux, ils coururent l'embrasser, s'émerveillant de la voir ainsi

vêtue, & firent beaucoup de caresses aux Espagnols.

Le Chef des Espagnols qui étoient avec la vieille Indienne, s'adressa au Chef des Indiens : c'étoit un homme robuste & de fort belle taille, qui avoit le front & les épaules larges, portant sur sa tête une espéce de couronne, faite de petites plumes noires, aussi douces & aussi fines que de la soie. Ses cheveux étoient roux, crêpus, & lui tomboient à la moitié des épaules. Les Espagnols furent étonnés de voir qu'un homme, qui n'étoit pas blanc, avoit les cheveux roux : ils crurent que c'étoient des cheveux de femme qu'il avoit mis sur sa tête. Pedro lui fit signe de le suivre aux vaisseaux, où il seroit régalé. L'Indien monta dans une chaloupe, avec quelqu'uns des siens; mais à peine furent-ils embarqués, que, saisis tout-à-coup de frayeur, ils se jetterent à l'eau & s'enfuirent vers le rivage. Leur Chef voulut en faire autant; mais les Espagnols le retinrent par force, en l'embrassant par le milieu du corps, & voguerent au vaisseau le plus vîte possible. L'Insulaire s'agitoit, remuoit les bras avec toute la vigueur dont il étoit capable; mais tous ses efforts furent inutiles. On l'a-

mena au vaisseau; on lui donna à manger; on l'habilla, & on le reconduisit à terre.

Les Indiens, voyant qu'on avoit emmené leur Chef par force, s'assembloient & se préparoient à mettre en piéces plusieurs Espagnols qui étoient restés sur la côte. Lorsqu'ils virent qu'il revenoit, ils se tinrent tout prêts à le recevoir. Dès qu'il fut arrivé sur le rivage, il leur fit part des bons traitemens qu'il avoit reçus, & leur colere contre les Espagnols changea en caresses & en amitié : ils se préparerent à retourner dans leur village. Le Chef donna sa couronne à Pedro, lui faisant signe que c'étoit tout ce qu'il avoit de plus précieux.

Les Espagnols remirent à la voile, trouverent dans leur route plusieurs Isles séches, arides & inhabitées : au milieu de quelques-unes il y avoit des lacs d'eau salée; mais aucune ne fournissoit d'eau douce. On les nomma *Isles Saint-Bernard.*

ARTICLE VI.

Isle de la Belle-Nation.

LA même flotte, en continuant sa

route, découvrit une Isle cultivée. Le petit bâtiment s'approcha d'une habitation, située dans un enfoncement du rivage, & composée de cabanes palissadées. Il en sortit une centaine d'Indiens, qui étoient grands, bien faits, & avoient la peau fort blanche : ils se mirent dans de petites pirogues, faites d'un seul tronc d'arbre, & fort légeres ; chacune pouvoit contenir cinq hommes. Ils se rangerent autour du vaisseau, faisant des gestes menaçans. Pour les apprivoiser, on leur jetta du vaisseau des vivres & quelques vêtemens : sans faire attention à ce qu'on leur donnoit, ils avancerent encore vers le vaisseau, tenant toujours une contenance menaçante. Un d'eux, qui étoit seul dans une pirogue, alla jusque contre le vaisseau, en poussant des cris affreux. Il avoit un bonnet de palmette & une espéce de camisole rouge du même tissu. Il approcha de la galerie de poupe, où les Espagnols s'étoient rangés pour voir ses bravades. Prenant sa lance à deux mains, il la jetta de toute sa force contre les Espagnols, & s'enfuit. On le menaça de la voix ; mais, bravant ces menaces, il revint une seconde fois : le

Capitaine, qui ne vouloit pas irriter ces Indiens, fit tirer ſur lui un coup de mouſquet, ſans balle, pour l'épouvanter; mais il continua de brandir une nouvelle lance, faiſant tourner ſa pirogue autour du navire, avec une vîteſſe incroyable. On fit deſcendre ſoixante hommes dans la chaloupe, pour donner la chaſſe à ces Barbares: ils ſe rangerent autour, en faiſant tous leurs efforts pour l'enfoncer dans la mer: une autre troupe, nouvellement ſurvenue, jetta une corde ſur la pinaſſe, pour l'attirer à bord. Voyant qu'on coupoit leurs cordes, ils chercherent à l'attacher aux cordages. Les Eſpagnols, impatiens de leur obſtination, lâcherent ſur eux quelques coups d'arquebuſe, en tuerent & en bleſſerent pluſieurs, & les mirent en fuite.

Le Commandant donna ordre de ſe préparer à faire le lendemain une deſcente à terre, pour y prendre une proviſion d'eau & de bois, ſuffiſante au deſſein qu'il avoit de continuer la recherche du continent. Il étoit perſuadé qu'un ſi grand nombre d'Iſles ne pouvoit qu'être détaché de quelque grande terre voiſine. Soixante hommes deſ-

cendirent dans les chaloupes & s'avancerent jusqu'au près d'une chaussée naturelle, contre laquelle la mer battoit avec fureur.

Comme c'étoit l'endroit où la descente étoit pratiquable, on fit tous les efforts possibles pour y aborder. A peine quelques Espagnols eurent-ils mis pié à terre, que cent cinquante Insulaires tomberent sur eux avec leurs lances : l'inquiétude des Espagnols étoit d'autant plus grande, que le Commandant étoit un de ceux qui avoient mis pié à terre ; mais le feu de la mousqueterie des chaloupes fit fuir ces Barbares plus vîte qu'ils n'étoient venus, & la descente se fit avec assez de facilité. Les Espagnols se mirent en ordre de bataille & marcherent vers une habitation qui étoit voisine du lieu où l'on avoit fait la descente. On en vit sortir une douzaine de vieillards, portant des torches allumées, d'une espéce de bois résineux qui brûle comme un flambeau. C'est, parmi ces Barbares, un signe de paix & d'amitié : ils firent entendre aux Espagnols que les hommes s'étoient enfuis dans un bois voisin, où ils avoient déja caché leurs femmes & leurs enfans,

près d'une lagune salée, que la mer inonde quand elle est haute. Peu après on vit sortir de ce bois un Sauvage, qui s'exposoit à tout notre ressentiment pour sauver un de ses camarades, qui avoit été blessé d'un coup de feu : il donna un exemple de courage & d'amitié, digne des plus grands éloges.

Les vieillards se prosternerent devant les Espagnols ; un d'entre eux tenoit un rameau verd, & le présenta en tremblant. Le Commandant en fit vêtir un d'un habit de taffetas : comme il paroissoit plus pénétrant que les autres, il s'apperçut que nous cherchions de l'eau, & fit signe de nous conduire où il y en avoit : celui auquel il avoit fait ce signe, conduisit ces Espagnols vers le lac, où le gros des Insulaires s'étoit retiré. La troupe d'Espagnols qui le suivoit goûta une satisfaction entiere à la vue du lac ; mais elle fut accablée de tristesse en voyant que l'eau étoit salée. Il se trouva un Insulaire qui avoit de l'eau douce dans une coquille de coco : on lui demanda par signe où il l'avoit prise ; il répondit que c'étoit de l'autre côté de la lagune : sept soldats se détacherent & suivirent

l'Insulaire, qui les conduisit dans l'endroit où il avoit trouvé cette eau. Ils traversent plusieurs enclos où les Indiens s'étoient tapis. Dès qu'ils virent les Espagnols, ils se leverent, allerent à eux en faisant des signes de paix, principalement les femmes qui étoient fort belles. Les Espagnols étoient étonnés de la blancheur & de la beauté de leur peau, dans un climat, où l'air, le soleil, auxquels elles sont sans cesse exposées, devroit les noircir. Ces femmes sauvages passeroient pour des beautés en Europe. Elles sont couvertes de la ceinture en bas, de fines nattes de palmier, fort bien tissues, & d'un petit manteau de même étoffe, qu'elles portent sur leurs épaules. Elles regardérent d'abord les Espagnols avec un air de douceur & de soumission, qui sembloit leur demander grace; allerent ensuite à eux & les embrasserent avec les plus grandes marques d'amitié. Les Espagnols furent très-contens de voir la tournure que prenoient les choses.

L'Insulaire les mena près d'une source d'eau douce; mais le filet étoit si petit, qu'il n'auroit put suffire aux besoins de

l'escadre. On fit informer le Commandant de ce qui se passoit : celui qui étoit chargé de porter ces nouvelles, traversa une habitation, sans autres armes que son épée nue à la main : il fut attaqué par une douzaine de Barbares, qui s'élancerent sur lui, armés de bâtons pointus & de pieux brûlés. Un d'entre eux lui porta un coup d'une demi-pique, qu'il para avec son épée ; mais il avoit trop de gens sur les bras pour s'en venger. Les cris qu'il poussoit attirerent les Espagnols de toutes parts, & assez à tems pour lui sauver la vie ; mais il étoit fort dangereusement blessé au bras & à la tête : une décharge, faite sur ces Barbares, en tua quatre ou cinq, & en blessa plusieurs autres. Parmi ceux qui périrent dans cette occasion, on fut surpris d'en voir un, qui, nud & mal armé, se défendit long-tems contre vingt soldats Espagnols, armés d'épées & de rondaches : il faisoit le moulinet avec son bâton ; de maniere qu'aucun soldat n'osoit l'approcher. Il leur donnoit des coups terribles & les blessoit, malgré leurs boucliers : enfin, accablé par le nombre, épuisé de fatigue, percé de coups, il tomba mort, mor-

dant la terre de rage, & laiſſant les Eſpagnols dans l'admirationde ſa valeur, & dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui avoit ſi bien ſçu la défendre. Les Eſpagnols continuerent à pourſuivre les Inſulaires, qui avoient tous pris la fuite. Ils attrapperent un vieillard & l'emmenerent; une vieille femme accourut & ſe remit entre leurs mains: ils crurent qu'elle diſoit dans ſon langage au vieillard, qu'elle aimoit mieux mourir avec lui, que de vivre ſans lui. On les conduiſit aux chaloupes.

Le danger fut plus grand pour les Eſpagnols, lorſqu'ils quitterent la côte: les coups de mer penſerent les faire périr pluſieurs fois. Ils furent obligés de laiſſer à terre les jolies nattes, les noix de cocos, & les autres rafraîchiſſements qu'ils devoient porter à la flotte.

Cette Iſle, que les Eſpagnols nommerent de la *Belle-Nation*, eſt à treize degrés de latitude Sud, & à deux cents dix-neuf de longitude.

ARTICLE VII.

Isles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.

L'*Isle Waterlandt* est à quatorze degrés, trente-six minutes de latitude septentrionale. Le bord en est submergé ; mais tout le milieu est garni d'arbres : il n'y a cependant ni palmiers ni cocos. Jacques le Maire & Guillaume Schouten, la découvrirent en 1616, & lui donnerent le nom de Waterlandt, qui veut dire, eau-douce, parce qu'ils y en trouverent un peu. Ils y firent cuire plein une grande chaudiere de cresson, qui servit beaucoup à rafraîchir les malades. Ils n'y virent aucun habitant.

A vingt lieues de-là ils trouverent une autre Isle, où ils envoyerent la chaloupe chercher de l'eau : ceux qui étoient dedans la laisserent sur le grapin, & se tirerent mutuellement, avec des cordes, au travers de la mer. Ils passerent assez avant dans un bois ; mais ils n'avoient point porté d'armes : ayant apperçu un Sauvage qui portoit un arc, ils se rembarquerent prompte-

ment & retournerent à bord. Lorſqu'ils furent un peu éloignés du rivage, ils y virent venir cinq ou ſix Sauvages, qui, les voyant éloignés, rentrerent dans le bois.

Les Hollandois diſent, qu'il y avoit dans cette Iſle quantité d'arbres ſauvages, fort verds, & qu'elle eſt inondée par la mer en pluſieurs endroits.

Les matelots, qui y avoient paſſé, étoient tout couverts de mouches, qui les ſuivirent juſqu'au navire. Leurs viſage & leurs mains en étoient garnis, au point, que l'on avoit de la peine à les reconnoître : la chaloupe & les rames en étoient toutes noires. Celles qui ſuivirent les matelots à bord, voloient par eſſeins ſur leur viſage & ſur leur corps, & les tourmenterent d'une maniere extraordinaire: on ne ſavoit comment faire pour s'en délivrer. A peine ceux auxquels elles s'attachoient, pouvoient boire & manger : tout ce qui parroiſſoit à l'air en étoit auſſi - tôt rempli. Envain on ſe frottoit le viſage & les mains, on ſe frappoit dans les endroits où elles étoient ; tout cela n'y faiſoit rien. Ce tourment dura deux ou trois jours, au bout deſquels il vint

un tems frais, qui contribua beaucoup à chasser ces insectes. Les Hollandois donnerent à cette Isle le nom d'*Isle des Mouches*.

Vers le quinziéme degré, quinze minutes, les Hollandois découvrirent une Isle assez grande, mais basse, qui gît par quinze degrés, quinze minutes de latitude méridionale. Son rivage est de sable blanc. Les Hollandois, étant à quelque distance de cette Isle, virent venir à eux un canot, dans lequel étoient quatre Indiens, tout nuds, & qui avoient le corps teint en rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils se tinrent assez loin du vaisseau, criant, & faisant des signes, pour inviter les Hollandois à descendre à terre: mais on n'entendoit point ce qu'ils disoient, & de leur côté ils n'entendoient pas ce qu'on leur disoit, quoi qu'on leur parlât Espagnol, Malais, Javanois, & Flamand. Un autre canot parut bientôt, & ceux qui étoient dedans refuserent pareillement d'entrer dans le vaisseau. On se parla de part & d'autre, sans pouvoir encore s'entendre. Le canot tourna; mais les Indiens le re-

Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

tournerent avec une promptitude & une agilité surprenante, & se remirent dedans. Ils ne cessoient de faire des signes, pour inviter à descendre à terre, & on leur en faisoit pour les inviter à venir à bord.

Cette Isle est plus large que longue : il y a beaucoup d'arbres, qui paroissent être des palmiers & des cocotiers. Les Hollandois y virent, pendant la nuit, des feux, allumés en différents endroits. Le lendemain ils apperçurent, proche de la côte, plusieurs hommes nuds, qui crioient, de maniere à faire croire qu'ils désiroient qu'on allât à eux. Un canot, qui contenoit trois Indiens, s'approcha du vaisseau ; ils ne voulurent point aborder ; mais ils nagerent vers la chaloupe, & s'en approcherent assez près. Les matelots leur firent amitié, leur donnerent des couteaux, des verroteries : il fut impossible d'entendre ce qu'ils disoient. Ils quitterent la chaloupe, s'approcherent du vaisseau. On leur jetta une petite corde, qu'ils saisirent ; mais ils ne voulurent point passer à bord : il y en eut cependant un qui monta dans la galerie, où il tira les clous des petites fenêtres,

qui étoient aux cabannes du commis & du maître, & les cacha dans ses cheveux, qui étoient fort longs : bientôt sa hardiesse fut imitée par d'autres.

On remarqua, que ces Insulaires préféroient le fer à tout ce qu'on pouvoit leur donner. Ils tiroient, de toutes leurs forces, les chevilles du vaisseau, & faisoient de grands efforts pour les arracher. Ils consentirent qu'un deux restât à bord, pourvu qu'un des matelots entrât dans leur canot, pour aller à terre ; mais on ne voulut pas y consentir. C'étoient de grands & forts hommes, qui étoient tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles : leur corps étoit peint, du haut en bas, de diverses couleurs, représentant des serpens, des dragons, & d'autres choses monstrueuses. Le fond de la couleur étoit un bleu, tel que cause la poudre à canon, lorsqu'en brûlant elle a touché quelque partie du corps. On leur versa du vin dans leur canot ; mais ils ne voulurent pas rendre la coupe.

On envoya une seconde fois la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit armés de fusils, & six

armés de ſabres. Lorſqu'ils approcherent de terre, ils virent ſortir d'un bois trente hommes, armés de maſſues, & qui voulurent leur arracher leurs armes, & attirer la chaloupe ſur le ſec: ils en tirerent deux hommes, dans le deſſein de les amener dans le bois ; mais les mouſquetaires lâcherent trois coups de fuſil dans la troupe, en tuerent & en bleſſerent quelques - uns.

Outre les maſſues, ces Sauvages avoient pour armes de grands bâtons, brûlés au feu ; une autre eſpéce de bâton, au bout duquel il y avoit comme des épines, les Hollandois le prirent pour des épées d'Emperadors. Ils avoient encore des frondes pour lancer des pierres : ils voulurent en lancer ; mais ils n'attrapperent perſonne. On ne leur apperçut ni arcs ni fléches : on vit des femmes, qui prirent les hommes à la gorge, en pouſſant de grands cris: on crut qu'elles vouloient les faire retirer.

On nomma cette Iſle, l'*Iſle ſans fonds*, parce qu'on n'y en trouva point. Il y avoit ſur le bord de la mer une liſiere de palmiers, couverte d'eau.

Les femmes étoient couvertes d'une

eſpéce de voile, qui leur deſcendoit des reins aux talons. Elles paroiſſoient prendre plaiſir à voir les Hollandois, & trouverent mauvais que les hommes en uſaſſent mal avec eux. Il y avoit quelques hommes qui regardoient cependant les Hollandois d'un air careſſant : ils tomboient dans l'admiration, en conſidérant la maſſe énorme du vaiſſeau, & avoient l'air de ſe dire mille choſes à ce ſujet. A la vue d'un morceau de fer, ils reſtoient comme en extaſe, ouvroient la bouche, écartoient les mains : leur avidité pour ce métal s'annonçoit dans tous leurs geſtes. Ceux qui ſaiſirent une partie des Hollandois, qui étoient dans la chaloupe, fouillerent avec empreſſement dans leurs poches, pour voir s'il n'y avoit point de fer.

ARTICLE VIII.

Iſles des Chiens, & Pernicieuſes.

L'ISLE des Chiens eſt ſituée vers le quinziéme degré de latitude méridionale, & le deux cents trente-huitiéme de longitude. Elle eſt baſſe & de peu d'étendue : on y vit beaucoup de

poiſſon, des ſerpens de mer, des mouettes, des chiens, ſemblables à ceux d'Eſpagne; mais ils n'aboyent point. Les Hollandois y trouverent du creſſon, âcre & fort piquant, qui fut d'un grand ſoulagement pour ceux qui étoient attaqués du ſcorbut; mais il n'y a point d'eau douce. La haute-mer inonde cette Iſle au milieu. Il y a d'un côté une bordure d'arbres, alignés, comme au long d'une digue; ce qui forme un aſſez bel aſpect. Cette Iſle peut avoir trois lieues de circuit: il ne paroît pas qu'elle ſoit habitée.

Aux environs de cette Iſle, on en trouve quatre autres, que le Maire & Schouten nommerent, *Iſles Pernicieuſes*, parce qu'ils y perdirent un de leurs vaiſſeaux. Rogeyin, qui y étoit en 1722, avec une flotte Hollandoiſe, dit, que ces Iſles étoient toutes garnies de beaux arbres, principalement de cocotiers, tapiſſées d'une verdure charmante & d'herbes ſalutaires. Les Hollandois y trouverent beaucoup de moules, de nacres de mere-perles, & d'huîtres perliéres. On pourroit y établir une Pêcherie de perles, très-avantageuſe.

Ces Iſles ſont fort baſſes, & inondées

en plusieurs endroits : les Habitans navigent avec de bons canots, & d'autres navires, pourvus de cables & de voiles. Il y avoit, dans quelques endroits, dit le même voyageur, des cordes, dont le fil ressembloit au chanvre. Les Habitans avoient le corps peint de diverses couleurs, les cheveux fort longs, tirant un peu sur le roux : ils avoient des piques de la longueur de dix-huit ou vingt pieds. Ils sont tous fort grands, ont la physionomie dure & sévère. Ils marchoient par troupes de cent ou cent cinquante, & faisoient signe aux Hollandois d'aller à eux, sans doute, dans l'intention de les attirer dans quelqu'embuscade.

ARTICLE IX.

Isles Labyrinthe.

CES Isles sont situées vers le seiziéme degré de latitude méridionale, & entre le deux cents vingtiéme & le deux cents trentiéme de longitude. Rogevin dit, qu'elles sont au nombre de six, toutes fort agréables & fort riantes : prises ensemble, elles peuvent avoir une étendue de trente lieues. Elles sont

situées à vingt-cinq lieues, à l'Ouest, des Isles Pernicieuses. Les Hollandois leur donnerent le nom d'*Isles Labyrinthe*, parce que, pour en sortir, ils furent obligés de faire une infinité de détours. Navigeant toujours à l'Ouest, ils se trouverent, au bout de quelques jours, à la vue d'une Isle, qui paroissoit belle & élevée : comme ils n'y trouverent aucun fond d'ancrage, ils n'oserent en approcher de trop près ; ce qui les engagea à mettre deux chaloupes à la mer, avec chacune vingt-cinq hommes, pour aller à terre.

Si-tôt que les habitans s'apperçurent de leur dessein, ils se rendirent en foule sur le rivage, pour s'opposer à la descente. Ils avoient de longues piques, qu'ils remuoient sans cesse : les chaloupes ne pouvant assez approcher de l'Isle, à cause des rochers, les Hollandois se jetterent à l'eau, chacun portant ses armes, avec du plomb, de la poudre, & quelques bagatelles sur la tête. Quelques-uns resterent dans les chaloupes, pour faire un feu continuel sur les habitans, afin de nettoyer le rivage & faciliter la descente. Cet expédient réussit si bien, qu'on toucha

à terre, ſans trouver de réſiſtance de la part des Inſulaires, qui s'étoient tous retirés, effrayés du feu de la mouſqueterie. Auſſi-tôt que les Hollandois furent à portée de les voir, & d'être vus d'eux, ils leur montrerent de petits miroirs, du corail, &c. Les Inſulaires approcherent alors d'eux, ſans héſiter, & ſans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces préſens, ils conduiſirent les Hollandois voir l'intérieur du pays, où ceux-ci trouverent une ſi grande quantité d'herbes, propres à ſoulager leurs malades, qu'ils eurent dequoi en remplir douze ſacs. Les habitans leur aidoient eux-mêmes à en cueillir, & leur apportoient des poules dans des pots de terre.

Rogevin dit, qu'il y vit quantité de jaſmin, & différentes ſortes de racines, dont les Hollandois mangerent avec plaiſir. Il y en avoit pluſieurs qui reſſembloient, par la figure, la couleur & le goût, aux bétraves d'Europe. Il y trouva une ſorte de pomme-de-terre, qui avoit le même goût qu'une pâte, que les Allemands font avec de la farine & de l'eau, & qu'ils nom-

ment *Klose*. Il y avoit une prodigieuse abondance de cannes de sucre : les habitans en apportoient une si grande quantité aux Hollandois, qu'ils étoient obligés de les renvoyer. Les cocos, les pisans, ou figues d'indes, les grenades, & plusieurs fruits inconnus à l'Europe, y sont fort communs.

Le lendemain les Hollandois retournerent dans l'Isle, en plus grand nombre que le jour précédent, pour y cueillir des herbes, & pour y faire quelque découverte avantageuse. Ils donnerent au Chef de l'Isle des miroirs, du corail, & d'autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une espéce d'indifférence : il donna cependant en échange des noix de cocos, accommodées de différentes manieres : une partie servoit à boire, l'autre à manger.

Il avoit, pour marque de distinction, des morceaux de nacre de perle, attachés autour de son col & de ses bras.

Les femmes furent étonnées de voir des hommes avoir le teint blanc : elles regardoient les Hollandois avec éton-

nement, leur faifoient beaucoup de careffes, & recevoient toutes celles qu'ils vouloient leur faire.

Les Hollandois, croyant que les hommes & les femmes agiffoient de bonne-foi avec eux, fe répandirent dans les différentes parties de l'Isle: les Infulaires les précédoient avec un air de fatisfaction, qui annonçoit la paix; mais lorfque les Hollandois furent montés fur des rochers, qui bordoient une plaine, ils virent plufieurs milliers d'Infulaires qui fortoient des creux des montagnes: alors les Hollandois, qui avoient eu la précaution de porter leurs armes, fe mirent fur la défenfive. Le Chef des Indiens fit figne, avec fon bâton, aux Hollandois, de ne pas avancer; mais ils braverent fes menaces & continuerent leur route. Une grêle de pierres fondit bien-tôt fur eux; mais aucun ne fut bleffé: ils firent feu fur les Infulaires, & leur tuerent beaucoup de monde: leur Chef fut même tué dès la premiere décharge; cependant les Infulaires ne prirent pas la fuite; ils continuerent, même avec plus de fureur, à jetter des pierres,

Presque tous les Hollandois furent blessés, & mis hors d'état de se défendre : pour se mettre à couvert des pierres, ils se retirerent derriere un rocher, d'où ils tirerent sur les Insulaires, avec tant de succès, qu'ils en tuerent un grand nombre. L'opiniâtreté de ces Sauvages étoit cependant si grande, qu'ils avançoient au lieu de reculer, & lançoient continuellement des pierres. Les Hollandois furent à la fin obligés de prendre la fuite, en laissant plusieurs morts sur la place. Cette action meurtriere fit tant d'impression sur eux, qu'aucun ne vouloit se hasarder à entrer dans les Isles, qu'on découvroit par la suite.

Le terroir de celle-ci est fertile en tout genre : les Hollandois crurent y trouver des indices qui leur annonçoient qu'il y avoit des métaux & d'autres choses précieuses.

Les habitans sont forts, robustes, bien faits, & très-adroits. Leurs cheveux étoient noirs, longs & luisans, parce qu'ils les frottent d'huile de cocos : ils avoient tous le corps peint : les hommes se couvrent le milieu du

corps d'un rets, qui leur passe entre les cuisses; les femmes ont le corps tout couvert d'une étoffe, qui est aussi fine & aussi douce au toucher, que de la soie. Elles ont pour ornement des morceaux de nacre aux bras & autour du corps. Les Hollandois donnerent à cette Isle le nom d'*Isle de Récréation*, à cause des herbes salutaires qu'ils y trouverent pour leurs malades.

ARTICLE X.

Isles Bauman.

LES Hollandois, en suivant leur route, découvrirent trois Isles, sous le douzieme degré de latitude. Elles leur parurent fort agréables à la vue. En y approchant, ils les trouverent garnies de beaux arbres fruitiers, d'herbes de toute espece, de légumes, & de plantes. Les habitans venoient au devant des vaisseaux, & offroient aux Hollandois toutes sortes de poissons, des noix de cocos, des pisans, & d'autres fruits excellens. On leur donnoit en échange des quincailleries de peu de valeur. Les Hollandois

jugerent que ces Isles étoient fort peuplées, par la quantité innombrable d'hommes & de femmes qu'ils virent sur le rivage. Les hommes étoient armés d'arcs & de fléches: il y avoit parmi eux un homme qui avoit la figure assez distinguée: les honneurs que les Insulaires lui rendoient, sembloient annoncer que c'étoit le Chef de ces Isles. Il se mit dans un canot avec une jeune & belle femme, qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres canots les entourerent avec empressement, & leur servirent de gardes.

Tous les habitans de ces Isles sont blancs, & ne different des Européens, qu'en ce qu'ils ont la peau brûlée par l'ardeur du soleil. Ils ont l'air doux & humain, sont assez vifs, & en général fort gais. Enfin les Hollandois disent qu'ils ne leur trouverent rien de barbare. Ils n'avoient point le corps peint, comme la plupart des habitans des Isles de la Mer Pacifique: ils étoient vêtus, depuis la tête jusqu'aux piés, de franges, & d'une espéce d'étoffe de soie, artistement tissue. Pour couvrir leur tête, ils ont une espéce de chapeau, fait de

la même étoffe, & fort large, afin qu'il les garantiſſe de l'ardeur du ſoleil. Ils portent des colliers de fleurs odoriférentes.

Ces Iſles préſentent de toutes parts des objets fort riants; elles ſont entrecoupées de montagnes & de vallées très-agréables; quelques-unes ont dix, quatorze, & juſqu'à vingt milles de circuit. Les Hollandois les appellerent *Iſles Bauman*, du nom que portoit le Capitaine du vaiſſeau le *Tienhoven*, qui les avoit apperçues le premier.

Les Hollandois crurent que chaque famille ſe gouvernoit ſéparément: les contrées étoient ſéparées les unes des autres. Ils aſſurent que cette Nation eſt la plus civiliſée de toutes celles qui ſe trouvent dans la Mer Pacifique. Elle les reçut avec beaucoup d'accueil, & montra beaucoup de chagrin lorſqu'ils partirent.

Toutes les côtes de ces Iſles ſont un fort bon ancrage; on y mouille ſur quinze, même vingt braſſes d'eau.



ARTICLE XI.

Isles de Hoorn.

DANS le voyage que le Maire & Schouten firent, en 1616, pour découvrir la Terre Australe, ils rencontrerent plusieurs Isles. Elles sont à quatorze degrés, cinquante-six minutes de latitude septentrionale : les Hollandois leur donnerent le nom de *Hoorn*, de celui de la ville où le vaisseau avoit été équippé, & qui étoit la patrie de la plupart des gens de l'équipage.

Lorsque les Hollandois furent à une lieue de ces Isles, leur vaisseau fut, dans un instant, environné de vingt canots, & plusieurs Insulaires monterent à bord : ils marquoient un air de franchise & de douceur ; mais un d'eux, ayant une zagaie, fort aigue à la pointe, menaça un des Matelots de l'en frapper ; d'ailleurs, ils se mirent à crier de toutes leurs forces, & ses cris furent pris par les Hollandois, pour un signal d'attaquer

le navire. Ils tirerent deux coups de petits canons ſur les canots, & quelques coups de mouſquet ſur ceux qui étoient à bord; bleſſerent deux Inſulaires, & firent fuir les autres: un d'eux jetta à la mer une chemiſe, qu'il avoit volée dans la galerie.

Le vaiſſeau approcha de terre, parce qu'on ne trouvoit point de fond: on mit la chaloupe à la mer, avec huit hommes, armés de fuſils, pour ſonder. Lorſque ceux qui étoient dedans voulurent retourner à bord, ſix ou ſept canots l'environnerent: les Inſulaires voulurent y entrer, & arracher les armes aux Matelots. Ceux-ci tirerent ſur eux, en tuerent ſix, & en bleſſerent beaucoup. La chaloupe ayant abordé un canot, n'y trouva qu'un corps mort, dont la moitié du corps étoit dehors, & l'autre moitié dedans. Les Matelots le jetterent à la mer, & amenerent le canot à bord. On y trouva une maſſue & un bâton de la longueur d'une demi-pique. Le navire courut toute la nuit près de la côte, pour trouver un fond: le Capitaine y alla lui-même, & trouva un aſſez

bon mouillage, dans une Baye, proche une riviere : la mer y étoit unie, & la riviere, qui sortoit de la montagne, venoit s'y dégorger ; de maniere que le navire se trouva, par le travers de son embouchure, & que le canon mettoit, ceux qui alloient faire de l'eau, à l'abri des insultes des Sauvages.

Plusieurs canots allerent à bord : les Insulaires présenterent aux Hollandois des noix de cocos & des racines d'*Ubas*, avec un cochon en vie, & deux rôtis. On leur donna en échange des clous, de petits couteaux, de la verroterie. Ils étoient aussi larrons que ceux que l'on avoit vus dans les autres Isles, & n'étoient pas moins adroits à plonger & à nager. Leurs maisons étoient bâties près du rivage, construites de pieux, entre lesquels étoient des feuilles d'arbres entassées, & couvertes des mêmes feuilles, rondes, & se terminant presqu'en pointe par le haut, pour faciliter l'égout des eaux. Elles avoient près de vingt-cinq piés de tour, & dix à douze de hauteur. Pour porte il y avoit un trou, par lequel on

passoit, en se mettant à quatre piés; le ventre presque contre terre. On y trouva pour meubles quelques herbes séches, qui servent de lit; un ou deux hameçons, & une massue. Le Roi n'est pas mieux meublé. Le lendemain les canots revinrent à bord, & les Insulaires, qui étoient dedans, présenterent aux Hollandois des cocos. Il y avoit sur le rivage une multitude d'hommes armés, qui sembloient tenir un conseil pour attaquer les Hollandois, ou pour se défendre. Près de l'endroit où ils étoient, il y avoit plus de cinquante canots, remplis de pierres & de zagaies. Les Matelots leur firent toutes les caresses possibles pour les appaiser; mais ils ne purent jamais les engager à passer à bord. Ils firent cependant connoître, par signes, qu'ils y passeroient, si l'on envoyoit des ôtages à terre: on envoya trois Officiers en ôtage, parmi lesquels étoit Aris Claessen. Six Insulaires demeurerent dans le vaisseau: on leur fit faire bonne chere, & on les chargea de présens. Les Insulaires en usoient avec la même générosité à l'égard des ôtages qu'ils

avoient. Ils leur donnoient des noix de cocos, des racines d'ubas, & de l'eau.

Le Roi vint lui-même leur rendre visite. Il tint, près d'une demi-heure, ses deux mains l'une contre l'autre, & son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre, & demeurant dans cette postute, jusqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence. Un autre Insulaire, qui étoit assis auprès du Roi, pleuroit comme un enfant, & disoit beaucoup de choses à Aris, qui ne l'entendoit pas. Il leva ensuite ses piés, sur lesquels ils étoit assis, se les passa sur le col, s'humiliant & se roulant comme un ver de terre.

Ils reçurent avec satisfaction les présens qu'on leur fit. Le Roi marqua beaucoup d'envie d'avoir une chemise blanche, qu'Aris portoit sur son corps : pour le contenter Aris en envoya chercher une. Le Roi, en reconnoissance, donna aux ôtages quatre petits pourceaux. Les ôtages traiterent avec le Roi, pour obtenir la permission de faire de l'eau. On convint qu'on y enverroit deux chaloupes, dont l'une seroit armée, pour

la défense de ceux qui iroient à l'aiguade, en cas de besoin.

A peine y furent-ells arrivées, qu'il s'y rendit un si grand nombre d'Indiens, que les Matelots en étoient embarrassés & avoient peine à travailler. Les Hollandois firent cinq voyages pendant la journée, & tout se passa dans la plus grande tranquillité. Lors qu'un Sauvage vouloit aller à bord de la chaloupe, le Roi alloit le chasser; on y envoyoit un de ses domestiques : ils lui obéissoient tous avec respect. Une multitude de canots se rangea autour du navire, les uns pour y apporter des rafraîchissements, & les autres n'y venoient que par curiosité. Un Indien monta dans le vaisseau par l'arriere, entra dans la chambre, prit un sabre qu'il y trouva, & se jetta à la nage pour se sauver. On fit avancer un canot après lui; n'ayant pu le joindre, on alla s'en plaindre à un de ceux qui avoient plus de crédit auprès du Roi. Sans en parler au Monarque, il donna ordre à un autre Indien de faire rendre le sabre. Dans le moment on alla chercher celui qu'il l'avoit pris,

& on le força de venir le mettre aux piés de ceux à qui il appartenoit ; on lui donna ensuite plusieurs coups de bâton, pour le punir de son vol. Les Indiens faisoient connoître, en lui passant le doigt sous la gorge, que si le Roi étoit informé de son larcin, il lui feroit couper la tête. Depuis ce tems, rien ne fut volé, ni dans le vaisseau, ni à terre. Ils craignoient tellement le Roi, qui les traitoit avec sévérité, qu'ils n'osoient pas même détourner un poisson de leur pêche.

Les armes à feu leur causoient une frayeur extrême. Une décharge de mousquets les faisoit trembler & fuir de toutes leurs forces : ils furent bien plus épouvantés, lorsqu'on leur fit entendre que les grosses piéces tiroient aussi : le Roi fit connoître qu'il désiroit qu'on les lui fit entendre ; on le satisfit : mais tous ces Insulaires furent saisis d'un si grand effroi, que, malgré toutes les assurances qu'on leur avoit données, ils s'enfuirent dans les bois. Ils revinrent cependant quelque tems après ; mais on eut beaucoup de peine à les rassurer. On renvoya à terre

les Indiens qui étoient en ôtage dans le vaiſſeau, & les Hollandois, qui étoient reſtés auprès du Roi, retournerent à bord, fort ſatisfaits de ce qui s'étoit paſſé.

Le lendemain on renvoya trois hommes dans l'Iſle pour avoir des cochons; mais ils ne purent en obtenir: le Roi leur fit cependant beaucoup d'amitié.

Le même jour les principaux de l'Iſle allerent avec leurs femmes pour viſiter le vaiſſeau. Les hommes étoient forts & robuſtes; ils avoient des feuilles vertes de cocos, pendues autour du col, & attachées enſemble par derriere, ce qui étoit une marque de nobleſſe & de grandeur. Ils tenoient dans les mains des branches vertes, où voltigeoit une banderolle blanche, pour ſigne de paix: ils firent les révérences en uſage parmi eux, & témoignerent qu'ils vouloient voir la chambre du Capitaine: on les y conduiſit, & on leur montra une dent d'Eléphant, une montre, une ſonnette, un miroir, & des piſtolets. On leur fit préſent de bagatelles, & d'une cuiller d'étain, pour porter au Roi,

qui,

qui, par reconnoissance, envoya au vaisseau deux cochons, & un oiseau presque semblable à un pigeon, & dont ces Insulaires font grand cas.

Vers le soir les Hollandois pêcherent à la seine, & prirent, entr'autres, deux Rayes extraordinaires, fort épaisses, & qui avoient la tête fort grosse, la peau tachetée, comme un épervier, des yeux blancs, deux aîles, ou grandes nageoires, une queue étroite & fort longue, & deux petites sonnettes aux deux côtés: elles ressembloient fort aux chauve-souris, excepté par la queue.

Le vingt-six Mai, le Maire, Aris, & plusieurs Commis, retournerent dans l'Isle au bruit des trompettes & des tambours, portant un miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, proche le rivage, un homme qui étoit tout courbé sur des pierres, les mains jointes ensemble, le visage prosterné contre terre, comme s'il eût voulu prier à la maniere des Turcs. C'étoit le Roi qui leur faisoit sa révérence: ils le releverent & l'accompagnerent dans sa maison, pour se mettre à l'abri de la pluie,

qui tomboit alors en abondance. Elle étoit remplie d'Insulaires, qui étendirent devant les Hollandois de petites nattes pour s'asseoir. Le Roi s'assit auprès d'eux.

Les trompettes recommencerent à sonner ; alors tous les Insulaires marquerent sur leurs visages autant de frayeur que d'étonnement. Ils se mirent tous à crier : *awo awo*. Pendant ce tems le Viceroi, ou Sous-Roi, entra, le visage tourné vers les Hollandois, & marchant de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il passa promptement derriere, prononçant quelques paroles avec rapidité, & d'un ton d'autorité ; il fit ensuite un grand saut en l'air, & se laissa tomber tout d'un coup sur son derriere, les jambes croisées sous lui. Comme il fit cette manœuvre sur des pierres, les Hollandois furent étonnés de ce qu'il ne s'étoit pas cassé les jambes ; mais ces Insulaires sont plus robustes & plus agiles qu'on ne peut se l'imaginer. Le Viceroi fit ensuite une harangue avec beaucoup de gravité. Lorsqu'elle fut finie, on commença à manger d'une sorte de fruit, qu'un esclave ou domestique

distribua à tout le monde. C'étoit une espece de limon, à peu près semblable, pour la figure & le goût, aux limons d'eau. Le breuvage étoit composé avec des racines d'athona bouillies.

Pour marque d'honneur on étendit des nattes par-tout où les Hollandois devoient marcher. Le Roi & le Viceroi leur firent présent de leurs couronnes, qui étoient composées de plumes de différentes couleurs, & les mirent sur la tête de le Maire & d'Aris. Le Maire leur fit des présens de peu de valeur ; mais qui devinrent très-précieux pour eux. Entre autres choses, il leur donna un petit miroir rond, en forme de globe, leur fit entendre que c'étoit la figure du soleil & de la lune qui étoient ronds & luisans, & qu'on voyoit dans ce miroir toutes les choses qui lui étoient opposées : les Insulaires en marquerent beaucoup de surprise, & firent entendre qu'ils le suspendroient à la pointe de leur maison ; ce qu'ils firent aussi-tôt.

Il y a dans cette Isle beaucoup de perroquets, & une sorte de pigeons, dont ils font beaucoup de cas. Chacun

des Conseillers du Roi en avoit un perché auprès de lui sur un bâton. Ils sont blancs jusqu'aux aîles, le reste du dos est noir; mais le ventre est d'un beau rouge.

Les Hollandois firent encore beaucoup d'eau, obtinrent des Insulaires des noix de cocos avec des racines d'ubas. Ils ne voulurent pas donner des cochons, disant qu'ils n'en avoient pas trop pour eux; que ces trois alimens faisoient toute leur nourriture, avec quelques bananes. Ils firent entendre aux Hollandois, en se serrant le ventre, qu'ils n'avoient pas de quoi se rassasier eux-mêmes, & que nous leur ferions grand plaisir de leur donner des vivres.

Le Capitaine Schouten alla à terre à son tour, avec les trompettes, que le Roi prenoit beaucoup de plaisir à entendre sonner. Les Insulaires pousserent des éclats de rire, en voyant les matelots danser au son des instruments. Deux Officiers s'escrimerent l'un contre l'autre, l'épée à la main, ce qui réjouit beaucoup les Insulaires. On voulut donner du pain & du vin au Roi & à ses Conseillers; mais

ils n'en firent pas grand cas : ils aimoient mieux le poiſſon cru.

Le Roi de l'autre Iſle vint rendre viſite à celui de celle où étoïent les Hollandois : ils ſe firent beaucoup de révérences, de geſticulations, & ſe régalerent de racines. Après le repas il y eut un fort démêlé entre eux, & ils firent, de part & d'autre, beaucoup de bruit. Le Roi de l'Iſle voiſine vouloit que l'autre retint ce qu'il avoit de Hollandois entre ſes mains, & qu'on tâchât de s'emparer de leur navire : l'autre n'y vouloit pas conſentir, craignant que des hommes auſſi redoutables ne lui fiſſent beaucoup de mal.

Le Viceroi, qui étoit fils du Roi, paſſa à bord, viſita le dedans du vaiſſeau, & fut auſſi ſurpris en voyant l'intérieur, qu'il l'avoit été en voyant l'extérieur. Vers le ſoir les Hollandois allerent pêcher avec la ſeine, prirent beaucoup de beaux & bons poiſſons, en firent préſent d'une partie au Roi. Il en mangea ſur le champ quelques-uns tout crus : têtes, entrailles, queue, ſans en rien jetter. On ne peut s'imaginer juſqu'où va l'appétit de ces

Insulaires, & avec quelle vivacité ils mangent le poisson cru. Lorsque la lune fut levée, les matelots allerent danser sur le bord de la mer, avec les Insulaires, qui y prirent beaucoup de plaisir : c'étoit une grande satisfaction pour les matelots de se trouver dans un pays, & parmi des hommes, sans aucun motif de crainte.

Le vingt-neuf, le Commis, le Sous-Commis, & un des Pilotes, retournerent dans l'Isle pour la visiter avec plus d'attention. Ils monterent sur une montagne assez élevée, pour découvrir tout l'intérieur du pays.

Pendant qu'ils y montoient le Roi les joignit, pour les conduire. Lorsqu'ils y furent montés, ils ne virent que des lieux sauvages & des vallées stériles, par l'inondation des eaux de pluie qui les submergent souvent. Ils trouverent une terre rouge, qui sert aux femmes du pays pour se colorer les cheveux & la tête.

Le Roi s'étant apperçu que les Hollandois étoient fatigués, il leur fit signe de retourner à leur vaisseau, & les y conduisit par un chemin plus court & plus facile, où ils trou-

verent pour rafraîchissement des noix de cocos. Il les engagea même à s'asseoir sous les arbres : son frere attacha une petite corde à ses piés, monta jusqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits, avec une agilité surprenante, y cueillit dix noix, qu'il apporta au bas, où il les ouvrit par le moyen d'un petit bois, en les prenant dans un certain sens, & il le fit avec tant de facilité & de promptitude, que les Hollandois en furent étonnés.

Le Roi fit entendre qu'il avoit souvent la guerre à soutenir contre celui de l'autre Isle : il montra des cavernes dans la montagne, & des bois ou des haliers le long des chemins, où ils se mettoient en embuscade pour se surprendre les uns les autres. Ils paroissoient désirer que le vaisseau allât à cette autre Isle, & que les Hollandois déclarassent la guerre à ceux qui l'habitoient; mais, comme il n'y avoit pas d'apparence que ceux-ci pussent tirer aucun avantage de cette entreprise, ils resterent tranquilles.

Sur le midi les Hollandois retour-

nerent à bord, emmenerent avec eux le jeune Roi & son frere : on leur donna à dîner, & pendant qu'ils mangeoient, on leur fit entendre que l'on partiroit dans deux jours. Le jeune Roi en conçut tant de joie, qu'il ne put s'empêcher de la faire éclater : il sortit de table, courut dans la galerie, & cria vers le rivage, dans sa langue, que dans deux jours le vaisseau partiroit. Cette joie fit connoître, que les Insulaires craignoient que les Hollandois n'envahissent leur pays : cette crainte cependant ne les empêchoit pas d'en user amicalement avec les étrangers. Le Roi promit de faire un présent à l'équipage, si l'on vouloit partir dans deux jours.

A peine le repas étoit-il fini, que l'on vit le grand Roi, ou le pere du jeune Roi, arriver à bord. Il étoit âgé d'environ soixante ans, avoit la figure beaucoup plus agréable que tous les autres : il étoit accompagné de seize personnes, qui formoient son conseil. On le reçut avec toutes les marques de civilité possibles. En entrant dans le vaisseau il se prof-

terna la face contre terre, fit sa priere, passa dans l'intérieur, où il fit encore sa priere : tout ce qu'il voyoit sembloit lui causer de la surprise & de l'admiration, & les Hollandois n'étoient pas moins surpris de ses gestes & de ses attitudes. Ses Conseillers vouloient leur baiser les piés, mais ils leur tendoient la main & les relevoient.

Les Insulaires se mirent les mains sur la tête & sur la gorge, pour marquer qu'ils étoient sujets. Le Roi visita toutes les parties du navire, les hauts, les bas, l'arriere, l'avant, & montroit la plus grande surprise à chaque chose qu'il voyoit. Ce qui lui paroissoit le plus digne d'admiration étoit le gros canon, dont on lui avoit fait entendre le bruit deux jours auparavant. Lorsqu'il eut tout visité il marqua qu'il avoit envie de s'en retourner, & fit beaucoup de civilités à son départ. Plusieurs Commis le reconduisirent jusqu'à l'entrée de sa demeure, où il se tenoit ordinairement assis : ils allerent ensuite se promener avec le jeune Roi, jusqu'au soir qu'ils se rembarquerent.

Aris, qui nous a donné la description de ce voyage, alla pêcher au clair de la lune, & porta une partie de sa pêche au Roi. Il trouva auprès de lui une troupe de jeunes filles nues qui dansoient au son d'un bois creux, sur lequel une d'entre elles frappoit avec une sorte de mesure. Ces Sauvages parurent assez civilisés aux Hollandois, qui étoient étonnés de tout ce qu'ils leur voyoient faire.

Le trente du même mois de Mai le Roi envoya à l'équipage un présent de deux petits cochons, plusieurs noix de cocos, & d'autres fruits, espérant que le vaisseau alloit partir. Le même jour le Roi de l'autre Isle lui rendit une seconde visite, amena avec lui trois cents hommes, qui avoient tous autour du corps certaines herbes vertes, dont ces Insulaires se servent pour faire leur breuvage. Du plus loin qu'il apperçut celui qu'il alloit voir, il lui fit beaucoup d'inclinations, se mit la face contre terre, priant d'une voix fort haute; mais il paroissoit prier avec beaucoup de ferveur.

Le Roi, qu'il venoit visiter, alla au devant de lui, fit, en l'abordant, les mêmes gestes & les mêmes postures. Ils se releverent enfin, & allerent ensemble dans le *Bélai*, ou la maison du Roi visité : il s'assembla plus de neuf cents hommes autour d'eux. Lorsqu'ils furent assis ils recommencerent leurs prieres, joignant les mains & baissant la tête jusqu'à terre.

Aris alla le matin à terre, & voyant tous ces préparatifs, il fit avertir le Maire, de venir voir lui-même cette fête. Le Maire s'y rendit avec un autre Officier, & mena avec lui quatre trompettes & un tambour, que les Rois entendirent avec un singulier plaisir. On vit arriver quantité de paysans de la petite Isle, qui apporterent beaucoup d'herbes vertes, qu'ils nommoient *cava* : ils commencerent à la mâcher. Lorsqu'ils l'eurent mâchée, ils la tirerent de leur bouche, la mirent dans un grand vaisseau de bois, jetterent de l'eau dessus, la mêlerent avec les herbes, en présenterent à boire aux Rois & à leurs Officiers : on en offrit aux Hollandois ; mais la

maniere dont ce breuvage avoit été préparé, les dégoûtoit : ils n'en voulurent pas boire. On servit aux Rois quantité de racines d'ubas rôties, & seize cochons, auxquels on avoit tiré les entrailles, & qui étoient encore tout sanglants. On les avoit flambés pour en ôter la soie, & on leur avoit mis des pierres ardentes dans le corps : c'étoit leur unique maniere de rôtir leurs viandes.

Dans ce festin, ils servirent d'abord les racines de cava, qu'ils mirent en monceaux, par rangs, dansant & chantant devant les Rois. Le Roi étranger s'assit ensuite ; ses femmes & les gens de sa suite s'assirent en cercle derriere lui : on mit des mets au milieu d'eux, & chacun en prit. Après ce service, on apporta de grandes civieres de vingt à trente piés de long, chargées d'ubas & d'autres racines crues & rôties, qu'on distribua de la même maniere : parurent ensuite les cochons rôtis & remplis d'herbes ; les foies y étoient attachés avec de petites chevilles : on les mangea avec autant d'appétit, même d'avidité, que s'ils avoient été bien rôtis ou bouillis.

Tout ce qu'on servoit aux Rois étoit porté sur la tête, par respect, & l'on se mettoit à genoux pour le leur présenter. Des seize cochons, les Rois en envoyerent chacun un aux Hollandois, & ceux qui les leur porterent se mirent à genoux pour les mettre à leurs piés. On leur fit encore présent de douze petits cochons en vie, & de plusieurs autres, d'une moyenne grandeur. Les Hollandois, de leur côté, firent présent aux Rois de trois petits gobelets de cuivre, de quatre couteaux, de douze vieux clous, & de quelque verroterie: cette fête leur fit beaucoup de plaisir à voir. Vers le soir ils se rendirent à bord.

Le trente-un Mai, les deux Rois allerent ensemble visiter le vaisseau, & menerent presque toute leur Cour avec eux. Les principaux Officiers avoient autour du col des feuilles de cocos vertes, pour marque de dignité & de paix. Pour répondre aux honneurs qu'ils avoient fait, on les reçut avec beaucoup de cérémonie: on les conduisit dans la chambre du Capitaine, & on leur fit voir tout l'intérieur du vaisseau. Les Rois en-

voyerent plusieurs de leurs gens à terre pour chercher six cochons. Ils en prirent eux-mêmes chacun un sur leur tête, le porterent au Capitaine, le mirent à ses piés, en s'inclinant jusqu'à terre. On fit sonner les trompettes, dont le bruit & l'harmonie remplissoit les Rois d'admiration. Leur étonnement fut épuisé, lorsqu'ils entendirent le bruit de toute l'artillerie retentir dans les vallons. On leur montra le portrait du Prince Maurice, armé de pié en cap, & on leur fit entendre que c'étoit le Souverain des Hollandois. On leur donna à chacun deux couteaux, & un clou à chacun des Officiers. Un des Rois voyant un de ses gens voler une tarriere, lui donna sur la tête un coup si terrible, qu'il pensa le tuer. Le Maire alla les reconduire, & reçut encore d'eux un présent de trois cochons. Lorsqu'il fut à bord, on appareilla : les Insulaires firent éclater leur joie lorsqu'ils virent que les Hollandois se préparoient à partir : ils avoient toujours eu peur qu'on ne les massacrât tous, pour s'emparer de leur Isle, où qu'on ne les réduisît à l'esclavage.

Ces Insulaires sont en général d'une haute taille : les plus petits étoient aussi grands que les plus grands des Hollandois. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, nagent & plongent très-bien. Leur peau est d'un brun jaunâtre : ils sont assez ingénieux, aiment à parer leurs cheveux, & les accommodent de diverses manieres ; les uns les ont crêpus, les autres bien frisés ; d'autres les mettent en plusieurs tresses, qu'ils nouent ensemble : quelques-uns les ont hérissés & droits sur le haut de la tête, de la longueur d'un quart-d'aune, comme des brosses ou des vergettes fort longues.

Les Rois avoient au côté gauche une longue tresse qui pendoit jusqu'à la hanche, & le reste de leurs cheveux étoit noué d'un ou de deux nœuds. Les courtisans avoient deux tresses des deux côtés de la tête : tous en général étoient nuds ; les hommes, les femmes, même les Rois, & n'avoient qu'un morceau d'étoffe pour couvrir les parties naturelles.

Les femmes de cette Isle sont en général fort laides de visage, & fort

mal-faites : elles ſont petites, portent des cheveux fort courts : elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir, juſque ſur le ventre : elles étoient ſi voluptueuſes qu'elles agaçoient les hommes en préſence de tout le monde, même du Roi.

Les Hollandois n'eurent pas le temps de connoître quelle eſt la religion de ce pays, & ſi l'on y pratique quelqu'autre cérémonie, que la priere qu'on avoit vu ſi ſouvent faire au Roi. On remarqua que ces Inſulaires vivent ſans ſouci ; comme des oiſeaux dans un bois. Ils n'avoient aucune idée du commerce, ne ſavoient ce que c'étoit que vendre & acheter : ce qu'ils donnerent aux Hollandois ne fut point par forme de trafic & de troc. Ils donnoient par caprice, & les Hollandois régloient leurs préſens ſur ceux qu'ils recevoient.

Ces Inſulaires ne ſément & ne moiſſonnent point ; ils ne travaillent même jamais, & ſe contentent de recueillir ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie ; ce qui ne conſiſte preſque qu'en noix

de cocos, en ubas, en bananes, & en quelques autres fruits.

Lorſque la mer ſe retire, les femmes vont quelquefois ſur le rivage, dans des creux, chercher de petits poiſſons qui y demeurent. D'autres fois elles vont pêcher avec de petits hameçons, & mangent le poiſſon tout cru ; de maniere que l'on vit dans ce pays, comme faiſoient les premiers hommes. Ces Iſles peuvent donner une idée du monde, tel qu'il étoit dans ſon enfance.

La baye où l'on avoit mouillé, fut nommée la *Baye de la Concorde*, du nom que portoit le navire. On paſſa preſque toute la journée à lever les ancres & à ſortir de la baye. Le fond étoit ſi aigu, qu'un des cables s'étant rayé peu à peu, rompit en virant, & l'on perdit l'ancre : on jetta une ancre de toue; mais la hanſiere s'entortilla à un rocher, & rompit auſſi-tôt: l'ancre fut auſſi perdue.

La baye eſt au côté méridional de l'Iſle, dans un golfe: d'un côté il y a un banc, qui aſſeche en baſſe eau ; de l'autre eſt la côte. Le vaiſſeau étoit affauché ſur quatre ancres, à

une portée de mousquet de l'endroit où se déchargeoit la petite riviere d'eau douce : on auroit même pu ancrer, sans péril, à son embouchure.

ARTICLE XII.

Isles Vertes.

Les Hollandois, après plusieurs jours de navigation, sans voir de terre, & dans l'inquiétude, s'ils n'auroient point passé les côtes de la nouvelle Guinée, apperçurent, le vingt Juin, sur le soir, une côte, vers le quatorziéme degré cinquante minutes. En approchant, ils trouverent que c'étoit cinq ou six petites Isles, couvertes d'arbres. Bien-tôt ils virent arriver à bord deux canots, faits comme ceux des Isles où ils avoient déja été, excepté qu'ils étoient un peu plus grands, & qu'il y pouvoit tenir cinq ou six hommes. Ceux qui étoient dedans ressembloient aux Insulaires qu'on avoit déja vus, & sembloient parler le même langage ; mais leur

peau étoit un peu plus noire : ils étoient aussi tout nuds, n'ayant de couvert que les parties naturelles. Ils avoient pour armes des arcs & des fléches : ce furent les premiers arcs que les Hollandois virent dans la mer du Sud. On leur fit présent de verroterie, & de quelques clous : ils montroient l'Ouest, & l'on comprenoit, par leurs signes, qu'il y avoit d'autres Isles où leur Roi résidoit, & qu'on y pourroit trouver les choses dont on auroit besoin.

Les Hollandois leur demanderent des vivres dans la langue des Isles où ils avoient mouillé, *ou fit*, *lien*, *fantii*, *povacca*. Ils l'entendirent fort bien, & répondirent, *ajouta ne ay* ; c'est-à-dire, nous n'en avons point.

Quoique plus noirs que les habitants des Isles précédentes, ils ont aussi les cheveux jaunes. Un vieillard qui étoit parmi eux les avoit tout blancs : leurs bras & leur poitrine étoient ornés de diverses figures, qu'ils y avoient empreintes, en se piquant la peau, & en insinuant du jus de pastel dans les piqûres.

A quelque distance delà on dé-

couvrit douze à treize Isles, situées les unes auprès des autres, sans qu'il y eût aucun courant dans ce parage; on en découvrit ensuite trois basses, qui étoient aussi toutes verdoyantes, & remplies d'arbres. Il y en avoit deux, qui pouvoient avoir chacune deux lieues de long; mais la troisieme étoit fort petite. Les côtes en étoient hérissées de rochers: les Hollandois ne purent y trouverent de mouillage: ils donnerent à toutes ces Isles le nom d'Isles vertes, à cause de leur verdure.

Ils apperçurent du côté de leur proue une autre Isle, fort haute, qui avoit sept ou huit collines; mais ils n'y aborderent pas.



ARTICLE XIII.

Isle de Pâques.

LA relation du voyage de Rogewin, qui étoit dans ces parages en 1722, marque, que cette Isle est à vingt-huit degrés & demi de latitude, & à deux cents trente-neuf de longitude. Elle peut avoir seize lieues de circuit.

Un des habitans alla à près de deux milles au devant des Hollandois, dans un canot; entra dans le vaisseau sans aucune difficulté. Comme il étoit tout nud, on lui donna une piéce de toile pour se couvrir. On lui fit présent de quelques morceaux de corail, qu'il pendit aussi-tôt à son cou: il avoit le corps couvert de différentes figures, peintes avec du pastel, comme font presque tous les Sauvages; ses oreilles étoient fort longues & pendoient jusqu'aux épaules; il paroît qu'il avoit porté des pendants d'oreilles, qui, par leur pesanteur, les avoient ainsi allongées; ce qui se pratique parmi

Relation du voyage de Rogewin en Polynésie & en Australasie.

les Negres du Mogol. Il étoit grand ; fort & robuste, d'une physionomie heureuse, avoit les gestes & les attitudes assez nobles, étoit gai & fort vif. On lui donna un verre de vin; il l'accepta; mais au lieu de le boire, il se le jetta aux yeux; ce qui surprit beaucoup les Hollandois. On lui donna ensuite un habillement complet, même un chapeau ; mais cet ajustement l'incommodoit. On lui donna aussi à manger; il ne put se servir de fourchette, de cuiller, ni de couteau. Lorsqu'il parut ne vouloir plus manger, on ordonna aux Musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens. La symphonie lui donna beaucoup de gaieté, & toutes les fois qu'on le prenoit par la main, il sautoit & dansoit.

Les Hollandois le renvoyerent dans son Isle, avec tous les petits présens qu'ils lui avoient faits, pour annoncer à ses compatriotes de quelle maniere il avoit été reçu; mais il ne les quitta qu'à regret. Il leva les mains, tourna ses yeux vers l'Isle, & cria de toutes ses forces, en prononçant plusieurs fois le mot *Odorroga*, qui étoit sans

doute le nom de quelque divinité qu'il imploroit. Il eut beaucoup de peine à se résoudre à rentrer dans son canot ; il fit comprendre qu'il désiroit qu'on le conduisît dans le vaisseau jusqu'à terre. Les vaisseaux demeurerent à la rade toute la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils entrerent au Sud-Est, dans un golfe, & y mouillerent.

Plusieurs milliers d'Insulaires s'y rendirent ; quelques-uns apporterent des poules, avec quantité de racines. Ceux qui étoient restés sur les côtes alloient & venoient d'un endroit à l'autre : ils approchoient le plus près qu'il leur étoit possible pour voir les vaisseaux. Ils allumerent des feux aux piés de leurs Idoles. Le lendemain les Hollandois virent que ces Insulaires s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux : l'Insulaire qu'ils avoient reçu à bord, retourna au vaisseau, accompagné de plusieurs autres, qui apporterent aux Hollandois une très-grande quantité de poules & de racines, apprêtées à leur maniere. Il y avoit parmi eux

un homme tout-à-fait blanc : il portoit des pendans d'oreilles ronds & blancs, de la grosseur d'un œuf de poule : comme il avoit l'air fort dévot, les Hollandois crurent que c'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Insulaires, qui étoit dans son canot, fut tué d'un coup de fusil, tiré par mégarde : cet accident causa une si grande consternation parmi les Sauvages, qu'ils prirent tous la fuite.

Les Hollandois firent enfin la descente avec cent cinquante hommes, tant soldats que matelots. Il vint au devant d'eux une si grande quantité d'Insulaires, qu'ils étoient obligés, pour avancer, de les écarter par force. Quelques Sauvages, excités par la curiosité, prenoient les armes des Hollandois ; ce qui déplut tellement à ceux-ci, qu'ils firent feu sur eux, & en tuerent plusieurs, du nombre desquels se trouva celui, qui le premier étoit allé au devant d'eux, ce qui causa beaucoup de chagrin aux Hollandois.

Les Insulaires, qui s'étoient d'abord enfuis, reparurent avec des rafraîchissements de toute espece : ils portoient

toient tous des branches de palme & une espéce d'étendart rouge & blanc. Les rafraîchissemens consistoient en figues d'indes, qui sont grosses comme une courge, longues à proportion, couvertes d'une écorce verte : la chair en est douce comme du miel, ou comme celle des figues d'Europe : on en trouve quelquefois jusqu'à cent à une tige. Les feuilles de l'arbre sont larges de trois piés, & longues de sept ou huit. Outre ces figues ils présenterent aux Hollandois des noix, des cannes de sucre, des racines, des poules, &c. En abordant les Hollandois, ils se mirent à genoux, planterent leurs drapeaux devant eux, & leur présenterent les branches de palmes, en signe de paix. Ils leur témoignerent, par leur posture humiliée, combien ils souhaitoient leur amitié : ils leur présenterent leurs femmes, leur faisant entendre qu'ils pouvoient en user avec elles comme ils le jugeroient à propos, même les emmener dans leurs vaisseaux. Pour leur prouver qu'on ne vouloit leur faire aucun mal, on leur fit présent d'une piéce entiere de toile peinte,

longue de cinquante à soixante aunes, avec du corail & de petits miroirs.

Voyant que notre dessein étoit de les traiter en amis ; ils rapporterent encore cinq cens poules, toutes en vie ; elles ressemblent à celles d'Europe. Ils y joignirent des pommes de terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain, des cannes de sucre & des figues d'indes.

Ces Sauvages apprêtent leurs mets dans des pots de terre : chaque famille a son hameau pour elle, & séparé des autres. Leurs cabannes sont profondes de cinquante à soixante piés, larges de six ou huit, composées d'un grand nombre de perches, cimentées avec une terre grasse, & couvertes de feuilles de palmier.

Ils tirent toute leur nourriture du produit de la terre ; toute l'Isle est plantée, labourée & semée. Les portions de terres sont séparées les unes des autres avec beaucoup d'exactitude : les limites sont tirées au cordeau.

Lorsque les Hollandois y aborderent, presque tous les fruits étoient dans leur maturité ; les arbres en étoient chargés.

Les meubles de ces Insulaires sont de très-peu de conséquence, à l'exception de quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servent, tantôt de matelas, tantôt d'habits : l'étoffe est douce au toucher : il y a apparence qu'ils ont des métiers pour la fabriquer.

Les hommes sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & fort légers à la course. Ils ont la figure agréable & fort douce ; sont très-craintifs. Toutes les fois qu'ils apportoient quelques provisions aux Hollandois, ils les jettoient à leurs piés avec précipitation, & s'en retournoient le plus vîte qu'il leur étoit possible. Ils sont en général fort bruns : on en trouve cependant qui sont noirs ; il y en a même qui sont aussi blancs que les Européens. Quelques-uns ont le teint rougeâtre, comme s'ils étoient brûlés du soleil : les oreilles leur pendent jusque sur les épaules : plusieurs y attachent deux boules blanches, comme une marque d'ornement. Ils ont le corps peint avec du jus de pastel, qui représente sur leur peau différentes es-

péces d'animaux, les uns plus beaux que les autres.

Les femmes ſont en général fardées, d'un rouge très-vif, & qui ſurpaſſe en beauté celui que l'on connoît en Europe. Les Hollandois firent tout ce qu'ils purent pour ſavoir d'où ils tiroient une couleur ſi belle; mais ils n'en purent venir à bout. Ces femmes ſe couvrent d'étoffes rouges, & portent un petit chapeau, fait de roſeaux ou de pailles. Elles s'aſſeyoient ſouvent auprès des Hollandois, & ſe deshabilloient, en ſouriant & en les agaçant : d'autres fois elles les appelloient dans leurs cabanes.

Les hommes ne portent point d'armes : dans un cas d'attaque, ces malheureux mettent toute leur confiance dans leurs Idoles, dont le nombre eſt très-conſidérable. Ces Idoles ſont toutes de pierres, & repréſentent des figures humaines avec de grandes oreilles. Ils leur ornent la tête d'une couronne : le tout eſt proportionné ſelon les régles de l'art; ce qui étonna beaucoup les Hollandois. Autour de ces Idoles il y a des mon-

teaux de pierres blanches. Quelques-uns des habitants servoient les Idoles plus fréquemment, & avec plus de vénération que les autres, ce qui donna lieu de croire aux Hollandois que c'étoient des Prêtres : ils avoient d'ailleurs sur eux des marques distinctives : de grosses boules blanches pendoient à leurs oreilles ; ils avoient la tête toute rasée, portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires. Les Hollandois ne purent savoir si ces Insulaires étoient soumis à un Chef : ils se voyoient & se parloient sans distinction. Les plus âgés d'entr'eux portoient sur la tête des plumes semblables à celles d'Autruche, & un bâton à la main.

Ils remarquerent cependant, que dans chaque famille, le plus ancien donnoit des ordres. Le terrein leur parut très-propre à la semence des grains d'Europe : il y a même des endroits élevés, où ils crurent qu'on pourroit planter des vignes, ce qui seroit une grande commodité pour ceux qui voudroient aller dans les terres Australes. Ils avoient envie de faire le tour de cette Isle ; mais il

s'éleva un vent d'Oueſt ſi violent, que deux de leurs ancres furent détachées ; de maniére qu'ils furent obligés de gagner la hauteur.

ARTICLE XIV.

Iſles Veſpera & Aurore.

L'ISLE *Veſpera* eſt vers le vingt-ſixieme degré de latitude méridionale, & le deux cens trente-ſixieme de longitude. Rogewin lui donna le nom d'*Iſle Aurore*, parce qu'il la découvrit à la pointe du jour. Elle peut avoir quatre lieues de circuit : les Hollandois diſent qu'elle eſt tapiſſée de verdure & remplie de brouſſailles : n'y trouvant aucun endroit propre à mouiller, ils l'abandonnerent promptement.

Après dix heures de navigation, les Hollandois découvrirent une autre Iſle, qu'ils appellerent *Veſpera*, parce que c'étoit ſur le ſoir qu'ils l'apperçurent. Son circuit peut être de douze lieues : elle eſt baſſe, mais fort belle, & garnie d'arbres.

ARTICLE XV.

Isles sans nom.

VERS le quatorzieme degré de latitude Sud, & le cent soixante-dixieme de longitude, on trouva trois Isles : il y en a une beaucoup plus considérable que les deux autres, qui ne forment que des islots. La grande peut avoir deux lieues de largeur, sur trois de longueur. Ses côtes sont par-tout escarpées, & l'on pourroit la regarder comme une montagne, couverte d'arbres jusqu'au sommet : il n'y a ni vallées, ni plage : la mer brise fortement le long de la rive. Elle est cependant habitée.

Voyage de M. de Bougainville, autour du Monde.

Les deux petites Isles sont à l'Ouest-Nord-Ouest de la grande, & ne sont séparées que par un bras de mer fort étroit. Elles n'ont pas plus de demie-lieue chacune d'étendue, & sont aussi fort escarpées.

Lorsque les François vouloient passer entre la grande Isle & les petites,

ils virent une pirogue qui venoit à eux : ils mirent en panne pour l'attendre. La pirogue s'approcha à une portée de pistolet de leur vaisseau, sans cependant vouloir aborder, quelques signes qu'ils lui fissent. Il y avoit cinq hommes qui étoient tout nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils montroient du coco & des racines : on mit un canot à la mer ; mais aussi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils s'enfuirent : peu de tems après on vit venir plusieurs autres pirogues qui avoient des voiles : elles témoignerent moins de défiance que la premiere, & approcherent assez près pour faciliter les échanges ; mais aucun Insulaire ne voulut monter à bord. Ils donnerent aux François des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau, dont le plumage étoit magnifique, & quelques morceaux d'une belle écaille. Ils échangerent des étoffes d'un tissu assez beau, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires ; des hameçons, faits avec des arêtes de poisson, quelques nattes, & des lances longues de six piés, d'un bois durci au feu. Ils ne vouloient point

de fer, & préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge, aux clous, aux couteaux, & aux pendans d'oreilles.

Ces Insulaires sont de médiocre stature, mais agiles. Ils ont la peau de couleur bronzée ; la poitrine & les cuisses, jusqu'au-dessus du genou, peintes d'un bleu foncé. Ils s'arrachent la barbe. Leurs cheveux sont noirs & relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art, & munies d'un balancier. Elles n'ont ni l'avant ni l'arriere relevés; mais ils sont tous deux pontés, & sur ces ponts il y a une rangée de chevilles, terminées en forme de gros clous. La voile de leur pirogue est composée de plusieurs nattes, qui sont coupées d'une maniere triangulaire. Deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons, dont l'un sert à l'assujettir le long du mât, & l'autre, établi sur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues suivirent les François assez au large.

Le cinq Mai 1768, les François découvrirent une belle Isle, entrecoupée de montagnes & de vastes

plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Ils prolongerent sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage: la mer s'y développoit avec fureur. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des Isles précédentes, vinrent autour des navires; mais ils ne voulurent point approcher. Les Insulaires sembloient inviter par signes les François à aller à terre; mais les brisans en empêcherent ceux-ci.

Le lendemain, à six heures du matin, ils eurent connoissance d'une autre terre dans l'Ouest. Sa côte court au Sud-Ouest, & parut avoir au moins autant d'élévation & d'étendue que la précédente, avec laquelle elle gît à peu près, Est & Ouest du monde. Une brume épaisse ne permit pas aux François de la reconnoître: ils distinguerent seulement à sa pointe du Nord-Est, deux petites Isles, de grandeur inégale. Les pirogues qu'ils virent voguer dans ces cantons, semblent indiquer qu'il y a plusieurs autres

Isles. Ces Isles paroissent former une chaîne étendue sous le même Méridien.

Le onze, les François découvrirent une nouvelle Isle, à sept ou huit lieues de distances des précédentes. Les deux extrémités en sont élevées, & jointes par une terre basse, qui paroît se recourber en arc, & former un baye ouverte au Nord-Est. Le vent de bout empêcha les vaisseaux d'approcher de plus de six à sept lieues de cette Isle, que M. de Bougainville nomma *l'Enfant perdu*.

ARTICLE XVI.

Isles découvertes par M. de Bougainville.

LE vingt-deux Mai 1768, les François, en courant à l'Ouest, apperçurent une longue & haute terre, & reconnurent en approchant que c'étoit deux Isles. La plus méridionale peut avoir douze lieues de longueur. M. de Bougainville lui donna le nom de la *Pentecôte*, parce que ce fut ce

jour-là qu'il la découvrit. Il nomma la seconde l'*Isle Aurore*, l'ayant découverte dans l'instant où l'aurore paroissoit. En avançant dans le Nord de l'Isle Aurore, on apperçut une petite Isle, qui fut nommée *le Pic de l'Etoile*. Ils continuerent à ranger l'Isle Aurore, qui leur parut fort étroite en comparaison de sa longueur. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois : ils apperçurent, par-dessus cette Isle, les cimes de hautes montagnes, qui pouvoient être à dix lieues environ au-delà. Après avoir doublé l'Isle Aurore, ils firent route au Sud-Sud-Ouest : au coucher du soleil, une nouvelle terre, élevée & fort étendue, s'offrit à leurs regards : elle se prolongeoit depuis l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'au Nord-Ouest, quart Nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Ils coururent plusieurs bords, pour s'élever dans le Sud-Est, & reconnoître si la terre qu'ils avoient au Sud-Ouest tenoit à l'Isle de la Pentecôte, ou si elle en formoit une troisieme. A la fin ils découvrirent la séparation de ces trois Isles : celle de la Pente-

côte & l'Aurore sont à peu près sous le même Méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisieme est dans le Sud-Ouest de l'Isle Aurore, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. La côte du Nord-Ouest de la troisieme a au moins trois ou quatre lieues d'étendue : c'est une terre haute, escarpée, & couverte de bois. Plusieurs pirogues paroissoient le long de terre ; mais aucune ne cherchoit à approcher des vaisseaux françois : on n'apperçevoit point de côte ; mais on voyoit beaucoup de fumée dans ses bois : on sonda plusieurs fois sans trouver de fond.

Ayant enfin apperçu une côte, où l'abordage paroissoit facile, on envoya à terre pour y faire du bois, prendre connoissance du pays, & tâcher d'en tirer du rafraîchissement pour les malades. On fit partir trois bateaux armés, & les vaisseaux se rangerent, de maniere à les soutenir du feu de leur artillerie, en cas qu'ils en eussent besoin. Les chaloupes prirent terre, sans que les Insulaires s'opposâssent à leur débarquement. M. de Bougain-

ville s'embarqua avec quelques per-personnes de l'équipage, & alla à terre. Il trouva ses gens occupés à faire du bois, & vit que les Insulaires leur aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui avoit commandé la premiere descente, lui dit, qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'Insulaires s'étoit présentée sur la plage, l'arc & la fléche à la main, & qu'elle avoit fait signe de ne pas aborder; qu'il avoit cependant ordonné de mettre à terre; que les Insulaires s'étoient reculés à quelques pas; qu'à mesure que les François avançoient, les Sauvages reculoient; que le Prince de Nassau proposa d'avancer vers eux. Lorsqu'ils virent un homme seul, ils cesserent de reculer : des morceaux d'étoffe rouge qu'il leur distribua, acheverent de leur donner de la confiance. Une partie des François commença à abattre des arbres, l'autre se rangea autour d'eux pour les défendre, en cas d'attaque : un détachement fut envoyé pour chercher des fruits. Les Insulaires se rapprocherent, présenterent quelques fruits aux François, qui leur offrirent

du fer & des clous; mais ils les refuserent. On leur proposa, par signes, de troquer leurs arcs, leurs fléches & leurs massues : ils ne voulurent pas y consentir. Il en resta toujours un grand nombre autour des travailleurs : ils tenoient leurs armes, comme s'ils eussent eu le projet de former une attaque. Ceux même qui n'avoient point d'arcs tenoient des pierres dans leurs mains, comme étant toujours prêts à les lancer. Ils firent entendre qu'ils étoient continuellement en guerre avec les habitants d'un canton voisin du leur. Les François virent effectivement arriver une troupe, armée, qui venoit de la partie occidentale de l'Isle, & qui s'avançoit en bon ordre.

Les François resterent dans l'Isle jusqu'à ce que leurs bateaux fussent chargés de bois & de fruits; ils enterrerent au pié d'un arbre la prise de possession de ces Isles, qu'ils avoient gravée sur une planche de chêne, & s'embarquerent. Ce départ, dit M. de Bougainville, dérangea sans doute le projet des Insulaires, qui n'avoient pas encore fait toutes

leurs dispositions pour attaquer les François. Il ajoute, qu'ils avancerent sur le bord de la mer & lancerent une grêle de pierres & de fléches : quelques coups de fusil, tirés en l'air, ne suffirent pas pour les écarter : quelques-uns s'avançoient même dans l'eau pour ajuster de plus près. Une décharge plus vive les intimida : ils s'enfuirent dans les bois en poussant des cris terribles.

Parmi ces Insulaires on trouve des noirs & des mulâtres : leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés ; quelques-uns même les ont jaunes. Ils sont en général petits, mal faits, vilains, & presque tous lépreux, ce qui engagea les François à donner à cette Isle le nom d'*Isle des Lépreux*. Les femmes sont aussi dégoûtantes que les hommes : ils sont tout nuds, & se couvrent à peine les parties naturelles. Les femmes ont des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos : les tissus qui les composent sont ornés de très-jolis desseins, faits avec une belle teinture cramoisie. Ils n'ont point de barbe : leurs narines sont percées, & ils y mettent

quelques ornements. Ils portent aux bras des especes de brasselets, faits d'une sorte d'ivoire ; leur cou est orné de plaques de tortue.

Leurs armes sont l'arc & la fléche, des massues aussi dures que le fer, & des pierres qu'ils lancent sans fronde. Leurs fléches sont des roseaux, armés d'une longue pointe d'os, très-aiguë : quelques-unes de ces pointes sont quarrées & garnies sur les arêtes de petites pointes, couchées en arriere, qui empêchent de pouvoir retirer la fléche de la plaie. Ils ont en outre des sabres de bois de fer : leurs pirogues sont à voiles.

La plage où les François aborderent, présentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pié d'une montagne, dont la pente, quoique très-rapide, est couverte de bois. Le terrein est très-leger & a peu de profondeur, ce qui est cause que les fruits ne sont pas d'une bonne qualité. On y trouve des figues, qui sont inconnues dans tous les autres pays.

Il y a beaucoup de routes tracées dans les bois, & des espaces, enclos par des palissades de trois piés de haut. Les cases de ces Insulaires sont de petites hutes, où l'on ne peut entrer qu'en se traînant sur le ventre. Cette Isle paroît fort peuplée; mais les habitants sont très-misérables.

Les François coururent le Sud-Ouest, & découvrirent une très-longue côte depuis le Sud-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest. Les courans les entraînerent dans le Nord-Est: le sur-lendemain ils découvrirent des terres dans tous les points de l'horison, & se trouverent comme enfermés dans un golfe: ils découvrirent plusieurs coupures; mais ils ne purent distinguer le nombre des Isles de l'Archipel, qui les environnoit. La terre s'étendoit depuis l'Est-Sud-Est, en passant par le Sud, jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest du compas, & ils n'en voyoient pas le bout. Ils coururent le long d'une belle côte, couverte d'arbres, sur laquelle il paroissoit de grands espaces de terrein cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature.

Le coup-d'œil annonçoit un pays riche : les coupures de quelques montagnes, pêlées & de couleur rouge dans quelques endroits, sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que les vaisseaux François suivoient, les conduisoit dans un grand enfoncement qu'ils avoient appperçu la veille du côté de l'Ouest. A midi ils se trouverent au milieu, & en observerent la latitude australe, qui est au quinzieme degré quarante minutes : l'ouverture en est de cinq à six lieues, court Est-quart-Sud-Est, & Ouest-quart-Nord-Ouest du monde. Quelques Sauvages parurent à la côte du Sud ; d'autres approcherent des navires dans une pirogue ; mais, si-tôt qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cesserent d'avancer, malgré nos invitations : ces hommes étoient tous noirs.

Les vaisseaux rangerent la côte septentrionale à trois quarts de distance : elle est peu élevée, & couverte d'arbres. On voyoit sur le rivage une multitude de Negres : quelques-uns se mirent dans des pirogues ;

mais ils n'eurent pas plus de hardiesse que ceux qui étoient partis de la rive opposée. Après avoir longé la derniere côte l'espace de deux à trois lieues, les François virent un grand enfoncement, qui leur parut former une belle baye, à l'ouverture de laquelle étoient deux Islots. M. de Bougainville envoya les bateaux, armés pour la reconnoître, resta à une ou deux lieues de terre, & sonda souvent avec une ligne de deux cens brasses, mais sans trouver de fond.

Quelque-tems après que les canots furent partis, l'on entendit une salve de mousqueterie; ce qui causa beaucoup d'inquiétude à l'équipage. Elle sortoit d'un des canots, qui, malgré les ordres du Commandant, s'étoit séparé des autres, & se trouvoit dans le cas d'être attaqué par les Insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Les Insulaires ayant tiré deux fléches sur ceux qui étoient dedans, ceux-ci firent une décharge & longerent la côte en faisant un feu très-vif. Les Negres s'étoient retirés dans les bois, poussant des cris affreux, & battant leur tambour de toutes leurs forces,

Le Commandant l'ayant apperçu qui doubloit seul une pointe, qui l'avoit dérobé à la vûe des vaisseaux, lui fit donner le signal de ralliement.

Les autres canots reconnurent que cette côte, qu'on avoit d'abord prise pour continue, n'est qu'un amas d'Isles qui se croisent ; de maniere que la baye n'est que la rencontre de plusieurs canaux qui la séparent.

Les Habitants de ces Isles sont à peu près semblables à ceux de l'Isle des Lépreux, presque tous noirs, tout nuds, à l'exeption des parties naturelles. Ils portent les mêmes ornements en colliers & en brasselets, & se servent des mêmes armes : il parut aux François que le terrein fournissoit les mêmes productions. Ils distinguerent, sur une pointe basse, une plantation d'arbres, disposés en allées de jardin. Le terrein sous les arbres paroissoit battu & sablé. On voyoit dans ce lieu un assez grand nombre d'habitants : de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement. On mit les bateaux à la mer ; mais ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte : on la suivit

jusqu'à la pointe du Nord-Ouest, sans trouver de mouillage. Au delà de cette pointe les terres reviennent au Nord-Nord Ouest, & s'étendent à perte de vue. Elles sont élevées d'une maniere extraordinaire, & présentent, même au-dessus des nuages, une chaîne de montagnes.

M. de Bougainville nomma ces terres *l'Archipel des grands Cyclades.* Elles contiennent environ trois degrés en latitude, qui sont du onzieme au quinziéme, & cinq en longitude, qui sont depuis le cent soixante-sixiéme jusqu'au cent soixante-onziéme, à l'Est de Paris.

ARTICLE XVII.

Isles de la Louisiade.

Le dix Juin 1768, les François découvrivrent ces nouvelles Isles. Pendant la nuit une odeur fort agréable leur avoit annoncé le voisinage de cette terre. Elle forme un grand golfe ouvert au Sud-Est : il est difficile

de trouver un pays dont le coup-d'œil soit plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & le plus élevé étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. La triste situation où se trouvoit l'équipage, ne permit, ni de sacrifier du tems à la visite de ce beau pays, que tout annonçoit cependant être fertile & riche, ni de chercher, en faisant route à l'Ouest, un passage au Sud de la nouvelle Guinée, qui auroit cependant abrégé le chemin aux Isles Moluques. A quatre heures du soir, les vaisseaux se trouverent à trois quarts de lieue d'une petite Isle basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une batture, qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Vers cinq heures on parvint à mettre le cap au large, & on passa la nuit dans une fort grande inquiétude. *Idem. Ibid.*

Les jours suivants furent employés à longer les terres qui étoient à l'Est-

quart-Nord-Eſt : tout étoit contraire aux François, & les jettoit dans la conſternation ; le calme, la pluie, & les écueils qui les environnoient de toutes parts, enfin, la faim qui les tourmentoit. Toutes leurs denrées étoient épuiſées ; il leur reſtoit une chevre, qu'ils avoient priſe aux Iſles Malouines ; chaque jour elle leur donnoit un peu de lait. Quelques perſonnes plus affamées, ou moins patientes que les autres, la condamnerent à mort : le Boucher, qui la nourriſſoit depuis long-tems, verſa des larmes ſur la victime qu'il immoloit à la faim. Un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut le même ſort quelques jours après.

Extrémités auxquelles les François ſont réduits.

Le dix-huit ils découvrirent pluſieurs Iſles, & au Nord de ces Iſles, une terre plus élevée, qui s'étendoit environ à dix lieues de diſtance. Le vingt, ils découvrirent une nouvelle terre, à laquelle ils ne jugerent pas à propos d'aborder. Le vingt-cinq, au lever du ſoleil, ils en apperçurent une autre qui étoit fort haute, & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Le vingt-ſix, ils doublerent le cap,

cap, & reprirent la pleine mer. Ils nommerent ce cap, le *Cap de la Délivrance*, & le golfe où ils avoient tant souffert, *le Golfe de la Louisiade.*

C'est une terre, dit M. de Bougainville, que nous avions bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courans nous ont assez régulièrement portés dans l'Est. Le vingt-six & le vingt-sept Juin, le vent fut très-grand frais, la mer affreuse, & le tems par grains, & fort obscur : il ne nous fut pas possible d'avancer pendant la nuit.

Nous avons imaginé plusieurs fois, pendant les jours de tribulation passés dans le golfe de la Louisiade, qu'il pouvoit y avoit au fond de ce golfe un détroit, qui nous auroit offert un passage fort court dans la mer des Moluques; mais, dans la situation où nous nous trouvions, relativement aux vivres & aux maladies qui régnoient dans l'équipage, nous ne pouvions courir les hazards de le chercher: si nous ne l'ussions pas trouvé, nous étions perdus sans ressource. Ce passage

exiſte cependant ; les Anglois, en côtoyant la nouvelle Hollande, ont trouvé, par dix degrés, trente-ſix minutes de latitude auſtrale, cent quarante-un degré quarante-quatre ſecondes, à l'Eſt de Londres, ce détroit, qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée ; mais ils ont éprouvé, comme nous, que la navigation dans ces parages eſt hériſſée de difficultés, & ils ont été au moment d'y perdre leur vaiſſeau. Nous avons été à quarante lieues de l'embouchure de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ ſoixante lieues dans le Nord, depuis le cap de la Délivrance : le vingt-huit au matin on découvrit la terre dans le Nord-Oueſt, à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux Iſles, dont la plus méridionale reſtoit à huit heures dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Une autre côte, longue & élevée, ſe fit appercevoir en même-tems, depuis l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. Elle coupoit au Nord, &, à meſure que nous avancions dans le Nord-Eſt, elle nous paroiſſoit ſe prolonger da-

vantage & tourner au Nord-Nord-Ouest. On découvrit cependant un espace, où la côte étoit interrompue, soit que ce fût un canal, ou l'ouverture d'une grande baye.

Les François chercherent un mouillage : pendant qu'ils y étoient occupés, ils virent une douzaine de pirogues, de différentes grandeurs, qui tournoient autour des navires, sans cependant les accoster : il y avoit vingt hommes dans la plus grande, huit ou dix dans les moyennes, deux ou trois dans les plus petites. Elles ont l'avant & l'arriere fort élevé : ce furent les premieres que les François virent dans ces mers sans balancier. Les hommes qui étoient dedans parurent aussi noirs que les Negres d'Afrique : ils avoient les cheveux crépus, mais longs. Il y en avoit quelques-uns qui les avoient de couleur rousse : ils avoient des brasselets & des plaques au front & au cou : ils étoient armés d'arcs & de zagaies : ils poussoient de grands cris, & ne paroissoient pas disposés à la paix.

Après bien des recherches, les François trouverent que la côte étoit

inabordable : la vague y briſe partout ; les montagnes vont ſe terminer au bord de la mer, & le ſol eſt entiérement couvert de bois. On voit quelques cabanes dans de petites anſes. Preſque tous les Inſulaires habitent dans la montagne.

La ſituation des François étoit fort critique : ils avoient des terres inconnues juſqu'alors, d'une part depuis le Sud juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, par l'Eſt & le Nord; de l'autre, depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt. L'horiſon étoit tellement embrumé, depuis le Nord-Oueſt, juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la diſtance de deux lieues. C'étoit cependant là qu'ils comptoient trouver un paſſage. Ayant apperçu une baye, qui pourroit leur ſervir de relâche, ils envoyerent leurs bateaux armés, pour la viſiter. Lorſque ces bateaux y furent entrés, ils y trouverent, à un bon quart de lieue en dedans, un très-bon mouillage à neuf & douze braſſes, fond de ſable gris, & de gravier. Lorſqu'ils étoient occupés à ſonder, ils virent paroître, à l'entrée de la baye,

dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ cent cinquante hommes, armés d'arcs, de fléches, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une anse, qui renferme une petite riviere, dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent sur les bateaux, en voguant à force de rames. Lorsque les Sauvages s'en crurent assez près, ils se séparerent en deux bandes pour les envelopper : alors les Indiens pousserent des cris affreux, saisirent leurs arcs & leurs lances, commencerent l'attaque. Les François firent une décharge sur eux, mais elle ne les arrêta pas : ils continuerent à lancer leurs fléches & leurs zagaies, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite : plusieurs se jetterent à la mer, pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées : l'avant & l'arriere sont très-relevés, ce qui sert d'abri contre les fléches. Sur le devant d'une de ces pirogues, il y avoit une tête d'homme sculptée ; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure ressembloit à un mas-

que, garni d'une longue barbe: les lévres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fléches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & plusieurs autres fruits, dont les François ne connoissoient pas l'espéce; de l'arec, des filets à mailles très-fines, artistement tissus, & une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces Sauvages sont noirs, ont les cheveux crépus: ils les teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur hardiesse à attaquer les François, leur usage de porter des armes offensives & défensives, leur adresse à s'en servir, prouve qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Ils sont tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles, qui sont couvertes d'une bande de natte. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs, tournés les uns au-dessus des autres, & très-bien liés. Ils paroissent impénétrables aux fléches: les François nommerent la riviere & l'anse d'où ils étoient sortis, *la riviere des Guerriers*. Ils donnerent à l'Isle & à la baye, le nom d'*Isle & de baye Choiseul*. La presqu'Isle du Nord est pres-

qu'entiérement couverte de cocos.

Après être sortis du passage, les François découvrirent dans l'Ouest une côte longue & montueuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. La partie septentrionale de cette côte, parut terminée, par une pointe qui s'abaisse insensiblement, & forme un cap, auquel les François donnerent le nom de *Cap l'Averdi*.

Le lendemain ils découvrirent une nouvelle côte, plus basse que l'autre. Elle couroit au Nord-Nord-Ouest: entre la pointe du Sud-Sud-Est de cette côte, & le cap l'Averdi, il restoit un vaste espace, formant ou un passage ou un golfe considérable : on y appercevoit des mondrins dans un grand enfoncement. Derriere cette nouvelle côte on en vit une plus haute qui suivoit le même gissement. Trois pirogues se détacherent de la côte & approcherent des vaisseaux pour les reconnoître : quelques bagatelles, qu'on présenta à ceux qui étoient dedans, leur donnerent de la confiance. Ils approcherent tout près du navire en montrant des noix de cocos, & criant *bouca, bouca onelié* : ils répétoient sans

ceſſe ces mots : les François les répéterent de leur côté, ce qui parut faire plaiſir aux Sauvages. Ils leur firent ſigne qu'ils alloient chercher des noix de cocos, & partirent ; mais, à peine furent-ils à une portée de piſtolet, qu'un d'eux tira une fléche : ils s'enfuirent enſuite à force de rames.

Ces Négres ſont tout nuds : ils ont les cheveux crépus & forts, les oreilles percées & très-allongées. Pluſieurs avoient leurs cheveux peints en rouge ; & des taches blanches en différens endroits du corps. Comme leurs dents ſont rouges, il y a lieu de croire qu'ils mâchent du bétel. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'anſe des Guerriers, & ſont fort différentes dans leur conſtruction. Les dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour contenir deux hommes.

Cette Iſle, à laquelle les François donnerent le nom de *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, ſi l'on en juge par la quantité de caſes dont elle eſt couverte, & par les apparences de culture qu'on y apperçoit. Une belle plaine, plantée de différens arbres, &

principalement de cocotiers, offre la plus agréable perſpective. Les François déſiroient fort de trouver un mouillage ſur cette côte; mais les vents contraires & les courants les en éloignerent.

La veille ils avoient apperçu, du haut des mâts, une petite Iſle, qu'ils releverent depuis le Nord-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Comme ils comptoient être près de la nouvelle Bretagne, où ils eſpéroient trouver une relâche, ils continuerent leur route.

Ils recontrerent deux petites Iſles dans le Nord & le Nord-Nord-Oueſt, &, preſqu'au même inſtant, une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs bayes. Com. ils ſe trouvoient dépourvus de bois, & voyoient que leurs malades empiroient, ils réſolurent de s'y arrêter, & coururent toute la nuit les bords les plus avantageux, pour ſe conſerver cette terre ſous le vent. Au point du jour ils porterent deſſus, & découvrirent dans le même moment une nouvelle terre, aſſez élevée, & de fort belle apparence, dans l'Oueſt-Sud-

Oueſt de celle où ils vouloient aller ; depuis dix huit, juſqu'à dix & douze lieuës de diſtance. Ils continuerent leur route & arriverent à la nouvelle Bretagne.

ARTICLE XVIII.

Addition à la deſcription de la nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le ſixiéme volume de cet Ouvrage.

NOUS empruntons ce que nous allons dire de ce pays, d'un voyage autour du monde, fait par M M. *Banks & Solander*, en 1768, 1769, 1770, & 1771.

Ces Voyageurs, après avoir parcouru preſque tout le vaſte Océan pacifique, arriverent, le 7 Octobre 1769, ſur les parages de la nouvelle Zélande. Le lendemain, ils entrerent dans une baye profonde, y mouillerent ſur dix braſſes d'eau, fond de ſable brun. On nomme cette baye *la Baye de Pauvreté.* Sa latitude auſtrale eſt de trente-neuf degrés, & ſa longitude de cent ſoixante

dix-neuf quarante-ſept minutes. Le onze ils leverent l'ancre, ſortirent de la baye, & gouvernerent au Nord, prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de diſtance. Le douze, pluſieurs habitans de la nouvelle Zélande, allerent à leur bord, pour leur vendre des pagayes, des toiles, &c. Les Anglois leur firent quelques préſens, & les Sauvages parurent les quitter fort ſatisfaits. Les Anglois doublerent un cap, qui eſt à la pointe ſeptentrionale de la baye de Pauvreté, & virent paroître quatre grandes pirogues, remplies d'hommes armés. Ces pirogues approcherent des vaiſſeaux Anglois : les Sauvages qui étoient dedans paroiſſoient avoir le projet de les inviter au combat : voyant qu'ils ne répondoient pas à leurs menaces, ils ſaiſirent leurs armes & commencerent l'attaque. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet. Ils continuerent à lancer ſur les Anglois des pierres & des fléches. On lâcha ſur eux un coup de canon de quatre, qui étoit chargé à balles. Alors ils prirent la fuite avec précipitation. Les Anglois s'apperçurent, dans le même moment, qu'un fort courant les em-

menoit vers la côte, ce qui les obligea de mouiller sur vingt-une brasse d'eau, environ à une lieue de terre.

Ils prolongerent la côte à la distance d'environ quatre milles, sur douze & quinze brasses de fond. Ils envoyerent à terre leur chaloupe & leur canot, pour reconnoître un mouillage, propre à faire de l'eau; mais on apperçut plusieurs pirogues qui alloient à leur rencontre, & on les rappella. Bien-tôt on vit paroître plus de cent cinquante autres pirogues, qui voguoient, à force de rames, vers le vaisseau. Les Anglois, voulant leur prouver qu'ils n'avoient aucune intention de leur faire du mal, leur jetterent plusieurs présens, & employerent tous les moyens possibles pour les engager à venir à leur bord faire des échanges: tous leurs efforts furent inutiles. Ces Sauvages se disposerent à les attaquer avec encore plus de fureur que les premiers. Ils continuerent à lancer des pierres & des traits, jusqu'à ce qu'on leur eût lâché un coup de canon, qui leur fit prendre la fuite.

Continuant toujours à longer cette terre, ils apperçurent une large baye

à laquelle ils donnerent le nom de *la Baye du Faucon*. Elle eſt par les trente-neuf degrés, quarante minutes de longitude occidentale.

Pluſieurs pirogues de Pêcheurs ſortirent de cette baye : les Anglois acheterent d'eux des écreviſſes de mer, & d'autres poiſſons, avec du papier, & quelques morceaux d'étoffes ; mais ces Sauvages étoient de ſi mauvaiſe foi, que lorſqu'ils pouvoient ſe ſaiſir des marchandiſes avant d'avoir attaché leur poiſſon à la corde, dont on ſe ſervoit pour les tirer à bord, ils rioient du défaut de prévoyance des Anglois, & refuſoient hardiment de rien donner pour ce qu'ils avoient pris, & l'on étoit obligé de leur en donner d'autres. Toutes les menaces qu'on leur faiſoit étoient inutiles.

Pendant que les Anglois trafiquoient avec ces Pêcheurs, ils virent arriver pluſieurs autres pirogues, qui contenoient une multitude d'Indiens armés. Ils firent pluſieurs tentatives pour faire entrer dans leurs canots ceux de l'équipage qui traitoient avec les Pêcheurs. Quelqu'un de l'équipage s'étant approché d'eux, ſans défiance,

ils le faisirent & s'enfuirent, à force de rames, vers le rivage. On leur lâcha plusieurs coups de fusil, qui les obligerent de s'envelopper de leurs manteaux, qui sont fort épais. L'un d'eux, se voyant coucher en joue, mit son filet en double pour intercepter la balle.

Plusieurs Indiens ayant été blessés dans la pirogue, qui emmenoit l'homme qu'ils avoient enlevé du vaisseau, il trouva moyen de se dégager de leurs mains & de sauter dans l'eau : une autre pirogue se mit à sa poursuite, & l'auroit repris avant qu'il eut pu arriver au vaisseau, sans la décharge d'un canon à quatre, qu'on pointa un peu au-dessus de leur tête, & qui leur fit prendre la fuite. On fit aussi-tôt mettre un petit canot à la mer, & l'on prit cet homme, qui avoit eu l'adresse de s'échapper des mains des Indiens. Ses forces étoient épuisées : ses habits, que l'eau avoit rendus fort lourds, l'avoient empêché de nager à son aise. L'Auteur de ce voyage dit, qu'il auroit été probablement mangé : ils apprirent que les habitans de la nouvelle Zélande sont antropophages.

Lorſque cet accident arriva, les Anglois étoient à la pointe du Sud de la baye du Faucon. En dedans du cap dont on a parlé, ſont deux rochers, tous deux de forme conique : la baye n'a guere moins de treize lieues de profondeur. A la côte du Nord de cette baye, ſont pluſieurs petits vaiſſeaux, & dans le fond eſt un lagon d'environ trois milles de large. Il communique avec la mer, par un paſſage étroit à la pointe ſeptentrionale, où la mer briſe ; mais, ſelon les apparences, il n'y a pas aſſez d'eau pour une chaloupe. La partie du Nord-Eſt eſt formée par un banc de ſable, qui s'étend vers le Sud. Vers le milieu eſt une élévation, qui a été convertie en une Iſle, par les ſables que la mer y a apportés. Cette Iſle a environ quatre milles de longueur, & une & demie de largeur : elle court Eſt & Oueſt.

La terre, dans le fond de la baye, offre à l'œil une très-belle perſpective, par l'inégalité du terrein, par des vallons de verdure, par des piéces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe développent que vers la cime, & que l'on prendroit pour des cèdres. Un peu plus avant la terre s'é-

leve en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont quelques-unes sont aussi élevées que le pic Ténériffe. Une neige éternelle couvre leur cime, qui se perd dans les nues. Au Sud-Ouest de ces montagnes, les terres sont plus basses & moins inégales : on y découvre de grandes plaines, couvertes de diverses plantes.

Les Anglois continuerent leur route vers le Sud, jusqu'au dix-sept Octobre 1759, qu'ils se trouverent par les quarante degrés, trente-cinq minutes de latitude australe. Les Lords de l'Amirauté les avoient chargés de suivre la côte de la nouvelle Zélande, jusqu'au quatrieme degré de latitude méridionale ; & si la terre paroissoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le Nord, pour en reconnoître la côte septentrionale, parce ce que pays n'étoit encore que très-imparfaitement connu.

Pour se conformer à ces instructions, ils changerent la direction de leur route, tournerent au Nord. Ils se trouverent à une des pointes de la nouvelle Zélande, & la nommerent le *Cap Turmagin* : ce cap est remarquable par une couche d'argile, d'une couleur brune, relui-

ſante. Il s'abaiſſe par degrés du côté du Nord ; mais il eſt eſcarpé du côté du Sud.

A quelque diſtance de ce cap, ils furent abordés par une pirogue où étoient cinq Indiens, qui leur firent entendre qu'ils avoient envie de paſſer la nuit à bord. On les reçut avec accueil, & on leur fit tous les meilleurs traitemens poſſibles. Rien n'annonçoit en eux l'embarras & la timidité, ordinaires aux peuples qui ne ſont pas civiliſés. Ils montroient une franchiſe qui étonnoit les Anglois. Ils prenoient & mangeoient de tout ce qu'ils leur voyoient manger, ſans même qu'on leur en préſentât. Ils marquoient autant de confiance dans leur amitié, que s'ils en euſſent déja fait une longue expérience.

Il y en avoit deux qui étoient de très-beaux hommes, auſſi bien proportionnés dans leur taille, que dans leurs membres. Leurs traits étoient ſi fins & ſi délicats, qu'ils auroient fait honneur aux plus belles femmes d'Europe. On les renvoya le lendemain, chargés de préſens ; mais ils ne s'en allerent qu'à regret ; ils auroient voulu paſſer la journée entiere à bord. On leur fit connoî-

tre que cela les éloigneroit trop de leurs habitations.

En avançant vers le Nord, les Anglois découvrirent une baye, au milieu de laquelle se trouvoit une Isle : ils entrerent dans cette baye, en gouvernant entre l'Isle & la terre. L'irrégularité des sondes ne leur annonça d'abord qu'un mauvais fond : mais elles devinrent plus régulieres, & ils mouillerent à un demi mille du rivage, par huit brasses d'eau, d'un très-beau fond.

Ils mirent leurs canots en mer, pour chercher un lieu propre à faire l'aiguade ; mais les raffales, & une grosse lame, qui battoit toute la rive, ne leur permirent point d'aborder. Quelque-tems après on fit une seconde tentative avec plus de succès. Le lendemain, vingt-deux Octobre 1769, ils renvoyerent les canots à terre pour faire du bois & de l'eau, avec un détachement pour protéger les travailleurs : mais lorsqu'ils voulurent faire apporter à bord l'eau & le bois, la mer étoit si grosse & si houleuse, qu'ils furent obligés d'abandonner leur entreprise, & de lever l'ancre. Les naturels appellent cette baye *Tegadoo* : il paroît que ses

bords ne sont pas fort peuplés. Elle est située par les trente-huit degrés de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt, trente-cinq minutes de longitude occidentale.

Les Anglois virent, près de l'endroit où ils mouillerent, quelques cabanes, environnées de clôtures, pour intercepter les vents, & plusieurs échaffauds dressés sous des angards, pour faire sécher du poisson. Les habitans paroissent avoir une grande abondance de crabes & d'écrevisses de mer. Les Anglois y virent des chiens d'une grande taille, & qui avoient les oreilles courtes & pointues. Quelques uns de ces Sauvages étoient enveloppés dans une espece de manteau d'étoffe. Leurs femmes n'avoient pour vêtement qu'une natte, composée de mauvaises racines de mer, & qui leur couvroit les parties.

Les Anglois continuerent leur route vers le Nord, en prolongeant la côte : ils apperçurent plusieurs pirogues, qui se détachoient du rivage pour venir à eux : bien-tôt leur vaisseau en fut environné. Quelques-uns de ceux qui étoient dedans monterent à bord. Les Anglois leur demanderent, par signes,

un lieu où ils pourroient faire de l'eau. Les Indiens leur indiquerent une baye qui leur restoit au Sud-Ouest-quart-d'Ouest. On y envoya aussi-tôt les canots, qui revinrent peu de tems après : ceux qui étoient dedans annoncerent qu'ils avoient trouvé un endroit propre à faire du bois & de l'eau. Les Anglois allerent mouiller dans cette baye, par vingt brasses d'eau, fond de sable. Les habitans de cette contrée les reçurent avec accueil. Les Anglois tirerent une ligne autour de la place, destinée à faire leur eau, & défendirent aux Indiens de la passer : on leur obéit avec la plus grande exactitude.

Les maisons qui se trouvoient aux environs étoient contiguës. Les terres, dans les vallées adjacentes, sont assez réguliérement unies, bien cultivées, & partagées en petites portions. Les plantations consistent en patates douces, dont les habitans font un grand usage. Il y a beaucoup d'arbres, dont les naturels prennent l'écorce pour faire leurs étoffes : ces arbres croissent sans culture.

Ces Indiens font une pêche abondante dans la baye ; elle consiste en

écrevisses de mer, en merluches beaucoup plus grandes que celles qui se trouvent sur les côtes d'Angleterre. Les bois du voisinage sont si épais & si serrés, qu'on a beaucoup de peine à y pénétrer. Ils fournissent une retraite assurée à une multitude d'oiseaux de différentes especes, parmi lesquels les Anglois remarquerent des gelinottes & des pigeons d'une très-grosse espece. Les Anglois acheterent différentes choses de ces peuples, entr'autres des étoffes, pour lesquelles ils leur donnerent des bagatelles.

La chasteté n'est pas une vertu fort recommandable chez ces Insulaires; plusieurs jeunes femmes se rendoient tous les jours dans l'enceinte où les Anglois faisoient leur eau, & vendoient leurs faveurs aux Matelots pour des choses de peu de valeur.

Les Anglois allerent à différentes fois reconnoître la contrée, & tous les habitans les recevoient avec les témoignages d'une sincere amitié. Un Officier arriva à une habitation isolée : une vieille femme en sortit & l'invita à entrer dans sa cabane, où étoient une douzaine de personnes qui mangeoient

des écrevisses de mer & des patates. Les Indiens le presserent de s'asseoir & de manger avec eux. Il accepta leur invitation, & après le repas leur fit présent d'étoffes & de clous, qu'ils accepterent avec joie. Ils lui présenterent une jeune & jolie fille, qu'ils chargerent de lui rendre tous les devoirs de l'hospitalité. Quelques heures après, un vieillard, & deux femmes, arriverent dans cette habitation : ils saluerent tous ceux qui y étoient avec beaucoup de gravité, & avec les formalités, qui sont en usage dans ce pays. Ces formalités consistent à s'approcher l'un de l'autre, d'assez près pour se mettre le bout du nez l'un contre l'autre, ce qu'un spectateur pourroit prendre pour un baiser. L'Officier, en prenant congé d'eux, se conforma à leurs usages, & fit la ronde, en mettant son nez contre celui de chaque Sauvage. Cette attention leur fit beaucoup de plaisir. Ils lui donnerent un conducteur, qui le mena par un chemin beaucoup plus court & plus commode que celui qu'il avoit suivi. Lorsqu'ils rencontroient des vaisseaux ou des fossés pleins d'eau, qui sont fort communs dans ce pays pour arroser les terres,

l'Indien prenoit l'Officier & le paſſoit ſur ces épaules : il ſembloit même deſirer de le porter pendant tout le chemin.

Les naturels du pays nomment la baye où les Anglois avoient mouillé, *Tolaga*. Elle eſt par les trente-huit degrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par les ſoixante-dix-neuf, vingt-deux minutes de longitude orientale du Méridien de Londres.

Après avoir fait de l'eau, embarqué toutes les proviſions & les rafraîchiſſements que le pays pouvoit leur fournir, & gravé une inſcription ſur un arbre, ils appareillerent, & continuerent à gouverner au Nord, en prolongeant la côte.

Ils ne tarderent pas à voir ſortir d'une anſe pluſieurs pirogues, qui voguoient ſur le vaiſſeau à force de rames. Une de ces pirogues contenoit ſoixante Indiens : tous étoient armés de dards, de lances & de pierres. Les Anglois, voyant qu'ils étoient diſpoſés à les attaquer, tirerent par-deſſus leur tête deux coups de canon ; ce qui les diſperſa.

Le 2 Novembre 1769, ils apper-

çurent quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Plusieurs de ces pirogues ramerent vers le vaisseau, & l'on s'appercevoit aisément que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Leur nombre se montoit à cent ou environ. Ils s'arrêterent à une certaine distance du vaisseau, alors leur Chef, qui étoit sur la plus grande pirogue, adressa un long discours aux Anglois, & finit par les défier au combat ; mais voyant que ceux-ci ne répondoient à leurs menaces que par des invitations de traiter avec eux, ils s'approcherent plus près du bord. Celui qui avoit été leur orateur, prit une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaissean. C'étoit sans doute une déclaration de guerre : tous les Indiens prirent alors les armes.

On les menaça, par signes, d'une prompte & entiere destruction, s'ils commençoient à attaquer : on leur fit connoître par d'autres qu'on n'avoit aucun dessein de leur faire du mal, & qu'on leur demandoit seulement de vendre du poisson. On leur montra en même-tems plusieurs piéces d'étoffes, ce qui eut beaucoup plus d'influence sur

eux

eux que toutes les menaces qu'on auroit pu leur faire. Rien ne paroissoit moins les effrayer que le danger du ressentiment des Anglois.

Ils avoient une grande quantité d'écrevisses de mer & de moucles, que les Anglois acheterent, mais avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant. Une piéce, qu'ils avoient donnée auparavant pour une certaine quantité de poisson, fut divisée en plusieurs morceaux, & chacun fut échangé pour la même quantité; cependant les Indiens se croyoient très-bien payés. Ils coupoient chaque piéce d'étoffe par morceaux, de deux ou trois pouces en quarré, & les attachoient à leurs oreilles.

Pendant qu'ils traitoient avec les Anglois, un d'eux eut la hardiesse de se saisir d'un paquet de toiles, qu'on avoit suspendu à une corde pour le mouiller. Il le délia à la vue des Anglois, &, quoique les soldats le menaçassent de tirer sur lui, il le mit dans sa pirogue, refusa avec opiniâtreté de le rendre; il paroissoit méme ne pas songer à prendre la fuite, & ne s'écartoit pas du vaisseau. Deux coups de fusil, chargé à balle,

ne firent sur lui aucune impression. On lui tira dans le dos un coup de fusil, chargé à dragées : il n'y fut pas plus sensible. Dès qu'il eut réparé son canot, il se retira avec précipitation à une certaine distance, emportant le butin. Les autres Indiens le suivirent. Ils se réunirent tous & se mirent à rire, & à s'applaudir de l'acquisition qu'ils avoient faite avec tant d'adresse : mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit siffler les balles par-dessus leur tête ; ils se disperserent tous & se hâterent de regagner le rivage.

Pendant l'après-midi, les vaisseaux Anglois furent suivis par une double pirogue, dont la coupe & les décorations étoient singulieres. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde, & voguent comme les simples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dedans paroissoient fort gais. En faisant route ils dansoient, chantoient, & poussoient des cris de joie. L'un d'eux fit une longue harangue aux Anglois ; si-tôt qu'elle fut finie les autres commencerent à leur lancer des pierres. Voyant qu'on n'avoit pour eux que de l'indifférence & du mépris, ils se retirerent.

Le lendemain les Anglois revirent encore cette pirogue à leur pourſuite : elle les joignit ſur les neuf heures : ſa voile étoit d'une ſinguliere conſtruction : c'étoit un compoſé de nattes; ſa forme étoit triangulaire. Le grand côté étoit aſſujetti le long du mât : le côté qui partoit du pié du mât, étoit envergué ſur un bâton mobile, pour qu'on pût donner à la voile la direction la plus conforme du vent.

Cette pirogue ſuivit encore les Anglois pendant pluſieurs heures ; les Indiens voyant qu'ils pourſuivoient toujours leur route, pouſſoient des éclats de rire. La timidité qu'ils leur attribuoient, ne contribuoit pas peu à leur hardieſſe. Ils s'approcherent plus près & leur lancerent des pierres, qui atteignirent quelques perſonnes de l'équipage. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet ; mais, à la vue d'un canon pointé ſur eux, ils prirent la fuite.

Quelques jours après les Anglois furent accoſtés par trois nouvelles pirogues. Un des Indiens qui étoient dedans lança une eſpece de javeline à un matelot : on tira ſur eux un coup de fuſil,

qui les fit fuir avec précipitation.

Les Anglois gouvernerent ſur une ouverture qu'ils apperçurent dans la terre, & lorſqu'ils y furent arrivés, ils laiſſerent tomber leur ancre ſur ſept braſſes d'eau d'un très-bon fond. A peine étoient-ils mouillés, qu'ils furent environnés de pluſieurs pirogues, remplies de gens armés, & qui ne ſe retirerent qu'à la nuit, en faiſant des ſignes menaçans. Il paroît que leur projet étoit de former une attaque au milieu de la nuit; les Anglois les entendirent voguer autour de leur vaiſſeau ſur les onze heures; mais les Indiens voyant qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes, ſe retirerent promptement.

A peine le jour parut, qu'on vit ſeize pirogues qui s'avançoient vers le vaiſſeau. Les Indiens qui étoient dedans pouvoient être au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. Leur air annonçoit qu'ils avoient la réſolution de livrer bataille: ils paroiſſoient même en vouloir venir à l'abordage; mais ils ne convenoient pas entr'eux de quel côté ils formeroient leur attaque. Ils changeoient continuellement de ſituation, paſſant de l'avant

à l'arriere du vaisseau, & de stribord à bas-bord. Les Anglois observoient tous leurs mouvements, en se tenant sur leurs gardes, & cherchoient en même-tems tous les moyens qu'ils pouvoient imaginer capables de les pacifier, & tout ce qu'on faisoit pour les adoucir, ne servoit qu'à accroître leur témérité. Ils se mirent en devoir d'exécuter leur dessein; mais une décharge de quelques fusils leur fit bien-tôt abandonner leur entreprise: un coup de canon de quatre leur fit faire une retraite précipitée.

L'instant d'après les Anglois mirent leurs canots à la mer, pour sonder la baye & trouver un mouillage convenable; ce qui fut bien-tôt exécuté.

Le vaisseau leva l'ancre pour s'approcher plus près du rivage. Le lendemain plusieurs Indiens se rendirent à bord, & montrerent des dispositions pacifiques. Ils porterent aux Anglois une grande quantité de poisson, d'étoffes, de lances, &c. qu'ils vendirent à des prix modérés. Les Anglois se procurerent dans cette baie une bonne provision de bois & d'eau: ils y nettoyerent leur vaisseau, dont le fond étoit devenu très-sale. La colere des Indiens

étoit tellement changée en douceur, qu'ils reçurent les Anglois avec la plus grande affabilité. Le lendemain les Astronomes qui étoient dans ce vaisseau, descendirent à terre pour observer le passage de Mercure. Pendánt cette observation, une pirogue, chargée de divers fruits & rafraîchissemens, se rendit à bord, pour y faire des échanges.

L'Officier qui commandoit alors le vaisseau, voulant encourager ces Indiens à commercer avec les Anglois, développa devant eux une piéce d'étoffe, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déja vues. Les Indiens, ne comprenant sans doute pas son intention, formerent le projet de s'en emparer, & firent signe à un jeune homme de leur troupe de mettre tout en usage pour s'en saisir; en conséquence, le jeune Indien se plaça près de la piéce d'étoffe, la prit entre ses mains, comme s'il eût seulement eu dessein de l'examiner: il la détacha aussi-tôt de la corde. L'Officier à qui elle appartenoit s'en apperçut, &, outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il se comportoit, les Indiens n'étoient oc-

occupés qu'à voler : il le tua d'un coup de fusil.

Les Anglois blâmerent l'emportement de cet Officier : s'ils eussent voulu punir toutes les injustices que commettoient les Indiens, avec lequels ils faisoient quelque commerce, il auroit fallu qu'ils les eussent tous exterminés, & faire un charnier de la nouvelle *Zélande*, car ces Insulaires n'ont aucune idée de la justice & de l'équité.

Les Indiens voyant que ce jeune homme avoit été tué si promptement, prirent tous la fuite, & il se passa plusieurs jours sans que les Anglois pussent renouer aucun commerce avec eux.

Le lendemain les Anglois envoyerent leurs canots examiner une grande riviere : ils la trouverent fort commode pour l'aiguade ; mais, comme le vaisseau avoit fait sa provision d'eau, ils leverent l'ancre & partirent. L'Auteur de ce voyage dit, qu'ils trouverent dans la baye des huîtres en abondance & du céleri. Dans leur route ils doublerent plusieurs Isles, entrerent ensuite dans un détroit, & mouillerent par vingt-trois brasses de profondeur. Ils furent accostés par trois pirogues,

chargées de marchandises, dont ils traiterent. En quittant ce canal les Anglois gouvernerent au Nord, & passerent entre plusieurs grandes Isles : ils jetterent l'ancre pour pêcher, & prirent beaucoup de Brêmes.

Plusieurs pirogues vinrent autour de leur vaisseau : on fit plusieurs présents aux Indiens pour gagner leur confiance & leur amitié. Les Indiens reçurent les présents, &, au lieu d'en marquer de la reconnoissance, ils firent pleuvoir une grêle de pierres. Les Anglois, indignés de leur perfidie, firent feu sur les premiers agresseurs, avec des fusils chargés à dragées. Les Indiens, effrayés, se retirent un peu plus loin. Se croyant hors d'atteinte, ils défierent les Anglois au combat; mais quelques coups de canon, tirés par-dessus leur tête, les effrayerent & les firent fuir à terre.

Le lendemain, d'autres pirogues, en plus grand nombre que le jour précédent, reparurent autour du vaisseau: ces Indiens marquerent autant de hardiesse que ceux de la veille; mais on les dispersa de la même maniere. Les Anglois continuerent leur route en suivant tou-

jours la côte. Voyant que le vent leur étoit contraire, ils coururent sur un endroit, qui leur présentoit l'apparence d'une baïe : le jour suivant ils y allerent, mouillerent entre une Isle & la terre, par quatre brasses & demie d'eau, fond de sable fin.

Dès qu'ils furent à l'ancre, ils mirent en mer leur chaloupe & leurs canots, pour sonder & reconnoître les fonds. La chaloupe fut bien-tôt environnée de pirogues, remplies d'Indiens armés, qui tenterent l'abordage : les matelots les disperserent à coups de fusil.

Les bateaux, à leur retour, annoncerent que l'on avoit mouillé sur un banc de sable. Les Anglois leverent l'ancre, pour quitter un endroit qui pouvoit leur devenir funeste & remirent à l'ancre par dix brasses & demie de profondeur. Un instant après ils virent trente-trois pirogues qui venoient à eux. Elles contenoient environ trois cents Indiens, tous armés de différentes manieres. Ils environnerent le vaisseau & traiterent d'abord amicalement avec les Anglois; mais, à un signal que donna un de leurs Chefs, conformément sans doute au plan qu'ils avoient projetté,

tous quitterent le vaisseau, se rangerent à la bouée, & tenterent de lever l'ancre. Ils croyoient, selon toutes les apparences, que s'ils venoient à bout de la lever, le vaisseau iroit de lui-même échouer sur le rivage. Dans l'instant qu'ils commencerent à tirer la bouée, on leur fit entendre le sifflement de quelques balles : mais ils persisterent dans leur entreprise. Alors les Anglois tirerent sur celui qui paroissoit le plus ardent à continuer son entreprise, le blesserent dans le bras & dans le côté. On tira en outre un canon de quatre pardessus leur tête : la frayeur s'empara d'eux, ils s'enfuirent vers le rivage. Quelques-uns revinrent vers le vaisseau & proposerent de négocier amicalement.

L'après-midi, un Officier, accompagné de plusieurs soldats de la Marine, alla descendre dans une des Isles. Il eut l'imprudence de se laisser environner avec sa troupe par un corps considérable d'Indiens, dont une partie se détacha aussi-tôt, pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

On apperçut ces mouvemens du bord

& l'on mit aussi-tôt une croupiere sur le cable, pour présenter à l'Isle le travers du vaisseau. Déja les Indiens pressoient tellement les Anglois, séparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impossible de pouvoir faire usage de leurs armes. Le nombre des ennemis étoit si considérable, qu'ils regardoient leur mort comme certaine. Au milieu de ce désordre on tira quelques coups de fusil, sans qu'il arrivât aucun fâcheux accident. Ceux qui étoient restés dans le vaisseau, se hâterent de faire feu de l'artillerie. Le bruit qu'elle produisit, le sifflement des balles qui passoient par-dessus la tête des Indiens, leur causa un si grand effroi, qu'ils prirent tous la fuite, au moment même où ils auroient pu exterminer tous les Anglois qui étoient descendus à terre.

Peu de tems après plusieurs pirogues aborderent le vaisseau, & traiterent avec les Anglois de la maniere du monde la plus amicale & la plus paisible. Le lendemain les Anglois descendirent sur la rive occidentale de la baye, où ils trouverent de très-bonne eau & du céleri en abondance. Les cabanes des Indiens étoient bâties sur le bord de la

mer. Les Anglois jetterent leurs filets ; mais ils ne prirent aucun poiſſon, quoique la pêche des Indiens fût toujours fort abondante. Les Anglois s'apperçurent que cela venoit, de ce que les Indiens connoiſſoient les endroits où ſe retiroit le poiſſon, & que leurs filets étoient plus profonds & plus larges que ceux dont ils faiſoient uſage.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit paſſée ſur le rivage, pluſieurs matelots eurent la hardieſſe de traverſer une plantation des Indiens, & y prirent quelques patates. L'Officier qui les commandoit leur fit une ſévere réprimande; mais ils allegueremt pour leur juſtification, qu'ils n'avoient fait que ce que les Officiers faiſoient ſouvent. L'Officier, outré de cette réponſe hardie, ordonna qu'ils ſeroient mis aux fers pendant pluſieurs jours.

Le 4 Décembre 1769, les Anglois ſortirent de la baïe des Iſles : l'eau étoit ſi baſſe, qu'en traverſant cette baïe, ils n'avoient que deux braſſes & trois quarts de profondeur. Le vent venoit alors de la partie du Sud.

Le Mercredi, ſix du même mois, comme ils côtoyoient la terre, le vent

calma à dix heures du soir. La marée, qui dans ce moment étoit très-forte, les entraîna, malgré eux, si près de terre, qu'ils n'en étoient pas à six brasses. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens, qui, à la vue du danger que les Anglois couroient, poussoient des cris de joie, leurs montroient leurs armes d'un air menaçant, & les regardoient déja comme leur proie. La situation des Anglois paroissoit désespérée, lorsqu'une brise de terre & le jusant se réunirent pour les éloigner de la côte : ils mirent le cap au large, & échapperent au danger qui les menaçoit. A onze heures le vent fraîchit : ils toucherent sur un roc que la mer couvroit ; mais, malgré la violence du choc, ils ne reçurent aucun dommage considérable.

Depuis le sept, ils continuerent leur route, en prolongeant toujours la côte : le vingt-cinq ils eurent connoissance de l'Isle des trois Rois.

Le Dimanche, trente-un Décembre, ils découvrirent le cap Nord de Tasman, qui leur restoit au Nord-Nord-Est du compas, & à la distance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui est l'extrémité la plus sep-

tentrionale de la nouvelle Zélande, ils changerent leur direction, en faisant voile vers le Sud, dans le dessein d'en connoître la côte orientale : ils gouvernerent sur la baïe des Meurtriers, où ils se proposerent de faire du bois & de l'eau.

Le Vendredi, 12 Janvier 1770, étant par les trente-huit degrés dix minutes de latitude australe, ils découvrirent un pic remarquable, & pour le moins aussi élevé que le pic de Téneriffe, dont la cime étoit couverte de neige.

Le lundi, quinze du même mois, ils apperçurent une baïe dans le Sud-Sud-Ouest, à la distance d'environ onze lieues, & gouvernerent dessus. L'instant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, ils se trouverent sur un banc de roches, que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage jusqu'à un mille & demi au large. Comme ils n'avoient que très-peu de vent, ils se firent aisément remorquer par leurs canots. Ils virent alors de l'avant une petite anse, qu'ils envoyerent reconnoître par la chaloupe ; mais ils la rappellerent sur le champ, parce qu'ils

virent les Indiens armer leurs pirogues & les mettre à la mer.

En faisant voile vers la baïe, ils observerent une suite de cabanes, construites le long du rivage : les habitans les invitoient, par signes, à descendre à terre. Ils apperçurent un Indien, bizarement vêtu, & suivi de plusieurs autres, qui comme lui s'avançoient sur le bord de la mer. Celui qui étoit bizarement vêtu s'y acquitta de plusieurs cérémonies mystérieuses.

Lorsque les Anglois eurent doublé la pointe septentrionale de la baïe, ils apperçurent une sentinelle en faction, & virent relever ce poste à deux différentes reprises. Vers le midi ils se mirent à l'ancre : dès qu'ils eurent mouillé, plusieurs pirogues s'approcherent du vaisseau ; mais aucun Indien n'osoit monter à bord : cependant un vieillard, qui paroissoit jouir parmi eux d'une grande considération, se mit en devoir d'y monter ; mais tous les autres Indiens se rangerent autour de lui pour l'en empêcher. Malgré leurs représentations & leurs instances, il se rendit à bord. Les Anglois le reçurent avec tous les témoignages d'amitié & de joie. L'accueil

que reçut ce vieillard, en présence de tous ses compatriotes, qui étoient dans la plus grande inquiétude, leur fit pousser des cris de joie : dans l'instant ils passerent tous à bord.

Le mardi seize, comme les Anglois se disposoient à carener leur vaisseau ; plusieurs pirogues les aborderent pour leur vendre du poisson ; mais, dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu, ils retirerent leur poisson, & auroient même tué celui qu'on avoit chargé de traiter avec eux, s'il ne s'étoit subitement soustrait à leurs coups. Cette perfidie ayant été rapportée au Capitaine Cook, il saisit un fusil de chasse & tira sur l'agresseur, qui, se trouvant directement sous lui, reçut la charge dans le genou, qui en fut brisé. Cet Indien lava ses plaies dans l'eau, qui, étant salée, lui causa des douleurs si cuisantes, qu'il jetta, avec fureur, dans la mer le poisson dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens qui étoient dans les autres canots, ne parurent étonnés, ni du bruit du coup de fusil, ni des blessures qu'il avoit faites : ils tournoient seulement autour de lui & examinoient

ses plaies avec une curieuse attention. Celui qui étoit blessé ne se retira point, il enveloppa ses plaies avec des nattes, & resta plusieurs heures auprès du vaisseau. Un peu avant cet accident, deux Indiens, que le maître avoit empêchés de monter à bord, s'étoient saisis de leurs lances pour le frapper, & on avoit été obligé d'employer la violence pour les forcer de se retirer.

Dans l'après midi le Capitaine Coók, accompagné de plusieurs Officiers, descendit avec la chaloupe de l'autre côté de la baïe. Il y trouva plusieurs Indiens, occupés à la pêche : ils avoient dans leur pirogue des panniers, dans lesquels les Anglois virent plusieurs membres d'hommes rôtis : on ne put douter qu'ils n'en eussent mangé : on en voyoit quelques-uns qui étoient à moitié rongés. Les Anglois furent convaincus que les habitans de la nouvelle Zélande étoient antropophages.

Ils leur demanderent comment ils avoient eu ces membres de corps humain : les Sauvages firent entendre, que cinq ou six jours avant l'arrivée des Anglois, une pirogue d'un autre canton,

& dans laquelle il y avoit dix hommes, & deux femmes avoit été jettée dans leur baïe, qu'ils les avoient attaqués & tués, à l'exception d'une femme, qui, voulant se sauver à la nage, s'étoit noyée : qu'ils avoient mis en piéces les cadavres & qu'ils les avoient partagés entr'eux. Ces barbares, loin de rougir en récitant un fait si horrible, le regardoient comme naturel. Voyant les Anglois prendre un bras pour l'examiner, ils crurent qu'ils avoient envie d'en manger, leur promirent de leur réserver pour le jour suivant un tête, qui étoit déjà rôtie, s'ils vouloient se rendre à leur habitation, ou l'envoyer prendre.

L'Auteur de ce voyage dit que ce fait est incontestable, & que l'on a tort d'accuser de mensonge les voyageurs qui assurent qu'il y a des antropophages sur différentes côtes de l'Afrique & de l'Amérique.

Pendant que les Anglois conversoient avec ces Pêcheurs, ils remarquerent qu'on faisoit rôtir quelques viandes dans un four, pratiqué en terre. Ils demanderent aux Sauvages ce que c'étoit; ils répondirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faisoient cuire. Les Anglois, vou-

lant voir si ce n'étoit pas quelque membre de corps humain, ouvrirent le four; mais ils y virent effectivement le poil & les entrailles d'un chien. Après avoir carené leur vaisseau ils firent de l'eau & du bois ; allerent pour cet effet dans la partie où ils avoient vu les corbeilles, remplies de membres humains, rôtis : voyant le corps d'une femme qui flottoit sur l'eau, ils crurent d'abord que c'étoit cette femme qui s'étoit noyée en voulant se sauver ; mais un Indien, qui s'approcha du rivage leur appritque c'étoit sa sœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il avoit jettée dans l'eau, selon la coutume de sa tribu. Cette coutume de jetter ainsi les morts à l'eau, est particuliere à ceux qui habitent aux environs de cette baïe.

Les Anglois virent dans cette partie de la nouvelle Zélande, des villages, dont les habitans avoient pris la fuite ou avoient été entiérement exterminés. Qnelques-uns de ces villages étoient couverts d'herbes & d'arbustes, ce qui annonçoit qu'ils étoient déserts depuis quelques-tems. Ils en visiterent plusieurs : leur situation

étoit cependant fort agréable : chacun étoit composé de dix - huit maisons, disposées sur un plan circulaire. Ils étoient entourés & défendus par un mûr, d'une construction fort singuliere. Des pieux, enfoncés en terre, formoient deux lignes paralleles : l'espace intermédiaire étoit rempli de fascines, très-bien entrelassées : ce mûr pouvoit avoir six ou sept piés de hauteur. Il est assez difficile de s'ouvrir un passage dans un mûr de cette espece, étant défendu par des hommes, qui craignent de tomber entre les mains d'ennemis, qui sont tout prêts à les dévorer.

A quelque distance de ces villages, les Anglois virent les restes d'une fortification plus réguliere. Elle étoit située sur une haute colline, dans le voisinage d'une baïe très - commode. La colline, étant fort escarpée, étoit elle - même d'un très - difficile accès. Sur son sommet régnoit une plaine unie, assez étendue pour contenir un Bourg de trois à quatre cents maisons. Ce Bourg, dont il restoit à peine des ruines, avoit été fortifié par un retranchement de pieux. Ces pieux avoient deux piés de circonférence, étoient profondément enfoncés

en terre, & pouvoient avoir vingt piés d'élévation. Ils ne laissoient entr'eux aucun intervalle, & on avoit creusé en dehors un fossé d'environ dix piés de largeur. En dedans du retranchement étoient plusieurs grands réservoirs d'eau & plusieurs échaffauds qui se joignoient aux pieux, pour y placer ceux qui devoient défendre le Bourg. La colline étoit si escarpée, qu'on ne pouvoit y monter qu'en se traînant sur les mains & sur les genoux.

Du sommet de cette colline, les Anglois virent les ruines d'une petite ville, qui avoit appartenu aux propriétaires de cette forteresse, & qui étoit le lieu de leur résidence ordinaire. Ces Indiens, outre le bourg ou la ville qu'ils habitent, ont une place forte, qui leur sert de retraite & de magasin, pour mettre en sûreté leurs provisions. Pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en emparer par surprise, ils ont soin d'y laisser toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y retirent tous à la premiere allarme.

Ils ont toujours soin de conserver une certaine quantité d'eau dans des réservoirs; des amas de pierres & de lances

ſont diſtribués ſur les échaffauds qui regnent le long du retranchement. Ces échaffauds ſont conſtruits de maniere que leur élévation met à l'abri des aſſiégeans ceux qui défendent le retranchement, ſans les empêcher de lancer ſur l'ennemi des pierres, des dards, &c.

Lorſque ces fortereſſes ne réuniſſent point les avantages de la ſituation, & que la nature du terrein ne les rend inacceſſibles d'aucun côté, on y ſupplée, en les environnant de deux ou trois larges foſſés, avec un pont-levis, qui eſt ſimple dans ſa ſtructure, & remplit cependant ſon objet. En dedans de ces foſſés, il y a un retranchement, fait de pieux, enfoncés en terre, à la maniere de ceux dont nous avons déjà parlé; mais ils ſont inclinés du côté de la fortereſſe, ce qui ne peut manquer d'être favorable aux aſſiégeans. Les Anglois firent faire cette remarque à un de leurs Chefs; mais il leur dit qu'ils ſe trompoient à cet égard, leur faiſant obſerver que ſi les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette maniere fourniroit aux aſſiégeans le moyen de s'en approcher; qu'ils pour-

roient se mettre sous leur pointe à couvert des traits des assiégés; qu'il seroit très-difficile, peut-être même impossible de les en déloger : qu'à l'abri de ces pieux il leur seroit facile de se creuser un passage soûterrein pour s'introduire dans la forteresse.

Le même Chef leur dit, que ces places n'étoient jamais emportées de vive force ; qu'on ne parvenoit presque point à s'en emparer que par surprise. Lorsque l'ennemi s'est rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le siége de la place en blocus. Il intercepte au dehors toute communication avec les assiégés, qui, ne recevant plus de subsistance, sont exposés à éprouver toutes les horreurs de la faim. Ils ne manquent jamais alors de sortir de la place & de tenter le sort des armes ; souvent une victoire complette, remportée par les assiégeans, occasionne la ruine entiere de ce district, & tous ceux qui sont tués ou faits prisonniers, deviennent la nourriture des vainqueurs.

Les Anglois, après avoir fait une provision suffisante d'eau & de bois, se remirent en mer & continuerent à prolonger la côte orientale de la nouvelle

Zélande. Le ſept Février mil ſept cent ſoixante-dix, le flot les porta rapidement contre une chaîne de rochers, qui partoit d'une Iſle voiſine. Dans ce moment le vent calma, & leur ſituation devint véritablement critique. Un Officier propoſa de refouler la marée, pour gagner un paſſage, que l'on appercevoit entre deux Iſles. Le rang qu'occupoit cet Officier, donnoit un certain poids à ſa propoſition, quoiqu'elle fût impraticable. Le Capitaine reſta dans l'irréſolution, &, pendant le débat qu'occaſionnoit la contratriété d'opinions, le vent porta le vaiſſeau ſi près des rochers, que la perte des Anglois paroiſſoit inévitable. Dans cette triſte conjoncture, ils laiſſerent tomber leur groſſe ancre, ce qui faiſoit leur unique reſſource. Après avoir filé cent cinquante braſſes de cable, ils virent avec la plus grande joie que le vaiſſeau venoit à l'appel de ſon ancre.

Si cet expédient leur eut manqué ils périſſoient ſans reſſource; ils auroient été obligés de conſtruire un nouveau bâtiment pour les tranſporter aux Indes Orientales; & ſi cette derniere reſſource leur avoit manqué ils auroient été forcés

de

de passer le reste de leurs jours dans la nouvelle Zélande, continuellement exposés à la barbarie des Antropophages.

Peu de tems après ils apperçurent un détroit, que les naturels du pays leur assurerent être navigable dans toute son étendue, ajoutant qu'un canot du pays pouvoit faire le tour des côtes, de la division de la côte méridionale de la nouvelle Zélande, en moins de quatre jours.

Ils résolurent, d'après cet éclaircissement, de tenter l'entreprise, gouvernerent sur le détroit, le passerent, firent voile au Nord jusqu'à ce qu'ils eussent doublé le cap Turnagin. Ils dirigerent ensuite leur course vers le Sud, dans le dessein de reconnoître les côtes de l'autre division de la nouvelle Zélande. La saison la plus orageuse dans ces mers approchoit; l'air devenoit chaque jour plus froid; ils commençoient à désespérer de trouver un passage de ce côté.

Le neuf Mars, le soleil, en se levant, leur montra un banc de rochers, qui n'étoit qu'à un demi-mille de leur vaisseau: ces rochers sont à vingt milles au Sud-Est de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande. Le dix du même

mois ils parvinrent enfin à doubler la pointe méridionale, qui est par les quarante-sept degrés, trente minutes de longitude occidentale, Méridien de Londres. Ils reprirent alors leur route vers le Nord avec un vent favorable: la terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aspect horrible. Ce n'est qu'une chaîne de montagnes, taillées à pic, qui élevent jusqu'au ciel leur cime, couverte de neiges. Les rochers qui leur servent de base sont par-tout escarpés, & en rendent les bords inaccessibles. Les Anglois ne virent rien qui leur annonçât que ce triste lieu fût habité.

Le vingt-six du même mois ils entrerent dans un bras de mer, bordé d'Isles des deux côtés, où l'on trouve trente-six brasses d'eau à un mille du rivage. En gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest, ils allerent mouiller sur la rive droite de la baïe de l'Amirauté. Après avoir affourché leur vaisseau, ils songerent à renouveller leurs provisions d'eau & de bois. Cette contrée est couverte de bois & entrecoupée de plusieurs ruisseaux, & la côte est si poissonneuse, qu'avec les lignes on prit beaucoup plus de poisson qu'il n'en fal-

loit pour la consommation de l'équipage. Les Anglois découvrirent une vieille cabane au pié d'une montagne, voisine de la baie.

Il y avoit près de six mois que les Anglois navigeoient autour de la nouvelle Zélande : ils en avoient pris tous les relevements : ils découvrirent que c'est une Isle, dont la longueur a près de trois cents lieues, & qui a pour habitans des Antropophages, accoutumés dès leur tendre jeunesse au carnage & aux horreurs de la guerre, & peut-être les hommes qui craignent le moins les dangers.

Une remarque qui étonna les Anglois, c'est que le langage des peuples de la nouvelle Zélande, est, à quelque différence près, le même que celui des habitans de l'Isle *Taiti*, dont nous parlerons dans la suite. Il y a, dit l'Auteur de ce voyage, plus d'analogie entre ces deux langues, qu'entre celles de plusieurs Provinces d'Angleterre. On peut conclure delà que l'un de ces deux pays a été peuplé par l'autre. Ils sont cependant situés à plus de six cents lieues de distance, & l'Océan seul les sépare. Il est difficile de croire, que

ceux d'un pays ayent entrepris de traverser cette immense étendue de mer dans des pirogues, qui sont les seuls bâtimens dont ils ayent jamais fait usage. En examinant même ces deux Nations de près, on pourroit trouver encore quelque analogie dans leurs mœurs, quoiqu'elles paroissent au premier coup-d'œil très-différentes entr'elles.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'usage de la circoncision, regardent ce qu'on coupe dans cette cérémonie, comme une chose si nécessaire, qu'ils l'attachent pardevant avec une ligature, & c'est une coutume, généralement reçue parmi eux, à l'égard des enfans mâles, nouveaux nés. C'est chez eux comme à Taiti, une parure, de se peindre les fesses de couleur bleue, & de la tracer en ligne spirale. Ils piquent la peau & font entrer cette couleur dedans. Ils ont encore l'usage de porter la barbe & d'attacher leurs cheveux sur la tête.

Les Zélandois sont d'une couleur plus bronzée que ceux de Taiti. On remarque chez les uns & chez les autres le même penchant à la friponnerie. Les Zélandois sont beaucoup plus coura-

geux que les habitans de Taiti. Il est impossible de peindre le degré de fureur auquel ils se livrent dans les harangues qu'ils prononcent, lorsque, dans leurs jeux guerriers, ils veulent peindre un combat.

Leurs habillements sont d'une étoffe, faite avec l'écorce d'une espece de plante qui est très-soyeuse. Cette étoffe est tissue, de maniere que les fils qui servent de chaîne, & à travers lesquels ils passent la trame, sont à trois lignes de distance les uns des autres. Leur habit est une tunique attachée sur les épaules avec des cordons ; elle leur descend jusqu'a la chûte des reins: les bordures de cette tunique sont brodées & ornées de franges de poils de chien : les desseins de la broderie sont des figures bizarres, nuancées de couleurs brunes & noires. Les ceintures dont ils se servent pour se couvrir les parties naturelles, sont faites de brins d'une herbe très-forte & tissus ensemble.

L'usage de faire bouillir les viandes est inconnu chez ces peuples : leur maniere ordinaire de les préparer est de les rôtir dans un four soûterrein.

Leurs principales armes sont la lance, la javeline, le patty-petow, qui est

une lance à deux tranchans, faite de bois de fer, d'os, ou de pierre, qu'on a enchassée dans un manche : la hache d'armes, est aussi de bois de fer : elle a un manche fort long. Les lances sont du même bois : vers la pointe ils y attachent des houpes, faites de poil de chien.

Il est étonnant que l'arc & les fleches, qui sont si communs parmi les habitans des Isles voisines, qui s'en servent même avec beaucoup d'habileté, soient absolument inconnues à ces peuples, qui sont naturellement belliqueux. Les Anglois leur en apprirent l'usage.

On pourroit regarder cette circonstance, dit notre Auteur, comme une forte présomption, que ce sont les habitans de la nouvelle Zélande qui ont peuplé l'Isle de Taiti ; que le hazard fit connoître à ceux de cette nouvelle colonie l'usage de l'arc ; que trouvant cette arme plus avantageuse que celles dont ils se servoient ordinairement, ils en prirent insensiblement l'usage, & se perfectionnerent peu-à-peu dans l'art de s'en servir. Ces Insulaires sont les archers du monde les plus adroits. Il ne seroit pas vraisemblable que les habitans de la

nouvelle Zélande eussent abandonné ces armes offensives, de beaucoup préférables aux leurs, si l'invention leur en avoit été connue.

Les instruments de guerre des habitans de la nouvelle Zélande, sont des trompettes qui rendent un son rauque & lugubre : elles ont près de deux piés de long : dans le milieu de la concavité, qui est extrémement applatie, se trouve une large ouverture. Chaque particulier porte un siflet au cou : il est fait d'un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & a deux autres trous dans sa longueur. Ces Sauvages se servent de peignes d'os ou de bois : la denture en est longue & grossiere.

Les Anglois virent à plusieurs d'entre-eux de petites pierres, de couleur jaunâtre, sur lesquelles étoient gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût grotesque. Ils s'attachent ces pierres au cou. Leurs pendants-d'oreilles sont aussi de petites figures de pierres ou de bois : quelques-uns les composent des dents de leurs parents morts. Les instruments dont ils se servent pour la pêche n'ont rien de remarquable, ils re-

femblent à ceux des habitans des autres Isles.

Les provisions d'eau & de bois étant faites le trente-un Mars de la même année, les Anglois appareillerent de la baïe de l'Amirauté & firent route au Nord, quelques degrés à l'Ouest, prenant leur point de départ d'une pointe, qu'ils nommerent le *Cap Farewell*. Leurs dernieres instructions portoient que leur route, pour retourner en Angleterre, seroit par le cap Hormor, & qu'ils pourroient, s'il étoit néçessaire, relâcher aux Indes Orientales.

Pendant les dix-sept premiers jours de leur départ de la nouvelle Zélande, leur navigation ne parut mériter aucune observation particuliere. Ils gouvernerent sur la nouvelle Hollande : le dix-huit Avril, jugeant, par leur estimation qu'ils n'étoient pas loin de la terre, ils ferrerent leur perroquet & resterent en travers toute la nuit : ils voulurent fonder le fond, mais ils n'en trouverent point avec une ligne de cent trente brasses.

Le lendemain, étant par les trente-sept degrés, cinquante minutes de longitude, à l'Ouest du cap Farewell, ils

découvrirent la côte de la nouvelle Hollande.

ARTICLE XIX.

Seconde addition à la nouvelle Hollande.

PENDANT qu'on imprimoit ce volume, le Journal du voyage de MM. Banks & Solander nous eſt tombé entre les mains : nous l'avons lu avec empreſſement, & nous avons cru devoir orner cet ouvrage des remarques intéreſſantes qu'ils ont faites dans leur route. C'eſt dans cette idée que nous avons donné une addition à la nouvelle Zélande ; c'eſt encore dans la même idée que nous ajoutons ce qui va ſuivre, à ce que nous avons dit de la nouvelle Hollande. Le lecteur ne peut que nous ſavoir gré du deſir que nous marquons de ſatisfaire ſa curioſité.

Les Anglois, après avoir parcouru toutes les côtes de la nouvelle Zélande, comme on vient de le dire dans l'article précédent, mirent à la voile pour ſe rendre à la nouvelle Hollande. Le

vingt Avril mil ſept cent ſoixante-dix, ils virent l'apparence d'une Iſle dans le Nord-Nord-Oueſt. Le lendemain, ils apperçurent des feux ſur le rivage, virent une haute montagne, qu'ils nommerent le *Cap Dromadaire*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Ce cap eſt ſitué par les trente-ſix degrés, vingt-une minutes de latitude méridionale, & cent cinquante degrés, vingt-huit minutes de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. Dans l'après midi ils eurent la vue de deux petites Iſles, qui leur reſtoient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & à la diſtance de deux lieues. Le Dimanche, vingt-deux du même mois, ils apperçurent les Inſulaires qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendoit au Nord, quelques lieues Eſt: il la côtoyerent, dans l'intention de mouiller à la premiere baïe. Le Vendredi ſuivant ils eſſayerent de deſcendre à terre avec leur chaloupe; mais une lame, qui battoit toute la rive, leur en défendit l'accès. Le lendemain ils découvrirent une baïe dans le Nord-quart-Nord-Eſt, & mirent le cap deſſus, avec la précaution d'envoyer leurs canots en avant pour

fonder. A une heure après midi ils y mouillerent par six brasses & demie d'eau, fond de sable; mais au moment que les canots vouloient aborder, plusieurs Indiens avancerent sur le rivage: deux d'entr'eux, armés de boucliers & de lances, s'opposerent à la descente. On tira sur eux quelques coups de fusils, chargés à dragées. Se sentant blessés, & voyant que leurs compatriotes les avoient abandonnés, ils se retirerent, mais à petits pas du côté de leurs cabanes, qui étoient dans des buissons. Ils firent face, avec un courage incroyable, pendant tout le chemin: ils faisoient cette lente retraite pour donner à leurs femmes le tems de se retirer dans les bois, avec leurs enfans & tous leurs ustensiles de ménage. Dès qu'ils s'apperçurent qu'il ne restoit plus rien à emporter, ils tournerent le dos & prirent la fuite.

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus misérable que leurs habitations: elles rappellerent aux Anglois l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de feu: elles sont construites avec quelques pieux, qui se croisent à quatre ou cinq piés au-dessus de

terre, & couvertes de morceaux d'écorce d'arbres, posés à côté les uns des autres, sans aucune liaison. Les habitans de cette côte sont noirs & entiérement nuds. Ils different des Negres d'Afrique, en ce qu'au lieu d'avoir de la laine sur la tête, ils ont de longs cheveux lissés. Les Anglois observerent qu'ils portoient sur leur poitrine des figures grotesques & grossiérement dessinées : ils se barbouillent le reste du corps avec une couleur blanche.

Leurs armes sont la lance, le bouclier, & des sabres de bois de fer. Les lances sont d'un bois très-leger, mais armées d'une longue pointe d'os très-aiguë : les arêtes en sont garnies de petites pointes, qui rendent les blessures plus dangéreuses, même mortelles. Les Anglois découvrirent dans ces lances des jointures, unies par une espece de ciment résineux. Ces Sauvages ont en-outre d'autres especes de lances, dont les pointes font la fourche, & qui leur servent à attrapper les poissons.

Leurs boucliers peuvent avoir trois piés de long, sur environ douze pouces de largeur. Ils sont d'une forme ovale, couverts en dedans & attachés à un man-

che. Dans quelques-uns de ces boucliers on remarque de petits trous, qui servent à observer les mouvements des ennemis.

Ces Sauvages, en se retirant dans les bois, laisserent sur le rivage deux ou trois pirogues : leur structure étoit de la plus grande simplicité : elles étoient composées de l'écorce d'un demi-tronc d'arbre, nouées à chaque extrémité avec des liens, composés d'un bois blanc, & très-flexible. Pour empêcher cette écorce de se rouler, les Sauvages mettent, au milieu des piéces de bois qui la traversent. Chaque pirogue peut avoir dix piés : les pagayes sont des rames courtes, dont le bout a trois pouces de largeur. Le Sauvage qui est dedans en tient une de chaque main, & vogue avec une extrême célérité. Quoique ces pirogues soient d'une bien mince valeur, les Sauvages ne vouloient cependant pas les perdre : ils épierent le moment du départ des Anglois, pour saisir l'occasion de transporter leurs pirogues dans un autre endroit.

Il paroît que ces Insulaires n'ont d'autre nourriture que le poisson, qui est très abondant sur cette côte. On y pê-

che une eſpece de Raye, qui peſe entre deux & trois cents livres : elle porte ſur la queue un aiguillon : on lui donne le nom de *Paſtenague* ou de *Glorieuſe*. Comme ces Rayes nagent ordinairement dans les eaux les plus baſſes, il eſt fort aiſé de les avoir. Les Anglois en prirent une quantité prodigieuſe.

On trouve deux eſpeces de Rayes, qui portent ſur la queue un aiguillon dentelé : on les nomme Paſtenagues, en latin *Paſtinaca*. Toutes les deux ſont citées dans Rondelet : l'une eſt la Paſtenague : proprement dite *Paſtinaca* l'autre eſt la Glorieuſe, *Aquila*.

Le rivage où les Anglois aborderent, n'offre d'abord qu'un terrein ſabloneux & ſemé de rochers en différents endroits ; mais la contrée qui eſt adjacente à cette baïe paroît unie, médiocrement élevée, couverte de bois, dont les clairiaires permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une aſſez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, qui pouſſent en abondance ſur toute ſa ſurface de cette terre, annoncent ſa fertilité. Entre les différents végétaux q'on y rencontre, la plus commune eſpece eſt celle qui produit la réſine, qui

est nommée par les Naturalistes sang de dragon.

Les Anglois observerent la fiente d'un animal, qu'ils nommerent *Endeabour*. Un lévrier qu'ils avoient donna la chasse à un petit animal; mais il ne put l'attrapper. Ils virent quantité de corneilles, de coqs de bruyeres, & un oiseau, dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiseau est de l'espece du loriot : les Anglois l'appellerent loriquet.

Le Capitaine Cook, accompagné de plusieurs Officiers & des soldats de la Marine, pénétra dans la contrée. Il avoit dessein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes sortes de caresses & de les renvoyer à leurs compatriotes avec des présens d'étoffes & d'autres bagatelles, espérant que cette marque d'amitié les engageroit à se rendre plus familiers & à faire quelque échange. Il battit la campagne sans appercevoir un seul Indien sur sa route. Avant de retourner à bord il laissa dans une cabane vuide, & récemment abandonnée, quelques piéces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c.

mais, ce qui les étonna beaucoup, c'est que ces présens ne furent pas emportés pendant le séjour des Anglois dans la nouvelle Hollande, quoique les Indiens fussent allés dans cette cabane, même à plusieurs reprises, comme les Anglois eurent sujet de le croire.

Quelques jours après les Anglois envoyerent à la pointe de la baïe un bateau armé, & commandé par deux Officiers, dans l'intention d'y faire la pêche. A leur arrivée ils trouverent plusieurs Indiens, qui, les ayant apperçut, formerent un parti, égal en nombre, à ceux qui étoient dans le bateau. Ce parti s'avança vers les Anglois, tandis que les autres jettoient leurs armes & s'éloignoient : ceux qui avançoient vers les Anglois, ne furent pas plutôt arrivés sur le bord du rivage, qu'ils les défierent au combat. Le défi n'étant pas accepté, ils choisirent deux d'entr'eux, qui proposerent un combat singulier, en faisant signe aux Anglois d'envoyer deux des leurs pour se mesurer avec ceux qui se présentoient : le reste de la troupe se retira, pour ôter tout soupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce

nouveau défi étoit encore rejetté, ils s'en allerent.

Bien-tôt il en parut une nouvelle troupe sur le rivage. Un Officier tira un coup de fusil dans un arbre, à quelque distance du lieu où étoient les Sauvages, pour leur prouver qu'il étoit aisé de les atteindre à une distance assez éloignée. Ce coup de fusil les étonna beaucoup: il ne leur causa cependant aucune frayeur; ils firent signe au contraire qu'ils desiroient qu'on recommençât, ce qui fut exécuté à leur grande satisfaction. Ils en observerent les effets avec une nouvelle surprise, & se retirerent enchantés du spectacle que les Anglois leur avoient donné.

Les Officiers prirent la résolution de revenir par terre au travers des bois, & ordonnerent au canot d'aller les attendre à un endroit qu'ils lui désignerent. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Sauvages, au nombre de vingt-deux, se mirent à leur poursuite. Lorsque les Anglois faisoient face, les Indiens s'arrêtoient: ils étoient toujours prêts à fuir, lorsqu'on alloit à leur rencontre; mais dès qu'ils voyoient les Anglois reprendre leur route, ils se

mettoient encore à les poursuivre. Cette manœuvre dura jusqu'à ce que les Anglois fussent arrivés à l'endroit où les gens de l'équipage étoient occupés à couper du bois. Là, ils furent joints par plusieurs Anglois, qui s'étoient amusés à chasser. Un des Officiers proposa d'employer contre les Indiens un stratagême, qui manqua d'être funeste aux Anglois mêmes.

Il conseilla de s'approcher aussi près des Indiens, qu'ils le souffriroient, sans se retirer; de feindre alors de la frayeur, de fuir avec précipitation, pour les engager dans une poursuite téméraire; ce qui ne manqueroit pas de fournir l'occasion de les environner & d'en saisir quelqu'un.

Les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient prévu le piége qu'on vouloit leur tendre. Les Anglois avoient à peine parcouru, en fuyant, l'espace de six toises, que les Indiens coururent dessus & leur lancerent une grêle de javelines en poussant des cris terribles. Un Officier Anglois entendant ces cris, tourna la tête: voyant le danger qui le menaçoit, il se sauva derriere un arbre, qu'il eut même peine à atteindre, quoi-

qu'il n'en fût qu'à quelques piés de distance. Une de ces javelines s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter ; une autre entra assez avant dans l'arbre qui le couvroit. Entre plusieurs autres qui tomberent en différents endroits, une alla s'attacher aux branches d'un arbre, & précisément au-dessus de la tête de l'Anglois qui avoit couru avec le plus de vîtesse, & qui étoit le plus éloigné des Indiens : il étoit même à plus de cent cinquante pas d'eux. Une autre lui passa entre les jambes & entra dans la terre. Après cette attaque, les Indiens, loin de songer à continuer de poursuivre les Anglois, se retirerent avec la plus grande précipitation dans le bois : les Anglois ramasserent les lances & retournerent au vaisseau.

Après avoir fait leur provision d'eau & de bois, les Anglois quitterent cette baïe, à laquelle ils donnerent le nom de *Pastenagues*, à cause du poisson qui s'appelle ainsi, & qui s'y trouve en très-grande quantité. Elle est, par les trente-quatre degrés de latitude australe, & les cent cinquante-quatre, quarante-sept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. Ils firent voile

au Nord, quelques degrés à l'Eſt, en prolongeant la côte de la nouvelle Hollande à quelques milles du rivage, pour ſe mettre en état d'en prendre tous les relevements, ſe procurer la facilité de faire de l'eau & du bois lorſqu'ils en auroient beſoin, & d'établir, s'il étoit poſſible, un commerce avec les naturels du pays, d'autant plus qu'ils ne pouvoient ſe promettre de s'ouvrir un paſſage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvieme ou au dixieme degré de latitude méridionale.

Après avoir paſſé entre pluſieurs petites Iſles, étant par les vingt-ſept degrés, quarante-ſix minutes de latitude auſtrale, & deux degrés, dix-huit minutes de longitude à l'Eſt de la baïe des Paſſenagues, ils découvrirent, de l'avant du vaiſſeau à bas-bord, des briſans qui s'étendoient vers l'Eſt. A la vue de ces écueils ils changerent leur route & gouvernerent à une plus grande diſtance du rivage juſqu'à huit heures du ſoir : alors ils trouverent ſoixante-ſept braſſes de profondeur. Voyant que cette chaîne de rochers étoit d'une étendue plus conſidérable qu'ils ne l'avoient d'abord imaginé, ils continuerent

de gouverner au Nord. La terre paroiſſant ſe terminer par une pointe au Nord-Oueſt, ils mirent le cap deſſus & virent bien-tôt une nouvelle chaîne de briſans qui s'étendoit l'eſpace de pluſieurs milles. Ils avoient alors ſeize braſſes de fond ; mais cette profondeur diminua juſqu'a ſept & demie, & augmenta enſuite juſqu'à onze. Ils étoient alors à la latitude de vingt - quatre degrés, vingt-ſix minutes Sud. Ils paſſerent enſuite ſur l'extrémité d'un banc de ſable, & obſerverent que la terre s'étendoit un peu à l'Oueſt. Le calme étant ſurvenu avec la nuit, ils trouverent que le courant leur faiſoit faire un nœud & demi par heure au Sud-Oueſt.

Ils mouillerent enſuite par huit braſſes d'eau, & obſerverent que la marée ne montoit & ne baiſſoit au-delà de deux piés. Ils continuerent enſuite leur route, en côtoyant toujours le rivage, & découvrirent une grande baïe, dans laquelle ils paſſerent la nuit à l'ancre, par cinq braſſes de fond. Cette baïe eſt, par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale : ſa pointe ſeptentrionale eſt bordée de briſans, qui s'étendent fort

au large. Ils remirent à la voile, en se conservant à la même distance du rivage, passerent à travers des bancs de sable, des chaînes de rochers à fleur-d'eau & de petites Isles. Ils firent ensuite route au Nord-Ouest, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur-d'eau, de bancs de sable & d'Isles, bordées de grands arbres, dont les branches s'étendoient en berceaux jusque sur le rivage : ils allerent mouiller dans une baïe, qui est par les seize degrés, dix minutes de latitude australe.

Ils quitterent cette baïe le lendemain & dirigerent leur route au Nord, quelques degrés à l'Ouest, se trouverent, au bout de quelque tems, sur des recifs. Le fond, qui avoit d'abord vingt-huit brasses, diminua jusqu'à huit, & l'instant d'après ils échouerent.

Dans un si grand danger, ils se hâterent de serrer leurs voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots : mais les sondes, prises autour du vaisseau, leur donnerent la triste conviction qu'ils étoient sur un banc de roches qui couroit au Nord-Ouest. Ils amenerent aussi-tôt leurs basses vergues & leurs

mâts de hunes, & porterent une ancre vers le Sud; mais, voyant que le vaisseau talonnoit avec violence, ils en mouillerent une autre dans le Sud-Oueſt.

La nuit les ſurprit dans cette triſte ſituation : ils la paſſerent dans des inquiétudes terribles, croyant à chaque inſtant faire naufrage. Dès que les premiers rayons du ſoleil commencerent à les éclairer, leur premier ſoin fut de travailler à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau. Ils jetterent leur eau, ſix de leurs plus gros canons, le bois de chauffage, le leſt de pierre & de fer, & toutes leurs menues proviſions.

Cette diminution de poids, quoique très-conſidérable, n'empêcha pas le vaiſſeau de faire une prodigieuſe quantité d'eau. Les Anglois firent alors toutes les diſpoſitions néceſſaires pour donner un libre jeu aux pompes du mât de miſaine. Vers le midi le vaiſſeau prit une forte bande à ſtribord : ce mouvement, qui ſembloit être le ſignal de leur ruine prochaine, les plongea dans de nouvelles allarmes. Pour ſe ſouſtraire à ce nouveau danger, s'il étoit poſſible, ils allongerent une petite ancre dans

l'Ouest, frapperent des palans sur les cables de deux ancres, virerent dessus, & , par ce moyen, le vaisseau se trouva soutenu sur ses cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant basse, ils s'apperçurent que le vaisseau étoit à sec en plusieurs endroits sur le roc, quoique le jusant n'eût baissé que de quatre piés. Cette nouvelle circonstance étoit d'autant plus fâcheuse, qu'ils ne voyoient aucun moyen de faire sortir le vaisseau de dessus le rocher où le moindre vent pourroit le briser. Sur les neuf heures, le vaisseau se redressa & l'on parvint à le mettre à flot; alors filant le cable d'afourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre perdus, on porta en avant la grosse ancre & celles de côté.

Il ne restoit aux Anglois qu'une foible lueur d'espérance; ils voyoient l'eau augmenter continuellement, malgré l'usage des pompes. Dans cette triste conjoncture, ils se croyoient, au moment de couler à fond, sur leurs ancres : ils n'avoient d'autre ressource que de se réfugier sur les rochers, à moins qu'une crise ne vint à leur secours pour les approcher du rivage, où ils auroient sauvé du naufrage tout ce qui auroit pu leur servir

ſervir à conſtruire une petite barque, avec laquelle ils auroient tâché de ſe rendre aux Indes Orientales, dans quelques établiſſements Européens.

Ils enviſageoient déjà cette affligeante perſpective comme leur unique reſſource, lorſque, contre leur attente, ils réuſſirent à boûcher les voyes d'eau, au point que le jeu d'une ſeule pompe ſuffiſoit pour en arrêter le progrès : bien-tôt il s'éleva un vent favorable, qui leur permit de mettre à la voile & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande. Leurs canots, envoyés à la recherche d'un havre, en découvrirent un au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ trois lieues. Ils s'y rendirent promptement ; mais ils en trouverent le paſſage ſi étroit qu'ils n'oſerent s'y engager, avant d'avoir fait marquer, par des bouées, la direction du canal. Le vent, qui, heureuſement pour eux, avoit calmé pendant qu'ils étoient ſur les rochers, commença à fraîchir avec tant de force, qu'ils furent obligés de reſter à l'embouchure pendant près de trois jours : malgré toutes leurs précautions ils furent même deux fois pouſſés dans le paſſage.

Lorsqu'ils y furent entrés, avec le dessein de le passer, ils conduisirent leur vaisseau à côté d'un banc voisin de la rive septentrionale d'une riviere, où ils l'amarerent. Ils se féliciterent tous alors d'être échappés à un naufrage qui leur avoit paru comme certain. Après avoir mis le vaisseau en sûreté : ils firent immédiatement dresser leurs tentes, pour y transporter les malades & les traiter plus commodément. Ils commencerent ensuite à décharger leurs bagages & leurs provisions pour échouer le vaisseau sur le banc, afin de pouvoir l'examiner & réparer ses voies d'eau. Ils trouverent quatre de ses bordages enfoncés, & une grande partie de son doublage & de sa fausse-quille emportée ; mais ils virent, avec le plus grand étonnement, que la pointe d'un rocher, qui avoit pénétré dans le vaisseau, s'y étoit brisée, & avoit par-là causé leur salut : si ce morceau de roche, qui avoit fait une ouverture considérable dans le fond du vaisseau, ne se fût pas en même-tems détaché de sa base, n'y fût pas demeuré comme enchassé, & n'eût pas empêché l'eau de s'y précipiter, le vaisseau auroit sur le champ coulé à fond.

Vaisseau sauvé du naufrage par un événement singulier.

Lorſqu'il fut radoubé, on s'occupa des moyens de le mettre à flot: pour cet effet on l'environna de tonneaux, liés aux agrès, aux bords par des piéces de bois qui paſſoient ſous la quille; cependant on ne put en venir à bout, ſans le ſecours de la marée, qu'on fut obligé d'attendre pluſieurs jours. Les Anglois profiterent de ce tems pour envoyer leurs canots à la recherche d'un autre paſſage. Ils ne tarderent pas à revenir, & apporterent la nouvelle agréable qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus ſûr que celui où l'on étoit : ils échouerent encore leur vaiſſeau ſur un banc, proche d'une riviere, de maniere à pouvoir viſiter ſon derriere; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, ils retournerent dans leur premiere poſition: alors ils s'occuperent à repaſſer leur gréement & à rembarquer leurs munitions. Pendant ce tems le maître prit trois tortues, peſant chacune trois cents livres.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent dans ce hâvre, ils employerent toutes ſortes de moyens pour lier avec les Indiens : ils réuſſirent en partie à

leur prouver leurs bonnes intentions & à les engager à s'approcher d'eux. Ces Indiens sont d'une médiocre stature ; il y en a même très-peu dont la hauteur excede cinq piés : leur taille est fort déliée, ce qui les rend fort agiles & très-legers à la course. Presque tous ont le nez plat, les lévres épaisses & les jambes tournées en dehors, comme les Négres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté semblent être leur partage. Ils sont bornés aux simples nécessités de la vie, même aux choses les plus nécessaires. L'usage du pain leur est absolument inconnu, & tout ce qui peut en tenir lieu dans les différents autres pays : lorsque les Anglois leur en présenterent ils refuserent d'en manger. Ils sont tous de couleur bronzée, tout nuds : leur malpropreté annonce leur misere. Leur principale nourriture est le poisson, qu'ils font rôtir avec des broches de bois, fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie, mais il differe de tous ceux que les Anglois avoient entendus jusqu'alors.

Leurs femmes ne parurent point, ce qui donna lieu aux Anglois de croire

qu'ils en étoient jaloux. Les hommes en général se percent la cloison des narines & y inserent un os de cinq ou six pouces de longueur, qu'ils portent comme un ornement, ce qui paroît, aux yeux de ceux qui n'y sont pas accoutumés, burlesque, même ridicule. Il est cependant certain que nous avons parmi nous des modes, qui paroîtroient tout aussi ridicules à ces pauvres gens, que celle-ci nous le paroît. Les habitans de la nouvelle Hollande se percent encore les oreilles pour y attacher des os, de la même longueur que ceux qui sont à leur nez.

Plusieurs de ces Insulaires vinrent dans l'endroit où les Anglois avoient dressé leurs tentes pour en examiner la construction; mais elles étoient déjà abbatues, & tous les bagages avoient été transportés à bord, à l'exception d'une marquise & de quelques munitions. Ces Indiens prirent chacun un tison, & firent leurs efforts pour répandre la flâme de toutes parts & embraser la campagne. Ils y réussirent avec tant de facilité & de promptitude, que les Anglois eurent beaucoup de peine à préserver de cet incendie subit leurs linges

& leurs filets, qui étoient étendus par terre. Le Capitaine Cook, outré d'indignation, en blessa plusieurs : quelques heures après ils revinrent autour des Anglois, mais ils furent tranquilles.

Le tems ayant été contraire pendant plusieurs jours, les Anglois furent obligés de reîter plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendus. Si-tôt qu'ils le trouverent favorable ils leverent l'ancre, se firent remorquer par leurs bâtimens à rames. L'embouchure de ce cette riviere est par quinze degrès, vingt-six minutes de latitude australe, & les cent quarante-trois, cinquante-huit minutes de longitude.

En sortant de la riviere, ils mirent à la voile & allerent mouiller par quinze brasses de fond. Le vent ayant fraîchi d'une maniere considérable de la partie du Sud-Est, ils resterent à l'ancre, jusqu'au six qu'ils appareillerent, & firent le Nord-Est-quart-Est. A quatre heures après midi, ils apperçurent dans le Nord-Est-quart-de-Nord, une petite Isle de sable, sur une bâture, à la distance de quatre milles, & de l'avant au vaisseau, une chaîne de brisans. A la vue de ces écueils ils louvoyerent à petits bords :

leurs canots, qui fondoient continuellement, ne trouverent, sur la partie la plus voisine de la bâture de l'Isle, que six piés d'eau. Ils laisserent tomber leur grosse ancre & filerent sur le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée basse, ils chercherent un passage du haut des mâts; mais leurs peines furent inutiles. Sur le soir, voyant que le vaisseau commençoit à chasser, ils laisserent tomber une autre ancre, amenerent leurs basses vergues & leurs mâts de hunes.

Ils resterent dans cette position jusqu'à ce qu'un tems plus modéré leur permît de mettre à la voile. Ils avancerent vers un passage que le maître avoit découvert, gouvernerent entre les écueils & la côte, sur environ dix-sept brasses de fond. Bien-tôt après ils apperçurent une terre basse dans le Nord-Ouest: ils laisserent tomber l'ancre, & M. Cook se mit dans la chaloupe pour aller remarquer l'apparence d'un passage que l'on voyoit à l'Est. Le maître partit aussi dans un canot, pour reconnoître un autre passage que l'on voyoit vers le Sud, entre plusieurs Isles & la nouvelle Hollande. Celui-ci revint ap-

porter la nouvelle, qu'il avoit trouvé aux environs de huit brasses d'eau dans le canal.

Le lendemain on leva l'ancre, & le vaisseau passa entre deux récifs & six Isles qui restoient au Sud-Est, à la distance d'un mille. Il rangea ensuite une bâture à sept milles à l'Ouest de la riviere Endeavor. Faisant route au Nord, quelques degrés à l'Ouest, les Anglois découvrirent une terre très-haute dans l'Ouest Sud-Ouest, & bien-tôt après une chaîne de rochers, qui s'étendoit à perte de vue. Alors ils tâcherent de s'élever de la côte; mais le calme survint avec la nuit, & l'aurore les éclaira sur les dangers auxquels ils étoient exposés. A quatre heures du matin, ils virent, à une très-petite distance, les brisans, sur lesquels la marée montante les entraînoit: en peu de tems le vaisseau se trouva dans les lames, à vingt toises des rochers: quoiqu'en sondant on ne trouvât point de fond. Bien-tôt après on découvrit une petite ouverture entre les rochers: on s'efforça d'y tourner le vaisseau; mais la marée, qui étoit contraire, ne lui permit pas d'y arriver.

Le lendemain les Anglois résolurent

de tenter ce passage, comme l'unique ressource qui leur restoit dans cette triste conjoncture : pour cet effet ils prolongerent une thouée dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest, jusqu'à l'entrée de l'ouverture, ensuite une autre dans le Sud-Ouest-quart-Ouest, cinq degrés à l'Ouest : par ce moyen ils firent deux milles dans l'ouverture jusqu'au côté opposé, profitant de la marée montante qui leur étoit favorable. A quatre heures après midi ils laisserent tomber l'ancre par dix-neuf brasses de profondeur : ils se trouverent alors, par les douze degrés, trente-huit minutes de latitude australe, & cent quarante-trois, dix-sept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. La variation de la boussole étoit de quatre degrés, neuf minutes à l'Est.

Ils firent ensuite voile en gouvernant à l'Est-Nord-Ouest, au milieu de petites Isles, de bas-fonds, de récifs à fleur-d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toutes espéces. Le lendemain ils firent route entre un large banc & la principale terre ; continuant leur route au milieu des écueils, dont ce dangéreux passage est semé, ils observerent

plusieurs ouvertures dans la côte, qui se présentoient sous l'aspect de plusieurs Isles, dont quelques-unes paroissoient être à une grande distance. Ils approcherent ensuite d'un passage, qui, s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande, sembloit la traverser. Ils jetterent l'ancre dans le milieu de ce canal, à la distance d'environ un mille du rivage, par sept brasses d'eau, avec un très-bon fond.

Ils envoyerent un canot armé, aux ordres d'un Officier, pour reconnoître la côte. Arrivés sur le sommet d'une petite éminence, ils découvrirent la mer des Indes, & annoncerent à l'équipage cette heureuse nouvelle par plusieurs décharges de leur mousqueterie, auxquelles on répondit par une décharge générale de l'artillerie du vaisseau.

Alors les Anglois prirent possession de la contrée où ils se trouvoient, au nom de Sa Majesté Britannique. Le lendemain ils appareillerent & gouvernerent au Sud-Ouest-quart-Ouest, traverserent le détroit qui sépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée, & qu'ils virent être les parties du même continent.

A la ſortie de ce détroit, qui eſt par les dix degrés de latitude auſtrale, & cent quarante-un, quarante minutes de longitude à l'Eſt de Londres, ils prolongerent le rivage de la nouvelle Guinée, dans le deſſein de prendre le relevement de cette côte.

Le trente Août mil ſept cent ſoixante-dix, ils eurent connoiſſance du cap *Walek*, ſitué par huit degrés, vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & cent trente-ſix, cinquante minutes de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. Les terres de cette contrée ſont fort baſſes, & la mer eſt ſi peu profonde, qu'il feroit dangereux d'en prolonger le rivage de trop près. Le quatre Septembre ils côtoyerent les alentours du cap Saint-Auguſtin : ils trouverent les côtes ſi baſſes par-tout, qu'ils ne pouvoient les appercevoir bien diſtinctement que du haut des mâts, & ils ne purent approcher du rivage à une diſtance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place, déſignée ſur les cartes Hollandoiſes, ſous le nom de *Heerveer*, les Anglois deſcendirent dans une Iſle : ils eſpéroient trouver dans cette partie de la contrée des ra-

fraîchissemens dont ils avoient un pressant besoin. Ils virent des cocotiers & des platanes qui croissoient en abondance : la terre leur parut fertile. A peine avoient-ils fait cent pas dans la contrée, que les naturels du pays, assemblés en grand nombre, commencerent à les attaquer. Ils lancerent sur eux de longues fléches, sans que les Anglois vissent de quelle maniere ils s'y prenoient pour les tirer : ce qui leur causa plus de surprise, ce fut un instrument singulier qui leur étoit totalement inconnu, dont les Indiens faisoient sortir une prodigieuse quantité de fumée, sans explosion, & sans qu'on pût découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée ressembloit tellement à celle du fusil, que les Anglois qui étoient restés pour garder le canot, en furent allarmés. Comme ceux qui étoient descendus sur le rivage ne se trouvoient pas en nombre suffisant pour leur résister, ils se retirerent.

Les dispositions peu favorables où les Anglois trouverent les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où ils étoient de retourner en Europe, les engagerent à abandonner cette côte. Ils mirent à la voile, eurent, après un assez

court trajet, la vue de deux Isles, dont l'une étoit fort basse & très-étendue : la position de ces Isles fut cause que les Anglois les prirent pour celles d'*Arron* & de *Timorland*.

Le dix, ils découvrirent la pointe méridionale du cap Timor, où ils auroient relâché pour y prendre des rafraîchissemens, s'ils n'avoient craint que le gouvernement Hollandois ne les retint : cette crainte leur fit prendre la résolution de continuer leur route jusqu'à l'Isle *Sabée*.

Le dix-huit ils allerent mouiller dans une petite baie : ils y trouverent un Facteur Hollandois, qui y demeure ordinairement pour y acheter du ris & du rajas.

On trouve dans cette Isle des bufles, des moutons, de la volaille, & des fruits en abondance, & de la liqueur, que les habitants nomment *Toddi* : c'est une espéce de jus de palmier qu'on fait bouillir. Le Facteur Hollandois promit aux Anglois de leur faire avoir les provisions qui leur étoient nécessaires; mais il temporisoit toujours sous divers prétextes. Les Anglois imaginerent qu'il attendoit d'eux quelques présens; en

conséquence, ils lui donnerent un buffle qui leur coûtoit cinq guinées. Cette libéralité l'engagea à leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire, & à leur permettre d'acheter autant de bufles qu'ils voudroient, pour le prix chacun d'un fusil ou d'une bayonnette.

Après un séjour de deux ou trois jours les Anglois appareillerent de l'Isle de Sabée, rangerent la côte méridionale de l'Isle de Java, passerent le détroit de la Sonde, & arriverent à Batavia le neuf Octobre mil sept cent soixante-onze. Ils crurent qu'il étoit nécessaire d'y réparer les dommages que le vaisseau avoit soufferts : ils le disposerent pour être caréné. Le fond en étoit tellement mangé des vers, & par les rochers sur lesquels il avoit passé, que son épaisseur, en plusieurs endroits, n'excédoit pas la huitieme partie d'un pouce.

Tout l'équipage avoit joui jusqu'alors d'une bonne santé dans les différents climats qu'il avoit parcourus, il n'étoit mort de maladie qu'un seul homme ; mais la malignité de l'air de Batavia, ordinairement fatal aux Européens, se fit sentir d'une maniere terrible à tous les Anglois qui y arriverent. Plusieurs

en moururent : de ce nombre furent deux Insulaires, qu'ils avoient pris dans l'Isle de Taiti, comme nous le dirons par la suite.

Après un séjour d'environ trois mois à Batavia, les Anglois firent voile pour le cap de Bonne-Espérance ; mais, à peine furent-ils en mer, que la plus grande partie de l'équipage fut attaquée d'une dysenterie putride, qui fit de si furieux ravages, qu'il ne resta pas à bord six matelots en état de manœuvrer. Cette cruelle maladie leur enleva beaucoup de monde, & particuliérement M. Green, célebre Astronome, qui laissa les minutes de ses observations dans un désordre qui est assez embarrassant.

Ceux qui réchapperent de la maladie contagieuse, dont l'équipage avoit été attaqué, louerent une maison en arrivant au cap, où on leur fournit tous les secours que pouvoit exiger leur situation. Lorsqu'ils furent guéris, ils se pourvurent d'une quantité d'eau suffisante, & d'autres rafraîchissemens, remirent en mer, & firent route pour Sainte-Helene, suivant l'usage des vaisseaux de la Compagnie des Indes. Ils remirent à la voile, & arriverent aux

Dunes le quinze Juillet mil sept cent soixante-onze, & revirent leur patrie, avec d'autant plus de satisfaction, qu'ils en avoient été absens pendant trois ans, & avoient essuyé les plus grandes fatigues pendant le cours de leur voyage.



EXTRAIT

D'une Dissertation sur la possibilité d'un Passage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique dans la mer du Sud ou Pacifique, par les Mers septentrionales.

NOUS avons trouvé, à la fin du voyage de M M. Banks & Solander, une Dissertation si intéressante pour la Géographie, que nous croyons rendre service à nos Lecteurs en leur en donnant un Extrait. Nous le plaçons ici, parce que nous pensons qu'il doit suivre le voyage.

L'Auteur de cette Dissertation commence par prouver, qu'on ne doit pas s'en rapporter à ce qu'en disent les Russes, sur l'impossibilité de trouver ce passage. On a tort, selon lui, d'assurer que ces peuples sont plus endurcis au travail, au froid, & plus en état de se passer d'une multitude de choses que les autres Nations. Le Professeur Gme-

lin dit, que les habitans d'Yakouska, quoique nés dans un climat excessivement froid, sont si paresseux, que, dès le commencement de l'hiver, ils s'enferment dans une chambre chaude & se tiennent presque toujours au lit; qu'ils aiment mieux souffrir la faim que le froid, & qu'ils ne se levent que quand le besoin de nourriture les y contraint.

Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine jusque vers le quatre-vingtieme degré, passent l'hiver au Fort Nelson, où le froid est si violent qu'il fait fendre les bois, & surpasse de beaucoup celui de Yakouska. Ils hivernent même dans le Groënland, où ils sont forcés de se passer d'une multitude de choses nécessaires à la vie.

En supposant même que les Russes soient plus endurcis aux travaux pénibles que les Européens, le point le plus important pour la navigation est d'avoir des mariniers experts. On ne craint point d'assurer, que les meilleurs d'entre eux seroient les plus ignorans parmi les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois, &c. Toutes les relations qu'ils ont publiées de leurs

voyages sur mer, prouvent qu'ils n'ont jamais eu la hardiesse de s'écarter beaucoup des rivages. Un Officier Allemand, qui étoit à Petersbourg en 1762, écrivoit à un Gentilhomme Livonien, & lui marquoit que les Russes, dans la moindre expédition qu'ils ont à faire sur mer, perdent toujours beaucoup de monde & de navires. Selon cet Officier Allemand, toute leur science consiste dans une misérable théorie. Un pilote Russe croit être très-habile lorsqu'il fait nommer trente-deux vents & calculer combien de lieues un vaisseau a avancé dans un quart: au reste, ces pilotes ont si peu de capacité, qu'on risque de faire naufrage avec eux, même pendant le tems le plus favorable. S'il arrive que le vent change tout-à-coup, un Capitaine Russe perd la tête; il tourne le navire & revient au même endroit d'où il étoit parti. Il ne sait ce que c'est que louvoyer: aussi-tôt qu'il l'entreprend, dans la vue de profiter du vent contraire, on est en grand danger de périr. On peut juger d'après cela si ces navigateurs sont en état de chercher de nouveaux mondes.

Ce qui empêchera d'ailleurs les Ruf-

fes de réussir dans leurs navigations sur la mer glaciale, c'est qu'ils ne se préparent à ces navigations qu'en Juin. Dans le mois de Juillet ils descendent le Lena. Les glaces qui se trouvent toujours dans cette saison entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ses Isles, sont causes qu'ils ne peuvent entrer en mer que le six, le treize ou le quinze du mois d'Août. Celui qui, jusqu'à présent, a fait voile le plutôt, est parti le vingt-neuf Juillet, tems où tous les vaisseaux qui vont à la pêche de la baleine, à Spitzberg, ou vers le détroit de Davis, sont de retour ou sur leur retour; tems auquel nos vaisseaux, qui feroient route au Nord-Est, auroient achevé leur voyage jusqu'au-delà du cap Schalaginskoi, ou bien ils n'en seroient pas éloignés, dans la supposition qu'ils eussent rencontré beaucoup de difficultés sur leur route. Les Russes commencent leurs voyages lorsqu'il faudroit le finir: il n'est donc pas étonnant s'ils manquent toujours de réussir.

D'ailleurs, pour entreprendre ces voyages, ils construisent des chaloupes, les approvisionnent avec beaucoup

moins de ſoin que ne font les autres Nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, ils conſtruiſent des cabanes & ſe nourriſſent des proviſions du vaiſſeau & du poiſſon qu'ils peuvent pêcher. Les autres peuples ſont expoſés aux mêmes inconvéniens, & l'on ne peut pas dire que les Ruſſes ayent de ce côté plus d'avantages qu'eux.

En partant vers le milieu de Mai, même le commencement de Juin, du cap Nord, en Norwege, tems où la petite mer d'eau-douce ſe trouve déjà libre, &, prenant le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, juſqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquieme degré, ſelon que la mer ſeroit plus libre, le voyage ſeroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi paſſé avant le tems que les Ruſſes ont coutume de ſortir du Lena en pleine mer.

Un Auteur Ruſſe prétend, que cette route, que l'on cherche avec tant de ſoin, n'exiſte que ſur les cartes ; mais il eſt aiſé de prouver qu'il ſe trompe. La route de l'Europe au Kamtſchatka a été parcourue en trois repriſes, il eſt vrai ; mais elle a été parcourue, & il

feroit possible de la faire en un seul voyage. On lit dans les Transactions Philosophiques, que vers l'an 1675, une société de Marchands d'Amsterdam fit une tentative pour chercher le passage du Nord-Est. Elle équipa deux vaisseaux, qui, étant parvenus jusqu'au soixante-quinzieme degré de latitude, pousserent jusqu'à trois cents lieues de la nouvelle Zemble. Ces trois cents lieues à cette latitude feroient soixante-quinze degrés, qui, joints à quatre vingt-quinze, les auroient portés au cent soixante-dix-septieme degré de longitude, &, par conséquent, à la hauteur du cap Schalaginskoi ; mais on prétend qu'ils n'allerent qu'au cent quarantieme degré, & qu'ils ne firent que cent quatre-vingt lieues. Dans ce cas, ils se trouverent à l'embouchure la plus orientale du Lena, & c'est à cette longitude qu'on a marqué, dans les cartes qui ont été faites après ce voyage, *hùc usque Hollandi pervenerunt*. Ils passerent donc ce terrible cap de glaces à l'Ouest du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais : cependant les Hollandois assurent, qu'ils trou-

verent par-tout une mer libre & profonde, comme l'Océan. Ces faits sont avérés & prouvent que cette partie de la route a été parcourue.

Muller, dans son ouvrage intitulé, *Découvertes des Russes*, prouve que l'on a fait la seconde partie de cette route. On tenta, dit-il, en 1647, de découvrir l'embouchure de l'Anadir, depuis le Kolima; mais on ne put réussir à cause des glaces, dont la mer fut remplie pendant l'été de cette année; cependant, loin de perdre l'espérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favorisoient ce projet, s'augmenta tellement, qu'on équipa sept bâtimens pour le remplir. On ignore ce que quatre de ces bâtiments sont devenus: les trois autres commencerent leur route le vingt Juin. La relation de ce voyage commence par le grand Isthme; circonstance qui mérite le plus d'attention. Cet Isthme, dit Deschenew, Chef des Causaques, l'un de ceux qui commandoient les vaisseaux, est différent de celui qu'on a trouve auprès de la riviere *Tschukotschia*, à l'Ouest de la riviere Kolima. Sa position est entre Nord & Nord-Est, & tourne en cercle vers la

riviere Anadir. Vis-à-vis de l'Isthme il y a deux Isles peuplées : on peut aller à la voile depuis l'Isthme jusqu'à la riviere Anadir, avec un bon vent, en deux fois vingt-quatre heures. Descheneuw alla à terre avec un de ses camarades, eut une affaire avec les Tzchutskis, & son camarade fut blessé. Descheneuw, ayant remis en mer, perdit les autres vaisseaux de vue, fut poussé par les vents dans la mer, jusqu'au mois d'Octobre, & fit naufrage aux environs de la riviere Alotura.

Muller fait tous ses efforts pour persuader, que le cap Schalaginskoi ne peut se doubler ; cependant il convient que les trois vaisseaux de l'escadre Russe l'ont fait. Ces vaisseaux sortirent du Kolima, précisément où ce cap commence, le vingt Juin, & la pointe de ce cap n'étant pas si éloignée de sa naissance, que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures : le cap fut sans doute doublé avant le commencement de Juillet.

Ce voyage du Lena à l'Anadir, qu'on prétend être très-difficile, même impraticable, s'exécute par les vaisseaux Russes

Russes avec une promptitude, qui pourroit faire douter de l'existence de ce terrible cap Schalaginskoi. Les anciennes cartes ne le marquent point; d'ailleurs la relation de Muller même suffit pour marquer un doute. Dans le voyage de 1648 il ne parle point de ce cap : ce qu'il dit du grand Isthme paroît regarder celui, dont la fin forme le Serdzekamen. Muller dit formellement que, vis-à-vis de ce grand Isthme, il y a deux Isles, & ces Isles ont été découvertes depuis vis-àvis des Tzchutzchis. Ceux qui ont fait ce voyage assurent, que depuis ce grand Isthme on peut se rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures. Cependant, si l'on s'en tient aux cartes modernes, il seroit impossible, avec le vent le plus favorable, d'aller depuis l'Isthme de ce prétendu cap, jusqu'à l'Anadir, qui se décharge dans la mer au-dessous de celui de Tzchutzki; mais cette route est très facile : l'Indigir & l'Anadir sont deux rivieres de la même mer.

Deschenew voulut construire un vaisseau à l'Anadir, pour envoyer à Jakouski le tribut qu'il avoit reçu des

Peuples qui habitent ses environs ; mais le défaut de matériaux l'en empêcha. Il étoit allé par mer depuis le Kolyma jusqu'à l'Anadir, & trouva que cette route étoit non-seulement praticable, mais encore très-facile, puisqu'il vouloit y envoyer le tribut, qu'il n'auroit sûrement pas risqué, si cette route lui avoit paru dangereuse.

Voilà donc la seconde route pratiquée. Ce qui ne laisse plus aucun doute sur la facilité de cette navigation, c'est le rapport que les Députés des deux compagnies Russes, l'une établie au Kamtschatka, & l'autre à l'embouchure de la riviere du Kolyma, firent en 1765 à la Cour de Saint Petersbourg. Ils annoncerent, que ceux du Kolima, étant partis de cette riviere, avoient doublé le cap Schalaginskoi à soixante-quatorze degrés de latitude, que descendant vers le Sud, par le détroit qui sépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient découvert des Isles, habitées au soixante-quatrieme degré de latitude ; qu'ils y avoient débarqué & établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans ; que ceux du Kamtschatka, ayant fait route au Nord,

avoient rencontré leurs camarades dans ces Isles, & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'Isle de Beering.

Ces Députés apporterent à l'Impératrice quelques peaux de renards noirs, plus belles que toutes celles que l'on avoit vues jusqu'alors : ils dirent, qu'ils croyoient que quelques-unes de ces Isles tenoient à l'Amérique.

D'après leur rapport, la Cour prit la résolution de pousser ces découvertes, & elle envoya le Lieutenant-Colonel Blumer avec des Géographes, pour faire, en sortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Il n'est donc pas douteux que la navigation, depuis le Kolyma jusqu'à l'Anadir, est praticable, même facile & prompte. Il est encore incontestable qu'on peut faire les deux premieres parties de la route, que le chemin est ouvert depuis le cap Nord en Norvege, jusqu'au Kamtschatka, & depuis ce dernier endroit jusqu'au Japon, & les lieux voisins.

Ceux qui sont d'un sentiment opposé disent qu'on peut se perdre en doublant le cap de glace à l'Est du Taimena,

puisque la terre de Gelmer s'avance beaucoup dans la mer, & que deux vaisseaux Russes, l'un parti du Lena, l'autre de Jenisea, en 1739, se briserent en doublant ce cap.

Ce fait, rapporté par Gavelin, paroît assez suspect. Il dit, que ces vaisseaux s'étoient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de se sauver. Il y a apparence que les Russes, ayant vu leurs vaisseaux pris par les glaces, les abandonnerent & se sauverent à terre, &, pour se disculper, ils assurerent qu'ils s'étoient brisés.

M. Engel rapporte un fait qui pourroit faire regarder cette conjecture comme une réalité. Il eut un jour une longue conférence avec un Chirurgien de vaisseau, qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait plusieurs voyages à Spitzberg. Le Chirurgien lui dit qu'étant à Spitzberg, en 1743, on lui raconta qu'il y avoit environ trois ans, on rencontra dans le mois de Mai, un vaisseau, échoué sur la côte du Sud; que ce vaisseau fut reconnu pour appartenir aux Russes; qu'il n'étoit point endommagé, qu'on l'avoit trouvé bien pourvu de munitions, d'us

tensiles, le tout en fort bon état, & qu'on n'avoit jamais pu savoir comment il étoit arrivé dans cet endroit.

Il y a grande apparence que c'étoit un de ces deux vaisseaux dont on vient de parler. On les mit en mer vers 1739, & l'année suivante on rencontra ce vaisseau échoué. Aucun vaisseau d'Archangel n'a pu avoir ce sort. On sait en quel temps on doit aller à la mer Blanche & en revenir : d'ailleurs les Russes n'ont point de vaisseaux sur toute cette route. Les Samoyedes & M. Gmelin assurent, que jamais la petite mer, & moins encore la grande, ne restent gelées pendant le mois de Septembre, même pendant l'hiver. Ce vaisseau, abandonné par l'équipage, fut, dès que la mer devint libre, poussé par les vents du Sud-Est sur la côte de Spitzberg, & on le trouva échoué.

Examinons à présent les trois grandes objections que l'on fait depuis longtems contre la possibilité du passage du Nord-Est. On dit que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde ; ce qui doit faire

conjecturer, que quand même le passage auroit été possible autrefois, il ne le seroit plus aujourd'hui.

Dans la supposition, que la mer diminue, devienne plus profonde, & qu'elle baisse, comme en Suede, de demi pouce par an, cette objection n'auroit autant de force, qu'on ne voudroit pas s'écarter des côtes. Peut-on supposer, que cette diminution, qui, depuis cent vingt-deux ans, ne seroit que d'environ cinq piés, pût s'appercevoir dans la haute mer, que les vaisseaux Hollandois ont trouvée aussi profonde que celle d'Espagne, où l'on ne trouve point de fond. En passant à huit ou douze degrés des côtes, c'est-à-dire, en s'en tenant éloigné de 260 ou 240 lieues, il est certain que cette diminution ne peut être sensible: d'ailleurs on sait que sur mer, comme sur terre, il y a des chaînes de montagnes, dont les cimes forment des Isles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très-profonde; & où l'on trouve une plaine, inclinée par une pente insensible vers la mer, elle y doit continuer & avancer fort loin. Si l'on vouloit suivre les côtes, on ne pourroit

y réussir qu'avec des bâtiments petits & légers ; mais, en avançant cent ou deux cents lieues en mer, on doit y trouver une grande profondeur, puisqu'il y a par-tout quelques Isles ou cimes de montagnes, dont les piés forment des vallons assez profonds entr'elles.

On ajoute, qu'à l'entrée du détroit il y a plusieurs Isles qui joignent presqu'ensemble les deux continens de l'Asie & de l'Amérique ; qu'à cette latitude les Isles sont souvent entourées de glaces, qui doivent boûcher les passages. Cette difficulté peut être de quelque poids ; mais on peut la détruire. Les Géographes placent des Isles dans le détroit d'Anian ; quelques-uns y marquent même une grande Isle Est & Ouest entre les deux continens, laquelle remplit toute l'entrée du détroit : mais ces Géographes sont-ils fondés sur de bonnes raisons ?

Supposons cependant que ces Isles existent telles qu'on se les figure, sera-t-il impossible de passer entr'elles & le continent ? Tous ceux qui ont voyagé sur mer ne peuvent révoquer en doute, qu'à l'entrée d'un pareil détroit, qui, à l'extrémité septentrionale, aura tou-

jours cinquante lieues de large, les Isles & leurs petits détroits se trouvant entre deux mers, la Glaciale & celle du Sud, il y aura des courants rapides, qui, selon les vents, poussent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud; de maniere que si la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits se feroient rarement, & jamais en été, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La derniere objection roule sur l'obstacle insurmontable que causent les glaces, qui, depuis l'existence du monde, se sont continuellement accumulées. Les glaces se forment de l'eau douce. Si l'on calculoit la quantité immense d'eau-douce qui se jette continuellement dans la mer elle surpasseroit une infinité d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent; il doit donc y avoir vers le pôle des montagnes de glaces, qui s'augmentent chaque année. Si cette route eût été autrefois praticable, elle ne le seroit plus.

Il est vrai que, si depuis l'existence du monde, toute l'eau qui s'est écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle surpasseroit de beaucoup celle qui a

existé pendant le déluge universel : mais pourquoi n'existe-t-elle plus ? C'est à cause de sa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivieres sont formés des ruisseaux ; ceux-ci des sources, & les sources des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont les quatre-vingt dix-neuf-centiemes viennent de l'eau de la mer. Ce sont ces eaux douces, mêlées de parties salines & nitreuses les plus subtiles, qui, élevées en vapeurs, remplissent l'air & retombent, soit en rosée, en pluie & en neige, fécondent la terre, & font végéter toutes les plantes par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les sources, les fleuves, &c. diminueroient ; mais il faut convenir, que depuis plus de six mille ans on ne s'en est pas encore apperçu.

Enfin, pour épuiser tout ce qu'on peut dire contre ce passage, on objectera que cette mer est souvent remplie de glaces ; qu'en accordant que cette glace n'est pas toujours ferme & solide, il faut du moins croire, d'après les relations que, par le calme, les glaçons épars se joignent & forment des plaines de glace d'une étendue immense, ce qui doit

faire craindre que les vaisseaux, au milieu de cette vaste mer, ne soient continuellement exposés au danger de se briser & de périr.

On ne peut disconvenir que, si cette mer étoit aussi remplie de glaçons & de montagnes de glaces, les vaisseaux n'y fussent fort en danger; mais toutes les relations détruisent cette conjecture. Tous ceux qui disent avoir passé la nouvelle Zemble & avoir approché du pôle, assurent que la mer dans cet endroit est libre de glaces: cette objection est donc mal fondée.

M. de Buffon dit que les glaces se forment auprès des terres & jamais en pleine mer: quand même on voudroit supposer, contre toute apparence, qu'il pourroit faire assez froid au póle pour que la superficie de la mer fût glacée, on ne concevroit pas mieux comment ces énormes glaces qui flottent pourroient se former, si elles ne trouvoient pas un point d'appui contre les terres, d'où elles se détachent ensuite par la chaleur du soleil. Les fleuves, tels que l'Oby, le Genisea, & les autres qui tombent dans les mers du Nord, entraînent les glaces qui touchent pen-

dant la plus grande partie de l'année le détroit de Waigats, & rendent inabordable la mer de Tartarie par cette route, tandis que, du côté de la nouvelle Zemble, & plus près des pôles, où il y a peu de fleuves & de terres, les glaces sont moins communes & la mer est plus navigable. Si l'on vouloit tenter le voyage de la Chine par les mers du Nord, il faudroit diriger sa route droit au pôle, & chercher les plus hautes mers où il n'y a peu ou point de glace; car on sait que l'eau salée peut, sans se geler, devenir beaucoup plus froide que l'eau douce glacée; & par conséquent, dans la supposition même où le froid fût excessif au pôle, ce froid pourroit rendre l'eau de la mer plus froide que la glace, sans cependant que la surface de la mer se gelât, d'autant plus qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-deux degrés la surface de la mer, quoique mêlée de beaucoup de neige & d'eau douce, n'est glacée qu'auprès des côtes. Si le passage du Nord a souvent été tenté inutilement c'est parce qu'on a toujours craint de s'éloigner des terres & de s'approcher du pôle.

La quantité prodigieuse de glaces,

formée des eaux-douces, des rivieres qu'on trouve vers les rivages du continent & des isles, laquelle est chassée souvent au Nord & au Nord-Est, peut quelquefois couvrir un peu la mer; mais en comparant cette quantité de glaces avec la grande étendue de la mer, qui est de treize degrés en latitude dans sa plus grande largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, sans y comprendre celle qui est au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement dispersées que les vaisseaux n'en doivent gueres être embarrassés.

On pourra dire que les vaisseaux doivent s'attendre à trouver des *Isles* sur leur route, que dans le voisinage des terres il se forme toujours une grande quantité de glaces; les vaisseaux ne pourront passer ni à côté ni entre les Isles, les passages étant fermés par ces glaces.

Les glaces ne peuvent être d'invincibles obstacles pour les vaisseaux; elles ne peuvent même les mettre en grand danger, car, selon MM. Jérémie, Ellis, & plusieurs autres, si, dans le détroit d'Hudson, on donne quelquefois dans des bancs de glace, on se grapine;

c'est-à-dire qu'on saisit les vaisseaux contre les glaces ; & , lorsque , par la force des vents & des courants, il se forme quelqu'ouverture au travers des glaces , on met à la voile si le vent est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés.

Si les glaces ne sont point dans la baïe d'Hudson des obstacles insurmontables , elles doivent causer bien moins d'enpêchemens dans la grande mer à l'Est. Le détroit d'Hudson n'a que seize à dix-huit lieues de largeur : la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, est de deux cens soixante lieues : le même embarras n'y est donc pas à craindre.

M. Jérémie dit, qu'on y peut passer depuis le quinze Juillet jusqu'au quinze Octobre. M. Ellis, dans son voyage, n'arriva au Cap Diggs que le 2 Août. L'année suivante , dans un second voyage , il entra le vingt - neuf de ce mois dans le détroit : il remarqua qu'il fit un tems chaud & agréable jusqu'au trois de Septembre. Le neuf il se crut proche des Isles de Révolutions , de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces,

qu'il perdit bien-tôt de vue, se trouvant dans un climat plus doux. Si la différence étoit déja si grande entre ce détroit, à soixante-deux dégrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles, & l'autre entiérement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaste mer du Nord. En continuant de comparer le détroit d'Hudson avec la grande mer, on verra résulter de cette comparaison de nouveaux avantages en faveur du passage du Nord-Est.

Il est rare qu'on puisse dépasser ce détroit avant le premier Août, & les vaisseaux de la pêche se trouvent ordinairement devant Spitzberg, à soixante-seize degrés, au commencement de Mai; ce qui fait trois mois plutôt que le tems où ils passent le détroit d'Hudson, tems qui suffiroit pour faire le voyage.

M. Jérémie fixe le terme où l'on peut passer le détroit, jusqu'au quinze Octobre. Les Samoyedes le fixent, pour la petite mer, au premier Octobre. Les vaisseaux ont donc cinq mois pour faire le trajet, ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures. Nous pla-

çons toujours le terme du départ, depuis le Cap Nord, à ſoixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude ; delà juſqu'au cent ſoixante-quinziéme, il y en aura cent-trente.

On a dit que, depuis le Cap Nord, il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller toujours au Nord-Eſt juſqu'au quatre-vingt-cinquieme degré de latitude. A cette hauteur le degré fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donnent que quatre cents-cinquante lieues : ſi l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il reſtera encore ſeize cens quatre-vingt-ſept heures pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoyemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cents cinquante heures du bon vent & de mer libre, on n'a compté qu'une lieue par heure, & l'on ſait que l'on peut en faire deux ou trois. On pourroit donc, dès le mois de Juillet, entrer dans le détroit d'Anian ; &, ſi l'on ne vouloit pas hiverner ſur la côte Occidentale de l'Amérique, ou aux Iſles, vers le Sud du détroit, il ſeroit

encore poſſible de retourner la même année en Europe, ſans s'arrêter, que pour reconnoître le paſſage & l'entrée du détroit, avec les deux continents.

C'eſt ainſi que M. Engel prouve la poſſibilité d'un paſſage de la mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la mer du Sud ou pacifique, par la mer glaciale. Si ces idées ne portent point l'empreinte de la vérité, du moins ne leur conteſtera-t-on pas celles de la probabilité : mais il croit que cette communication n'eſt pas pratiquable par le Nord-Oueſt. Cette conſéquence ſuit de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique ſeptentrionale. Sans entrer dans aucun détail ſur le giſſement des côtes, on ſe bornera à expoſer ſuccinctement ce que diſent ceux qui croyent que ce paſſage exiſte, & les raiſons dont M. Engel ſe ſert pour les combattre.

La baïe d'Hudſon a été long-tems regardée, & l'eſt encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales. Ce fut Cabot qui eut le premier l'idée d'un paſſage par le Nord-Oueſt à la mer du Sud : ſes découvertes n'allerent pas au-delà de l'Iſle de Terre-Neuve, & l'on reſta dans l'incertitude

ſur ce paſſage pendant plus de deux ſiécles. La fameuſe expédition de 1746 donna quelques lumieres, & le raiſonnement a changé les doutes en certitude.

1°. Les marées viennent de l'Océan & entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que les canaux communiquent avec ce grand réſervoir, par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la mer Baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent.

2°. Les marées arrivent plus tard & ſont plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le ſont moins.

3°. Les vents impétueux qui ſoufflent avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires : ils la retardent ou la diminuent lorſqu'ils ſoufflent en ſens contraire.

D'après ces faits il eſt conſtant, que ſi la baïe d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans les terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée

y ſeroit plus conſidérable, & qu'elle s'affoibliroit en s'éloignant de ſa ſource; elle perdroit de ſa force lorſqu'elle lutteroit contre les vents. Il eſt prouvé, par des obſervations réitérées, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baïe; que cette hauteur eſt plus conſidérable dans le fond de la baïe, que dans le détroit même, & qu'elle augmente encore lorſque les vents, oppoſés au détroit, ſe font ſentir. Ces expériences prouvent que la baïe d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celles qu'on a déja trouvées.

Si les marées qui ſe font ſentir dans cette baïe ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale, où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne peut douter qu'elles ont leur ſource dans la mer du Sud.

Ces faits conſtatent l'exiſtence d'un paſſage, ſi long-tems cherché: mais, dans quelle partie de la baïe doit ſe trouver ce paſſage? Tout invite à croire que le Welcome à la côte Occidentale, doit fixer tous les efforts, dirigés juſqu'à préſent ſans choix & ſans méthode. On

y voit le fond de la mer à la profondeur de onze braſſes. C'eſt un indice que l'eau y vient de quelqu'Océan, parce que les eaux de rivieres, de neiges fondues & de pluies ſeroient troubles & ne laiſſeroient pas appercevoir le fond. Des courants, dont la violence annonce qu'ils partent de la mer Occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les baleines qui, dans l'arriere ſaiſon cherchent à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en très-grande quantité à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre à la mer du Sud.

On peut croire encore que le paſſage eſt court: toutes les rivieres qui ſe jettent ſur le côté occidental de la baïe d'Hudſon ſont foibles, ce qui peut prouver qu'elles ne viennent pas de loin, & que les terres qui ſéparent les deux mers ont peu d'étendue: ce raiſonnement eſt autoriſé par la force & la régularité des marées. Par-tout où le flux & reflux obſervent des tems égaux, avec la ſeule différence, qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune, dans ſon retour au Méridien, on eſt

assuré de la proximité de l'Océan d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & s'il n'est pas avancé dans le Nord, comme tout semble l'indiquer, on doit présumer qu'il est facile. La rapidité des courants qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, donne du poids à cette conjecture.

Ces raisonnemens paroissent assez solides; mais ils n'en imposent point à M. Engel. Il pense que l'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans son ancienne position, & tel que les anciens Géographes Modernes l'ont constamment représenté pendant près d'un siécle : il fait voir, que le changement qui y a été fait n'est fondé sur aucune relation, mais seulement sur des conjectures erronées, & qu'il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des anciens navigateurs, jusqu'à ce que des relations & des faits, aussi authentiques que les leurs, les contredisent. Selon les anciennes, à l'Ouest & au Sud-Ouest de la baïe d'Hudson, il existe un continent immense, ce qui détruit toute probabilité d'un détroit, qui communique de cette baïe dans la mer du Sud,

La relation d'Ellis le confirme dans cette opinion. Ce navigateur a fait tout ſon poſſible pour réuſſir à la découverte du paſſage, & a examiné toutes les places ſur leſquelles on pouvoit former la moindre conjecture; mais il n'a pas porté du côté de l'Oueſt ou Sud-Oueſt, diſent les partiſans du paſſage dans la baïe d'Hudſon : pour le trouver il n'avoit qu'à ſuivre le reflux. Le flux, leur répond-t-on, ne peut venir de la mer du Sud, qui eſt à plus de mille lieues de cette baïe; d'ailleurs il y a un nombre prodigieux de rivieres qui le croiſent.

On prétend que les baleines qui ſe trouvent dans la baïe, viennent par ce paſſage. Un détroit, par lequel des baleines de cent-cinquante & deux cens piés, paſſeroient aiſément, ne ſeroit pas difficile à découvrir.

On dit qu'il faut chercher ce paſſage au ſoixante-deuxieme, au ſoixante-cinquieme, ou enfin au ſoixante-neuvieme degré, mais on ſait que ceux de la Nation, appellée *Plats côtes de chiens*, habitent ces contrées, & viennent de quatre cents lieues loin à pié au Fort Bourbon, ſitué vers le cinquante-ſep-

tieme degré. Les quatre cent lieues donneroient vingt degrés : leur pays est donc situé au soixante-dix-septieme : si l'on veut n'admettre que quinze degrés, ce sera alors au soixante-douzieme. Ces Sauvages, qui vont par terre, & passent par toute cette latitude à pié sec, n'ont aucune connoissance d'un détroit ni d'une mer voisine, si ce n'est de la baie de l'Est. Tous les Indiens parlent d'un pays immense, & jusqu'à mille lieues à l'Ouest de la baïe, & n'ont aucune idée d'un Océan ou d'un détroit peu éloigné. Il est donc contre toute vraisemblance qu'entre le soixante & le soixante-dixieme degré on puisse trouver un détroit dans toute cette étendue qui réunisse les mers du Sud & du Nord. M. Engel assure, que, pour passer de la mer du Nord dans celle du Sud, il faut prendre du côté du Nord-Est.

Voici la maniere dont on pourroit s'y prendre, selon M. Engel, pour trouver le passage qu'il annonce. On s'expose à courir des risques en entreprenant de traverser des mers inconnues ; mais la crainte qui saisit tout un équipage, n'est pas souvent le moindre obstacle à la réussite d'une entreprise.

Cette crainte penſa faire échouer le projet de ſe frayer un chemin aux Indes Orientales en faiſant le tour de l'Afrique. Les Chefs de l'expédition n'imaginerent pas, que le Cap de Bonne-Eſpérance, nommé *le Cap des Tourmentes*, fût pratiquable. De quelle frayeur ne ſera-t-on pas ſaiſi en arrivant dans une mer, que le préjugé fait croire remplies de glaces fermes? Pour réuſſir, il ſeroit à propos de prendre les précautions ſuivantes.

L'équipage ne doit être compoſé que de volontaires, auxquels on expliquera le deſſein qu'on a formé. On doit leur donner une ſolde plus forte qu'à l'ordinaire, & promettre une récompenſe honnête à ceux qui agiront avec zèle & application; déclarer que la moindre mutinerie ſera punie avec ſévérité.

Cette importante expédition ne doit être confiée qu'à un Chef d'une capacité reconnue: il faut lui laiſſer le choix des Officiers qui ſeront ſous ſes ordres. Il ſeroit utile que pluſieurs Savans vouluſſent faire ce voyage pour en rapporter des découvertes, utiles aux progrès des Sciences.

Il vaudroit mieux porter la prévoyan-

ce jusqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger. Il ne faudroit pas chercher l'épargne pour un objet si important. Il seroit nécessaire d'équipper deux frégates & un petit bâtiment leger qui pût aller à voiles & à rames ; que ces trois vaisseaux fussent construits solidement, & que l'une des frégates fût recouverte en dehors de feuilles d'acier poli, pour être en état de résister au choc des gros glaçons, ou de glisser facilement entre deux. Il faudroit d'ailleurs que les vaisseaux fussent forts & tirassent peu d'eau, parce que, si l'on se trouvoit dans des parages où la mer eût peu de fond, on pourroit y passer sans danger. Le petit bâtiment iroit en avant pour reconnoître les Isles, les côtes, les bas fonds, les glaces, &c. Si, en s'avançant vers le pôle, on trouvoit, comme on n'en peut guere douter, une mer libre, le petit bâtiment s'en approcheroit le plus près possible, en prenant la précaution, lorsqu'il en seroit environ à un degré, de se faire précéder par deux chaloupes, à la distance de deux cens pas chacune, pour s'assurer s'il n'y auroit pas quelque péril à craindre. Chaque vaisseau devroit être pourvu

pourvu de trois ou quatre chaloupes de différentes grandeurs, afin qu'on pût se sauver dans les chaloupes en cas de naufrage.

Outre les provisions ordinaires, il seroit essentiel de se munir d'une assez grande quantité d'eau-de-vie. Tous ceux qui ont voyagé dans les contrées septentrionales, se sont trouvés forcés de faire usage de cette liqueur. Il seroit prudent d'en faire passer une partie sur des herbes anti-scorbutiques, pour prévenir cette maladie, qui est toujours fort dangéreuse dans les mers du Nord. Ce mal provient d'une nourriture grossiére, mal-saine, de difficile digestion, principalement des viandes salées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier encore, il faudroit choisir les meilleures provisions, avoir plus de bœuf que de porc, & le saler moins qu'on ne fait ordinairement. On sait que dans les régions froides la viande est moins sujette à la corruption que dans les autres : il faudroit encore se précautionner d'un vinaigre capable de résister aux maladies aiguës.

On pourroit remédier au défaut d'exercice en se pourvoyant de tout

ce qui est nécessaire à la pêche de la baleine. Si l'année étoit tardive, & si les vents du Nord forçoient les vaisseaux d'attendre quelque tems pour passer entre la nouvelle Zemble & le Spitzberg, on s'occuperoit de cette pêche. Par-là on empêcheroit l'engourdissement des gens de l'équipage, & l'on préviendroit plusieurs maladies. Cette pêche pourroit même dédommager des frais de l'armement, si l'entreprise ne réussissoit pas ; mais, si elle réussissoit, outre les avantages que l'on en retireroit, on formeroit d'excellens marins.

Il ne faudroit pas manquer d'armer les vaisseaux en guerre ; mais recommander aux Officiers de n'employer la force que dans la derniere nécessité, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes que les Capitaines, employés pour les découvertes, ont presque toujours commises.

Une attention, à laquelle il ne faudroit pas manquer, en faisant cet armement, ce seroit de se pourvoir des marchandises qui pourroient convenir aux habitans des pays par lesquels on seroit obligé de passer. Pour les connoître il faudroit s'adresser à ceux qui

ont voyagé dans des pays à peu près ſemblables.

Ce ſeroit un grand avantage d'avoir des gens qui ſuſſent divers langues, telles que la Hollandoiſe, la Ruſſe, la Jakoutske, la Samoïede, &c. On pourroit, par leur moyen, converſer avec les Peuples de ces cantons.

La prudence demanderoit qu'on ſe pourvût de tout ce qui pourroit procurer quelque ſoulagement, ſi, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kolima, ou bien ſur les côtes de l'Amérique, vers le détroit d'Anian. Les relations des Ruſſes nous apprennent qu'ils ont ſouvent hiverné ſur le *Chatunga*, *l'Olenock*, le *Lena*, *l'Indigir*, ſans nuls préparatifs, & qu'ils ſe ſont garantis des rigueurs de l'hiver dans de ſimples cabanes qu'ils ont conſtruites. Ainſi, en ſe pourvoyant de quelques effets néceſſaires, on pourroit hiverner plus commodément dans ces contrées.

S'il arrivoit, ce qui eſt très-probable, qu'on doublât le cap Schalaginskoi de bonne heure, & qu'on ſe trouvât ſur la fin de Juillet, ou au commencement d'Août, à l'entrée du détroit, on pour-

roit renvoyer un vaiſſeau en Europe pour en donner avis, afin qu'on formât un nouvel armement qui partiroit au printems ſuivant, & iroit fortifier l'établiſſement que l'on voudroit former.

Cet établiſſement pourroit ſervir d'entrepôt, s'il étoit ſitué dans une des Iſles du Sud, ou vers celle de Beering. Le retour d'un vaiſſeau, depuis le cap Schalaginskoi, ne ſeroit pas difficile; tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de la baleine conviennent que juſqu'en Juin le vent vient preſque toujours de la partie du Sud : qu'en Août & Septembre il ſoufle de la partie du Nord, & qu'en Juillet il eſt variable; cet avantage n'eſt pas peu conſidérable. En partant d'Europe on trouve le vent favorable pour aller au Nord & au Nord-Eſt: il l'eſt auſſi en Août pour rentrer dans le détroit, & les vents du Nord-Eſt, qui regnent le plus ſouvent, facilitent aux vaiſſeaux un prompt & heureux retour.

Il paroît que ces meſures ſont juſtes & aſſez bien combinées pour aſſurer le ſuccès d'un voyage, qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition ſera confiée,

Le Monarque qui s'assureroit une communication entre l'Océan & la mer du Sud, par la mer glaciale, s'oúvriroit de nouvelles sources de richesses. Pour juger des grands avantages que l'on pourroit s'en promettre, il suffit de jetter un coup-d'œil sur la situation de la mer du Sud.

Vers le Nord on rencontre dans le continent de l'Amérique ces Lacs, où des hommes barbus ramassent l'or, & ceux où, selon M. Jérémie, tous les ustensiles, les chaudieres même sont fabriquées d'argent. Vers le Sud sont les Isles Salomon, auxquelles on a donné ce nom, à cause de leurs richesses; la terre de Quiros & autres terres Australes; un nombre infini d'Isles, peu ou point connues. A l'Orient est le Mexique & le Pérou, le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée; enfin les pays les plus riches du monde.

Peuple d'Amérique policé & très-nombreux.

Entre les Nations qui sont au Nord de l'Amérique on en distingue quatorze principales: celle qui tient des Chinois, mais qui a l'usage de se couvrir la tête d'un espéce de turban; les *Têtes-pelées*; ce peuple est ainsi nommé, parce qu'il

n'a ni cheveux ni barbe : les hommes barbus qui portent des bonnets, & les *Thahuglauks*. Cette derniere Nation est la plus policée : elle habite ſur les bords d'un Lac qui a plus de trois cents lieues de tour & trente de large. Sur les bords de ce Lac on compte plus de cent belles villes. Les maiſons ſont de pierres, enduites de terre glaiſe, ſans toît, en maniere de plate-forme. Les habitans naviguent ſur le lac dans des bâtiments de deux cents piés de long. Ils cultivent les arts, font des étoffes & des uſtenſiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement eſt ſemblable à celui des Turcs. Les peuples y ſont auſſi nombreux, ſi l'on en croit les Moskemlees leurs voiſins, que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs, qui leur ſervent de nourriture. De la peau de ces animaux ils font des chauſſures & des vêtements. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts ; un habit en tunique qui deſcend juſqu'aux genoux. Leur coëffure eſt un bonnet en forme de pyrâmide & d'une hauteur exceſſive. Ils ont une bottine qui leur cache toute la jambe : ils ſont toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes ſont enfermées : ils ai

ment la guerre, & la font presque toujours à des Nations, qui ne leur cédent ni en force ni en puissance. L'usage des armes à feu est parmi eux de la plus haute antiquité.

Le commerce du Japon est si lucratif, que les Hollandois sacrifieroient tout pour n'en pas être privés. La Chine est peu éloignée du Japon, & la Chine fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes Orientales. Les Philippines fournissent des richesses immenses. Les Espagnols ne connoissent & ne possedent que la plus petite partie de ces Isles. Celles qui sont voisines des Moluques produisent les épiceries, dont les Hollandois ont fait le commerce jusqu'à présent. L'Isle Borneo est la plus riche qu'on connoisse par sa quantité d'or & de diamans : enfin les richesses semblent se présenter de tous côtés.

Voici la raison pour laquelle on les a négligées jusqu'à présent. L'Espagne, qui possede une étendue immense de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuisé ses anciens domaines, sans pouvoir fournir les habitans nécessaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Phi-

lippines, ne peut entreprendre de nouveaux établiſſements. Les Hollandois, établis à l'Occident de la mer du Sud, ſont dans le même cas, & peut-être dans une ſituation plus déſavorable.

Ce ſeroit envain que les autres Nations de l'Europe ſongeroient à former des établiſſemens dans ces régions, tant qu'on ne pratiquera pas la route du Nord. Toutes les relations nous apprennent qu'après avoir navigué tant de mille lieues, les vivres ſont conſumés, l'équipage eſt épuiſé de fatigues, accablé de maladies; & ceux qui le compoſent ne ſongent qu'à retourner dans leur pays.

Quand même on pourroit parvenir à former un établiſſement dans ce pays, ſans avoir des lieux de relâche, l'impoſſibilité de fournir à propos des ſecours à ceux qui le compoſeroient, en hâteroit bien-tôt la ruine. Cette colonie ſeroit expoſée à périr de faim ou de maladie, ou à être aſſaſſinée par les naturels du pays.

Dans les lieux de relâche, dont nous avons parlé, on établiroit des magaſins, qu'on auroit ſoin de tenir toujours bien fournis de munitions. Des établiſſemens

à l'Ouest de la Californie feroient comme le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire d'autres dans les Isles un peu plus à l'Oueft; mais il feroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude.

On auroit tort de vouloir se fixer dans quelqu'Isle plus au Sud, & de chercher un pays riche. Il faut mettre de la distinction entre des établissemens fixes, qui doivent servir pour ainsi dire de capitale, & entre les lieux de commerce. Les premiers doivent être fondés dans des lieux tempérés: on sait que l'air de Batavia est fort mal-sain, aussi bien que la plupart des établissemens des Hollandois aux grandes Indes.

Si l'on compare l'état de population dans ces pays, ainsi que dans le Pérou & dans les autres endroits de la Zone Torride, avec celles des colonies Angloises, on y trouvera une différence énorme. Pour former un établissement il faut donc chercher un pays tempéré, arrosé de rivieres, couvert de bois; rempli de pâturages, de vivres, & où l'on puisse construire des vaisseaux, les armer & les fournir de leur équipage,

&c. alors leurs voyages au Sud, à l'Est & à l'Ouest seront très-faciles à faire : dans l'espace de dix ans on découvrira plus de pays, & l'on avancera plus le commerce, que l'on n'a fait jusqu'ici depuis deux cents ans.

Les relations des Espagnols & de Drake, dans ces contrées à l'Ouest & au Nord-Ouest de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établissement durable, &, par la route indiquée; par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & delà dans les Isles qui sont à l'Est de ce détroit, la communication avec l'Europe seroit facile. Tout étant une fois reconnu, ce qui pourroit se faire en peu d'années, les vaisseaux iroient & viendroient sans aucun risque.

Les réflexions de M. Engel ne permettent plus de douter que l'Europe peut s'ouvrir la communication de la mer du Sud par le Nord. L'on ne peut donner assez d'éloges à un Savant, qui consacre ainsi ses veilles à l'utilité publique.

L'EXTRAIT que nous venons de donner semble nous conduire à la nécessité de présenter une idée des différentes Langues de ces Barbares qui habitent les Pays que l'on auroit à parcourir, si l'on formoit sérieusement l'entreprise dont nous avons parlé.

VOCABULAIRES

Tirés des langues barbares de divers Peuples Austraux.

Des Isles Salomon.

Un. . . . . Tacii.
Deux. . . . . Loua.
Trois . . . . Tolu.
Quatre. . . . . Fa, d'fa.
Cinq. . . . . Lima.
Six. . . . . Houw.
Six. . . . . Ongefoula.

Venez à la barque. . Nutifoi.

Allez-vous-en. . . . . Fanou.

Se battre. . . . . Backela.

Femme. . . . . Herri.

Cochon. . . . . Wacka.

Poule. . . . . Omo.

Vent. . . . . Augin.

Poisson. . . . . Ica.

Ligne à pêcher. . . . Eca.

Noix de cocos. . . . . Alieuw.

Bananas. . . . . Wafoudgy.

Obos , racine. . . . . Oubi, oufii.

Donnez-moi mes obos, Toma may oufi.

Malade. . . . . Mataii.

Noix fraîches de co-
cos. . . . . Mauta.

Corail. . . . . Lickason. Acache.

Clou. . . . . Hakoubea.

Fer. . . . . Hequij.

Hameçon . . . . Matau.

Chef, prince. . . . . . Latou.

Abordez à terre...Ajouta. Ajouda.
Retirez-vous......Alick-wi.
Bon fer..........Moaii.
Oui............Da of iito.
* * * *..........Acoua. (*)

Des Isles Cocos.

Soleil............La.
Lune............Massima.
Etoile............Fittou.
Yeux............Matta.
Oreilles..........Talinga.
Langue...........Alello.
Levres...........Lamotou.
Joues............Calafou.
Gorge, gozier.....Oua.
Mammelle.........Chou.
Cœur............Fatta.
Os..............Coloii.

* C'est le nom d'une racine en forme de roseau, à peau marquetée.

Nez.............Esou.

Barbe...........Talaffa.

Dents...........Nyso. Lyso.

Cheveux.........Ourouk. Ourou.

Os..............Waaii.

Pieds, mains.....Fatinga. Lima.

Ongles..........Maii ninia.

Ventre..........Tinay.

Dos.............Toua.

Epaules.........Touauma.

Fesses..........Mouri.

Enfant, garçon...Tama.

Fille...........Toubon.

Femme...........Farri.

Dormir..........Mooii.

Danser..........Pipi.

Maison, hutte.....Fare.

Pierre..........Fattou.

Arbre...........Talie. Taliei.

Bois............Lachaii.

Fer.............Hackoumea.

Corail...........Cosoa.

Vaisseau.........Wacha.

Cochon..........Pouacca.

Coq............Moa

Eau............Waii.

Poule...........Ousa.

Pluie...........Oua:

Coignée, maillet...Tocki. Gelssi.

Terre...........Kille.

Airain..........Tatto.

Siége...........Nossoa.

Ecuelle..........Chienga.

Yvoire...........Tatta.

Vent du midi.....Massele.

Blesser d'un coup de
couteau........Tuamo.

Habit...........Cessou.

Natte...........D'sau.

Huile de cocos.....D'lolo.

S'embarger, mettre
au large.......Foulau.

Montagne........Maoucha.

Mange..........Tacki, nacki.

Eleve...........Foudii.

Bananas..........Fouti.

Obos, racines......Oufi.

Eau.............Waii.

Huile............Lolo.

Fromage.........Poulacca.

Ciseaux, tenailles, pinces........Epouri.

Bague............Mamma.

Tambour..........Naffa.

Bombarde.......Leaii tifmogel nebvii.

(1)*****....Waiffogi.

Couteau..........Faffi.

Verre brûlant.....Leffi iloa.

Feuilles de cocotiers. Aes cifaro.

Eau de cocos.....Wacki.

Sucre............Lolo.

(1) Le nom n'y est pas. Il paroît que c'est quelque chose d'aquatique.

(1) *****....Falafola.
Coquillage à perles. Tiffa : teffa.
Clochette, sonnette. Taula.
Canelle..........Kaii.
Cordeau..........Wafauw.
Feu.............Oumou.
Un..............Taci.
Deux............Loua.
Trois...........Tolou.
Quatre..........Fa.
Cinq............Lima.
Six.............Houno.
Sept............Fitou,
Huit............Walou.
Neuf............Ywou.
Dix.............Ongefoula. (2)
Ceci, cela........Equi.

(1) C'est le nom d'un fruit.

(2) Ces Peuples ne savoient compter que jusqu'à dix. Les Européens leur ont enseigné à aller jusqu'à trente, en repliquant ainsi les mots. *Onze*, Ongefoula Taci. *Douze*, Ongefoula Loua.

Garçon..........Manta.

Voyons..........Matta may.

Il n'y a rien, ce n'est rien..........Neay : Eay.

Non............Eay.

Oui............Yio : Yiouw.

Il n'y a plus rien...Eeuw.

Pigeon..........Loupe.

Chant, chanson....Adoua.

*Bon jour, bien venu.*Lolle.

Piquurre en broderie sur la peau.....Tetau.

Postures en dansant, gestes baladins...Mon.

Nom d'un animal à corne..........Nifo.

Sucre...........Lolo.

Obos de la petite espéce..........Talo.

Toile, écorce ou papier peint......Keasiva.

Bœuf............Wagga : Wagga-bou.

(1) ****   Cava. Acava. Atova.

Navire...........Wacha.

Nom des ôtages donnés............Tamay. Foſa.

Corde ou ceinture d'habit........Caſſa.

Bracelet..........Tauwa pou.

Doigt.............Fatinga.

(2) *****.....Lolou.

Pain comme on le fait en Europe...Maſi.

Foye.............Adde.

Foye de Cochon....Adde puacca.

Roi..............Ariki.

Chef, commandant, prépoſé........Latou : Latau.

(1) Racine qui ſe mange, & du ſuc de laquelle on fait la boiſſon.

(2) Suc des fruits, comme l'huile de cocos, le ſucre des cannes.

De la nouvelle Guinée.

Roi. . . . . .Latiew.
Noix de cocos. . . . .Lamas.
Poule. . . . . .Coocq. (1)
Cochon. . . . . .Tembor.
Bananes. . . . . .Tachouner.
Œufs de poule. . . . .Pasima coo.
Eau. . . . . .Dan. Daan.
Poisson. . . . . .Hissou.
Carabi. . . . . .Corre cor.
Feuilles d'un arbre ou plante. . . . . .Fomboug po.
Pinasse. . . . . .Bou.
Chaux. . . . . .Camban.
Huile. . . . . .Poom.
Corail. . . . . .Poutai.
Couteau. . . . . .Coot.

(1) C'est une onomatopée, ou imitation du cri de cet oiseau, que les Celtes, qui sont à l'autre extrémité du monde, ont aussi nommé Coq. Preuve évidente que la nature conduit tous les hommes à nommer les choses bruyantes par le son du bruit qu'elles font.

Fer..............Herees. (1)

*******..........Bouo. (2)

Tête..............Ea.

Nez..............Nisson.

Oreilles..........Talingan.

Dents.............Yſang.

Chignon..........Poſſon Arong.

Cheveux..........Nihouge.

Main.............Limang.

Pieds.............Kekeiin.

Mammelles.......Sou ſou.

Bras..............Pong Liman.

Langue...........Hermang.

Levres............Tabaing. Vouling.

Epaules...........Haliyug.

Ventre............Balang.

Dos...............Baheing.

Doigts............Kateling limang.

(1) Ce mot eſt viſiblement tiré de l'Eſpagnol *Hierro*.

(2) C'eſt peut-être le nom de la partie qui déſigne un ſexe.

Fesses . . . . Poutong.

Barbe . . . . Incam besser.

Joues . . . . Paring.

Gozier . . . . Con con hang.

Dormir . . . . Heim.

Manger . . . . Nam nam.

Boire . . . . Anda.

Roseau, canne . . . . . Daan.

Siége . . . . Sou.

Pierre . . . . Coore.

Feu . . . . Eef.

Terre, à terre . . . . . Behoul.

Hameçon . . . . Joaul.

Coquillage à perle . . Corron. Tamborin.

Soleil . . . . Naas.

Lune . . . . Calangh.

Etoiles . . . . Maemelia.

Massue de fer . . . . . Hereris.

* * * * * . . . . Foun. (1)

Anneaux qui s'atta-

(1) C'est peut-être l'action d'engendrer.

chent au nez....Jaoull. (1)

Yvoire...........Tembrombis.

Filets à pêcher....Calçoloun.

Mer.............Taas.

Sabre de bois.....Seel.

Terre rouge.......Taar.

Sable............Coon.

Pluie...........Ous.

Fronde...........Gimmio. Halla.

Lance de bois.....Mareet.

Trait, flêche......Houvan.

Plumes des flêches..Tounſiet.

Sang humain.....Daar aug.

Sang de cochon...Caar de rembos.

Bonnets..........Naudikea.

Canot............Takoup.

Voguer à rames....Gemoe Hainoes.

Montagnes.......Faſſer.

Ce n'eſt pas, il n'y a

(1) C'eſt le même mot qu'hameçon. On voit que ce mot eſt dérivé de la reſſemblance de ces anneaux qui s'accrochent au nez comme un hameçon.

pas . . . . Capte andefingineaü.

Un . . . . Tika.

Deux . . . . Roa.

Trois . . . . Tola.

Quatre . . . . Fatta.

Cinq . . . . Lima : liman.

Six . . . . Wamma.

Sept . . . . Fita.

Huit . . . . Walla.

Neuf . . . . Siwa.

Dix . . . . Sangafoula.

Nom d'un certain fruit . . . . Loongh.

Attendre . . . . Attingham.

Nom d'un prisonnier. Tarhar lieuw.

Je ne sais, je ne connois pas . . . . Kim Kabbeling lougtée. (1)

(1) On voit que cette Langue differe des deux premieres, à peu près comme l'Anglois du François : c'est-à-dire, que le fond n'est pas

Oui.

De l'Isle Moyse.

Oui. . . . . .Llu.
Bois non écorcé. . . .Sagu.
Pain. . . . . .Pouhonnori. (1)
Epaules. . . . . .Caracerreram.
Mammelles. . . . . .Sou sou.
Genoux. . . . . .Pou hanking.
Yeux. . . . . .Mattanga.
Voyons, montrez. . .Matta may.
Gozier. . . . . .Comie connon.
Langue . . . . .Caramme.
Barbe. . . . . .Paore Wourou.
Nez. . . . . .Wansrugo.

même ; qu'il y a beaucoup de termes différents ; que plusieurs mots sont les mêmes, & qu'ils ne different que dans la prononciation. Ces observations sont des preuves presque certaines d'émigration & de commerce d'un pays à l'autre.

(2) Il paroît qu'il y a erreur dans le Vocabulaire, & qu'on a fait une transposition à l'endroit de ces deux mots. On sait que le pain de ces Sauvages se fait avec la moëlle d'un arbre, appellé *Sagu*.

Bananes..........Hiwoundi. Taboua.
Il va venir........Kirrekir.
Cochon...........Cambour.
Cocos.............Lamas.
Nous.............Tata.
Attendez, tout-à-l'heure...........Alep.
Un...............Kaou.
Deux.............Roa.
Trois.............Tolou.
Quatre...........Wati.
Cinq.............Rima.
Six..............Eno.
Sept.............Luiitfou.
Huit.............Ejalou.
Neuf.............Siwa.
Dix..............Sangapoula.
Poule............Mitoa.
Massue...........Micoura.
Fer..............Massirim.

De l'Isle Moa, près des côtes de la Nouvelle Bretagne.

Cocos............Lieu.
Bananes..........Tandani.
Cochon...........Paro.
Eau..............Nanou.
Gingembre........Raaii.
Couteau..........Ani.
Poisson..........Koiima.
Chien............Aroue.
Corail...........Saffera.
Corail blanc.....Saffera poute.
Peigne d'os......Marmauw.
Clou.............Bée.
Pain.............Sagu.
Pâte ou gâteau de farine.........Soome.
Habit de femme....Maiie.
Bracelet.........Sabre.
Arc..............Partina

Flèche . . . . Bare.

Harponer le poisson. Tineanii.

Dormir . . . . Maune.

Dent de cochon . . . . Sona,

Quadrupède . . . . . . Pari wou,

Cinq. . . . . Wer faut.

Soleil. . . . . Arduio.

Oseau blanc. . . . . . Mavi kaketoua. (*a*)

Racine jaune. . . . . . Aou.

Non : rien. . . . . Taop : tap.

Allez-vous-en. . . . . Hoilda.

Le nom de l'Isle est. Arti. (*b*)



VOCABULAIRE DE L'ISLE TAITI.*

A

ABobo,	demain.
Aibou,	venez.
Ainé,	fille.
Aiouta,	il y en a.
Aipa,	le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania,	importun, ennuyeux.
Aouaou,	fi, terme de mépris, de déplaisance.
Aouereré,	noir.
Aouero,	œuf.
Aouri,	fer, or, argent, tout métal ou instrument de métal.
Aoutti,	poisson volant.

* Nous parlerons de cette Isle dans le volume suivant.

Aouira,	éclair.
Apalari,	briſer, détruire.
Ari,	coco.
Arioi,	célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea,	blanc.

B

Boho,	crâne

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *C*, *D*.

E

Ea,	racine.
Eaï,	le feu.
Eaia,	perruche.
Eaibou,	vaſe.
Eaiabou-maa,	vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame,	boiſſon faite avec le coco.
Eani,	toutes façons de ſe battre.
Eao,	les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua,	la Divinité. Le mê-

me mot exprime aussi ses Ministres, ainsi que les Génies subalternes bienfaisans ou malfaisans.

Eeva, deuil.

Eie, voile de pirogue.

Eiva-eoura, danse ou fête des Taitiens.

Eivi, petit.

Eite, entendre.

Elao, mouche.

Emaa, fronde.

Emao, requin, veut dire aussi mordre.

Emeitai, donner.

Emoe, dormir.

Enapo, hier.

Enene, décharger.

Enia, dedans, sur.

Enninnito, s'étendre en bâillant.

Enoanoa, sentir bon.

Enomei, terme pour appeller, venez ici.

Enoo-te-papa, asseyez-vous.

Enoua, la terre & ses différentes parties.

Enoua Taiti, le pays de Taiti.

Enoua Paris,	le pays de Paris.
Eo,	ſuer.
Eoe-tea,	fleche.
Eoe-pai,	pagaye ou rame.
Emoure-papa,	l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone,	ſable, pouſſiere.
Eonou,	tortue.
Eote,	baiſer.
Eouai,	pluie.
Eouao,	voler, dérober.
Eououa,	boutons ſur le viſage.
Eoui,	roter.
Eounoa,	bru, belle-fille.
Eouramäi,	lumiere.
Eouri,	danſeur.
Eouriaye,	danſeuſe.
Epao,	vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata	coup de langue pour

appeller la femme.

Epepe, papillon.

Epija, oignon.

Epoumaa, ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.

Epouponi, ſouffler le feu.

Epoure, prier.

Epouta, bleſſure ; ce mot exprime auſſi la cicatrice.

Era, ſoleil.

Era-ouao, ſoleil levant.

Era-ouopo, ſoleil couchant.

Era-ouavatea, ſoleil à midi.

Eraï, le ciel.

Erepo, ſale, malpropre.

Ero, fourmi.

Eri, Roi.

Erie, royal.

Eroï, laver, nettoyer.

Eroleva, ardoiſe.

Eroua, trou.

Erouai, vomir.

Eroupe, pigeon bleu d'une eſpece fort groſſe, ſemblable à ceux qui ſont chez M. le Maréchal de Soubiſe.

Etai,	la mer.
Etao,	lancer.
Etaye,	pleurer.
Eteina,	frere ou sœur aînée.
Etouana,	frere ou sœur cadette.
Etere,	aller.
Etere maine,	revenir.
Etio,	huître.
Etpi,	couper, coupé.
Etoi,	hache.
Etoumou,	tourterelle.
Etouna,	anguille.
Ftoouo,	raper.
Evaï,	l'eau.
Evaie,	humide.
Evaine,	femme.
Evana,	arc.
Evare,	maison.
Evaroua-t-eatoua,	souhait, qui se fait aux personnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.
Evero,	lance.
Evetou,	étoile.

Evetou-eave, comete.

Evi, fruit acide, semblable à une poire, particulier à Taiti.

Evuvo, flûte.

Les mots suivans se prononcent *e* long, comme l'*η* des Grecs.

ηti, figures de bois qui présentent des génies subalternes, & se nomment *ηtitane* ou *ηtiaine*, suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses, & les Taitiens en ont plusieurs dans leurs maisons.

ηieie, corbeille.

ηou, pet ; les Taitiens l'ont en horreur.

ηouou, moule.

ηreou-tataou, couleur à piquer ; c'est celle qui sert à ces caracteres

ineffaçables qu'ils s'impriment ſur les différentes parties du corps.

nriri & auſſi *ouariri*, ſe fâcher, ſe mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les conſonnes ſuivantes *F*, *G*.

H

Horreo, ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes ; ſe prononce comme s'il y avoit une *h* devant l'*o*.

I

Iore, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois qu'un mot qui commence par la conſonne *L* ; ſavoir *lamolu*, les levres.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jemeaux.
Maeo, se gratter, démanger.
Maï, de plus, se dit aussi *maine*; c'est un adverbe de répétition: *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*, aller une seconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, considérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bon jour, serviteur; expression de politesse ou d'amitié.
Manou, oiseau, léger.
Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac, vent d'Est ou de Sud-Est.

Mataïaoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meia, bananier, bananes.
Meto ua parens; *Metoua-tanè* ou *eoure*, pere; *metoua-aine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Mòa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï,	murailles & pierres.
Oaite,	ouvrir.
Oorah,	la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.
Ooróa,	généreux, qui donne.
Opoupoui,	boire.
Oualilo,	voler, dérober.
Ouaoura,	aigrette de plumes.
Ouaora,	guérir ou guéri.
Ouanao,	accoucher.
Ouare,	cracher.
Ouatere,	timonier.
Ouera,	chaud.
Oueneo,	cela ne ſent pas bon, infecte.
Ouetopa,	perdre, perdu.
Ouki,	né.
Ouope,	mûr, en maturité.
Oupani,	fenêtre.
Oura,	rouge.
Ouri,	chien & quadrupedes.

P

Paï,	pirogue.
Paia,	aſſez.

Papa, bois, siege & tout meuble de bois.
Papanit, fermer, boucher.
Paoro, coquille, nacre.
Parouai, habit, étoffe.
Patara, grand-pere.
Patiri, tonnerre.
Picha, coffre.
Pirara, poisson.
Piropiro, puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi, boiteux.
Piripiri, négatif, avare qui ne donne point.
Po, jour.
Pôe, perle, pendant d'oreilles.
Poi, pour, à.
Poiri, obscur.
Poria, gras, en embonpoint, bien portant.
Porotata, loge à chiens.
Pouaa, cochon, sanglier.
Pouerata, fleurs.
Poupoui, à la voile.
Pouta, blessure.
Poto, petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre Q.

R

Rai, grand, gros, considérable.
Ratira, vieux, âgé.
Roa, gros, fort gras.
Rua, fil.

Aucun mot venu à ma connoissance ne commence par la lettre S.

T

Taitai, salé.
Taio, ami.
Tamai, ennemi, en guerre.
Tane, homme, mari.
Taotiti, nom de la grande Prêtresse obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande considération.
Tara-tane, femme mariée.
Taporai, battre, maltraiter.
Taoua mai, Médecin.
Taoumi, haussecol pour les cérémonies.
Taoumta, couverture de tête.

Taoura,	corde.
Tata,	homme
Tatoue,	l'acte de la génération.
Tearea,	jaune.
Teouteou,	valet, esclave.
Tero,	noir.
Tetouara,	femme barrée.
Tiarai,	fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guise de pendans.
Titi,	cheville.
Tinato,	serpent.
Toa,	fort, puissant, malfaisant.
Tomaiti,	enfant.
Toni,	terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio*, allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Espagnols. Si la fille se donne un coup sur la partie extérieure du genou, c'est un refus ;

mais si elle dit *enoï moi*; c'est l'expression de son consentement.

Toto, sang.
Touapouou, bossu.
Touaine, frere & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.
Toubabaou, pleurer.
Touie, maigre.
Toumaay, action de faire des armes. C'est avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils se placent comme nous pour faire des armes.
Toura, dehors.
Toutai, faire ses nécessités.
Toutu, excrémens.
Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte,
Touroutoto, vieillard décrépit.
Toutoi-papa, lumiere des grands;

niao - *papa*, lumiere du peuple.

V

Vareva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le dessus de la tête.
Boho, crâne.
Eouttou, le visage.
Mata, les yeux.
Taria, les oreilles.
Etaa, mâchoire.
Eiou, le nez.
Lamoulou, les levres.
Ourou, les cheveux.
Allelo, la langue.
Eniou, les dents. *Eniaou*, curedents. Ils les font de bois.
Oumi, la barbe.
Papaourou, les joues.
Arapoa, gorge, gosier.

Taah,	menton,
Eou,	mammelles; tetons.
Aoao,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main.
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	inteſtins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes.
Etoe,	feſſes.
Aoua,	cuiſſes.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	teſticules.
Eoure,	ſexe de l'homme.
Erao,	ſexe de la femme.
Eomo,	clitoris

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.
Atoaou,	trois.
Aheha,	quatre.
Erima,	cinq.
Apuno,	ſix.

Ahitou, sept.
Awarou, huit.
Ahiva, neuf.
Aourou, dix.

Ils n'ont point de mot pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* jusqu'à vingt qu'ils disent *ataitao*.

Ataitao-mala atai, vingt plus un, ou vingt & un, &c.

Ataitao - mala aourou, trente; c'est-à dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

Arouo-tao, mala aourou, quarante plus dix, ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter un de ces Insulaires au-delà de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

Amiami, cotiledon.
Amoa, fougere.
Aoute, rose.
Eaaeo, canne à sucre.
Eaere, le saule pleureur, autrement dit le saule du grand

Seigneur.

Eaia,	poires.
Eape,	araum de Virginie.
Eatou,	lys de S. Jacques.
Eoe,	bambou.
Eóai,	indigo.
Eora,	ſafran des Indes.
Eotonoutou,	figues.
Eoui,	igname.
Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, châtaignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	ſang-dragon.
Etiare,	grenadille ou fleur de la paſſion.
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	ſumak à trois feuilles.
Mati,	raiſins.
Hoporo-moa,	poivre.
Pouraou,	roſe de Cayenne.
Toroire,	héliotrope.



REMARQUES *sur les Isles de la Mer Pacifique.*

ON ne peut assez s'étonner de voir, au milieu d'une aussi vaste étendue d'eau que l'est la Mer Pacifique, un nombre infini d'Isles, & presque toutes petites. A peine y en a-t-il quelques-unes de remarquables : la plûpart n'ont que quatre, six ou huit lieues de tour, & le nombre de celles qui sont au-dessous est prodigieux. Il s'en trouve même une assez grande quantité qui sont noyées dans le milieu & ne sortent de la mer que par leurs bords, élevés en circuit comme des chaussées.

On pourroit croire que cette multitude d'Isles est les restes d'un monde perdu sous les eaux, & dont on n'apperçoit plus que les sommités : cela paroît d'autant plus vraisemblable, que les Gallions de Manille, allant à la foire d'Acapulco, trouvent souvent le fond avec la sonde en plein Océan & loin de la vue de toute terre.

Les Vocabulaires que nous venons de donner prouvent, que s'il y a beau-

coup de différence dans les Langues de ces Isles ; il se trouve cependant une anologie entr'elles, ce qui prouve incontestablement qu'il y a eu des migrations, même un commerce établi d'un pays à l'autre. Ce commerce & ces migrations sont fort difficiles aujourd'hui pour des peuples séparés par un espace de mer immense, & qui ne font usage pour la navigation que de très-petits canots. Ces difficultés n'existoient pas, lorsque ces contrées n'étoient pas submergées.

Nous ne donnons ceci que pour une conjecture : le Lecteur en fera tel usage qu'il jugera à propos.

Fin du Tome Vingt-cinquieme.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-cinquieme Volume.

CHAPITRE V.

ARTICLE I. *Terre Magellanique.* Page 1

§. I. *Habitans de la Terre Magellanique.* 2

§. II. *Animaux de la Terre Magellanique.* 15

§. III. *Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.* 21

§. IV. *Poissons, Coquillages.* 23

§. V. *Description des Détroits Magellan & le Maire.* 24

§. VI. *Les Espagnols forment un établissement sur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.* 40

CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Méridionale. 47
ARTICLE I. *Isle Sainte Catherine.* Ibid.
ARTICLE II. *Isles Sébaldes.* 48
ARTICLE III. *Isles Malouines, nommées par quelques Voyageurs* Isles d'Anican. *Les Anglois les appellent* Isles Falklan. 49
§. I. *Leur position & leur description géographique.* Ibid.
§. II. *Terrein.* 50
§. III. *Plantes.* 52
§. IV. *Fruits.* 55
§. V. *Fleurs.* 56
§. VI. *Plantes Marines.* 57
§. VII. *Coquilles.* 58
§. VIII. *Animaux.* 59
§. IX. *Poissons.* 67
§. X. *Crustacées.* 68
§. XI. *Climat, Vents, Marées.* 69
§. XII. *Comment ces Isles ont été découvertes, & par qui elles sont habitées.* 73
ARTICLE IV. *Terre de Feu.* 81
ARTICLE V. *Terre ou Isle des Etats.* 82
ARTICLE VI. *Isles de la Mer du Sud.* 86
ARTICLE VII. *Isles Chonos.* 87

ARTICLE VIII. *Isles Sainte-Marie & Mocha.* 89
ARTICLE IX. *Isle de Jouan Fernandès.* 92
ARTICLE X. *Isles Massa-Fuero, S. Ambroise, & S. Felix.* 105
ARTICLE XI. *Isle Gorgone.* 106
ARTICLE XII. *Isles Gallapagos.* 107
ARTICLE XIII. *Isle des Cocos.* 110
ARTICLE XIV. *Isle Quibo.* 111

TERRES AUSTRALES. 115

CHAPITRE I.

Australasie. 118
ARTICLE I. *La Nouvelle Hollande.* Ibid.
ARTICLE II. *Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines.* 126

CHAPITRE II.

La Polynésie. 159
ARTICLE I. *Isles des Jardins, des Rois & des Barbus.* Ibid.
ARTICLE II. *Isle de Taumaco ou Taumago.* 162
ARTICLE II bis. *Isles de Salomon.* 169
§. I. *L'Isle Ysabelle.* 172
§. II. *Guadalcanal.* 173

§. III. *Isles Saint Pierre & Sainte Madeleine.* 174
§. IV. *La Dominique.* 175
§. V. *Isle Christine.* 176
§. VI. *Isles Saint Bernard.* 183
§. VII. *Isle Solitaire.* 184
§. VIII. *Isle Sainte Croix.* Ibid.
§. IX. *Autres Isles sans nom.* 194
§. X. *Continuation du voyage des Espagnols.* 197
ART. IV. *Isles de Rotterdam & d'Amsterdam.* 200
ART. V. *Isles Saint Bernard.* 201
ART. VI. *Isle de la Belle-Nation.* 208
ART. VII. *Isles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.* 216
ART. VIII. *Isles des Chiens, & Pernicieuses.* 222
ART. IX. *Isles Labyrinthe.* 224
ART. X. *Isles Bauman.* 230
ART. XI. *Isles de Hoorn.* 233
ART. XII. *Isles Vertes.* 258
ART. XIII. *Isle de Pâques.* 261
ART. XIV. *Isles Vespera & Aurore.* 270
ART. XV. *Isles sans nom.* 271
ART. XVI. *Isles découvertes par M. de Bougainville.* 275
ART. XVII. *Isles de la Louisiade.* 286
ART. XVIII. *Addition à la description*

de la Nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le sixiéme volume de cet Ouvrage. . . . 298
ART. XIX. *Seconde addition à la Nouvelle Hollande.* 345
EXTRAIT *d'une Dissertation sur l'impossibilité d'un Passage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique dans la Mer du Sud ou Pacifique, par les Mers septentrionales.* 377
VOCABULAIRES tirés des Langues barbares de divers Peuples Austraux. 419
Des Isles Salomon. . ibid.
Des Isles Cocos. 421
De la Nouvelle Guinée. 428
De l'Isle Moyse. 433
De l'Isle Maa, près des côtes la Nouvelle Bretagne. 435
VOCABULAIRE de l'Isle Taiti. 437
REMARQUES sur les Isles de la Mer Pacifique. . 456

Fin de la Table du Vingt-cinquiéme Volume.



